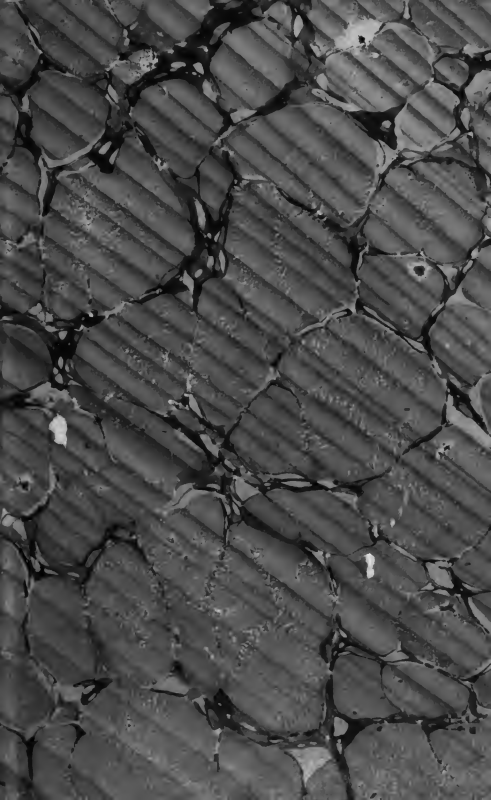
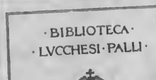
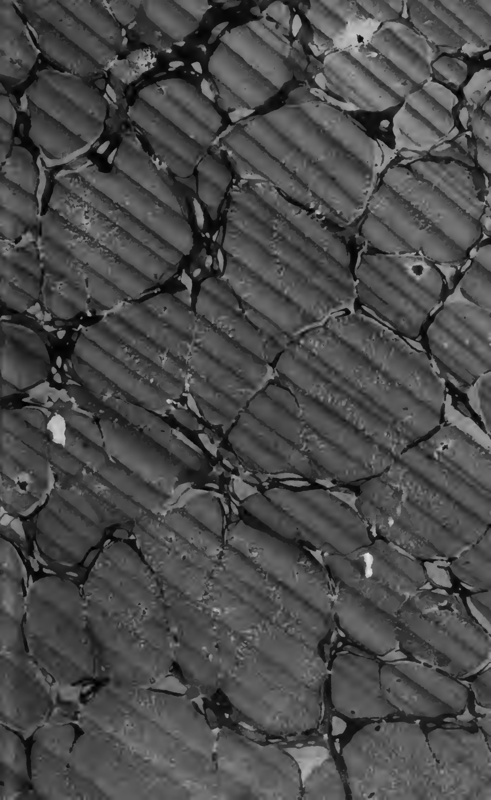





·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·


BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA
SCAFFALE B
PLUTEO 5
N.° CATENA 8





PROVERBES
DRAMATIQUES.

TOME HUITIÈME.

PARIS. — IMPRIMERIE LE NORMANT, 8, RUE DE SEINE.



MME [illegible]

[illegible] EST EN [illegible]

PROVERBES

DRAMATIQUES

PAR M.

THÉODORE LECLERCQ.

Nouvelle Édition,

ORNÉE DE GRAVURES EN TAILLE-DOUCE,

D'APRÈS LES DESSINS DE MM. JOHANNOT ET AUTRES ARTISTES DISTINGUÉS.

TOME HUITIÈME.



PARIS.

AIMÉ ANDRÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR, 1, RUE CHRISTINE.

LADRANGE, LIBRAIRE-ÉDITEUR, 19, QUAI DES AUGUSTINS.

M DCCC XXXVI.

LES DEUX SOEURS,

OU

BONNE JOURNÉE FAIT QUI DE FOU SE DÉLIVRE.

PERSONNAGES.

MADAME DELORME.
MADAME DE GENNETINES, sœur de madame Delorme.
LÉONIDE, fille de madame Delorme.
MONSIEUR DE NORMONT.
UN GÉNÉRAL.
FERNAND, fils du général.
MADELAINE, femme de charge chez madame Delorme.
DELPHINE, femme de chambre de madame de Gennetines.
SIMON, domestique de madame de Gennetines.

La scène se passe à la campagne.

(Le théâtre représente un salon.)

LES DEUX SOEURS.

SCÈNE I.

LÉONIDE, MADELAINE.

LÉONIDE.

Ma bonne, maman m'a chargée de savoir si tu n'avais rien oublié de ce qu'elle t'a recommandé hier pour ma tante.

MADELAINE, *avec ironie.*

Pour madame votre tante la marquise?

LÉONIDE, *gaiement.*

Oui, ma bonne, pour madame la marquise, ma tante.

MADELAINE.

Elle a amené deux domestiques et une femme de chambre; on pourrait croire que cela doit lui suffire pour son service; mais ce n'est qu'un embarras de plus pour nous. La singulière maîtresse et la sotte femme de chambre!

LÉONIDE.

Ah! ma bonne, ma bonne! maman ne veut pas qu'on parle de ma tante.

MADELAINE.

Qu'est-ce que cela prouve? que madame pense

comme nous. Madame nous a-t-elle jamais défendu de parler d'elle?

LÉONIDE.

Maman a toujours vécu à la campagne, elle en a tous les goûts; ma tante, c'est différent. Son premier mari lui a laissé une grande fortune; le second lui a donné un titre. Isolée maintenant, elle vient nous voir après quinze ans de séparation. Ses habitudes ne sont pas les nôtres; nous lui devons bien un peu de complaisance.

MADELAINE.

Sans doute, si elle voulait avoir la même complaisance pour nos habitudes. En bonne conscience, mademoiselle, croyez-vous que madame la marquise puisse se plaire à la campagne?

LÉONIDE.

Elle n'en sait rien elle-même. Je crois que c'est un essai qu'elle a voulu faire.. Personne, à ce qu'il paraît, ne passe plus l'été à Paris; la marquise croirait se manquer à elle-même d'y rester. Avant d'acheter une terre, elle a pensé à nous pour faire l'expérience de la vie de campagne. C'est du moins ce que j'ai cru deviner.

MADELAINE.

Ainsi c'est nous qui devons subir l'expérience?

LÉONIDE.

De la patience, ma bonne, de la patience. Outre ce que maman t'a recommandé hier au soir, aie soin de faire placer ce canapé près de la cheminée

et de préparer un bon feu. Ma tante se plaint du froid.

MADELAINE.

Dans les premiers jours de septembre, par le plus beau soleil du monde! On obéira, mademoiselle, on obéira. Mais quand nous nous retrouverons entre nous, nous serons tous bien heureux.

LÉONIDE, à part, en s'en allant.

Pour cela, c'est bien vrai.

SCÈNE II.

MADELAINE, et un peu après SIMON.

MADELAINE, seule.

Nous serons bien heureux, oui, si madame la marquise n'a pas troublé l'accord de la maison avant son départ. J'ai peur qu'elle n'ait pour mademoiselle Léonide des vues qui ne s'accorderaient pas avec des arrangemens que je crois arrêtés; mais madame est si raisonnable et si ferme dans ses volontés, tout en paraissant céder toujours, que cela ne laisse pas que de me rassurer (A Simon qui entre.) Vous voilà à propos, monsieur Simon; aidez-moi un peu à pousser ce canapé auprès de la cheminée.

SIMON.

Avec plaisir, mademoiselle Madelaine.

MADELAINE.

C'est pour votre maîtresse, au moins; sans cela je n'aurais pas osé vous le demander. Est-ce que chez vous, à Paris, elle est toujours couchée comme ici?

SIMON.

Madame ne s'occupe jamais, de façon que pour faire quelque chose elle change de place à chaque instant; elle va, elle vient, elle s'assied sur un siége, et puis sur un autre; elle essaie des chiffons; elle se mire dans toutes les glaces. Ici vos glaces sont trop élevées; voilà à coup sûr pourquoi elle reste couchée sur un canapé.

MADELAINE.

Et que ce soit la sœur de madame!

SIMON.

Oui. N'est-ce pas que c'est drôle? Votre maîtresse qui me paraît une personne si sans façon, si peu coquette!

MADELAINE.

Ah dame! pour mener une maison comme celle-ci, on n'a pas le temps de perdre du temps.

SIMON.

C'est vrai qu'elle est bien menée, votre maison. Dans mon pays, il y a aussi des châteaux, mais il s'en faut qu'ils soient tenus et qu'on y ait tout à discrétion comme ici. Pas moins, je parierais bien que madame la marquise ne s'y plaira pas longtemps.

MADELAINE.

Elle regrettera bientôt les amis, les connaissances qu'elles a laissés à Paris.

SIMON.

Oh! pardine, oui, regretter ses amis, ses connaissances! Ça lui dure long-temps! Elle en change tous les quinze jours.

MADELAINE.

Vous badinez!

SIMON.

Que voulez-vous? pour peu qu'elle croie apercevoir dans un homme qui vient chez nous de quoi faire un troisième mari, la voilà qui ne pense plus qu'à ça. Elle le cajole, elle lui chuchotte je ne sais quoi: on dirait que c'est une affaire bâclée, tant ils paraissent bien ensemble. Mais comme elle voudrait faire cette folie-là le plus raisonnablement possible, elle calcule. Alors, de son côté, le monsieur calcule aussi; c'est assez juste. Quelque bien conservée que se prétende une femme, ce n'est toujours qu'une femme conservée, et un monsieur qui a un peu de délicatesse ne l'épouse pas pour rien; de sorte qu'il ne revient plus, et c'est un autre.

MADELAINE.

Il n'y a que Paris pour tout ça. En attendant que je sois marquise aussi, moi, je vais toujours faire du feu.

SIMON.

Si vous voulez, mademoiselle Madelaine, j'irai vous chercher du bois?

MADELAINE.

Ah! par exemple, monsieur Simon!

SIMON.

N'avez-vous pas peur que ça ne me donne trop de mal? (Il sort.)

MADELAINE.

C'est jeune, ma foi! je le laisse faire. Pour celui-là, si on lui a défendu de parler de sa maîtresse, on ne peut pas dire qu'il soit obéissant.

SIMON, apportant tout ce qu'il faut pour faire du feu.

Ai-je été long-temps?

MADELAINE.

Assurément non. Mais dites-moi donc un peu, monsieur Simon, tous les jeunes gens de Paris sont-ils aussi complaisans que vous pour les vieilles femmes?

SIMON.

Les femmes qui veulent bien avoir leur âge, moi je les adore. On n'est pas obligé de penser comment on leur parlera pour ne pas leur dire ce qu'on pense. Quand mademoiselle Delphine, notre femme de chambre, a son bonnet avec des rubans roses, il faut que je lui trouve quinze ans. Je ne lui trouve que des rubans roses. Mais allez donc lui conter ça.

MADELAINE.

Elle se fâcherait?

SIMON.

Bien mieux, c'est que ça fâcherait madame. Ma-

dame, qui se donne quarante ans qui en valent au moins quarante-cinq, ne voudrait pas qu'on trouvât vieille une femme de chambre qui en a trente-trois ou trente-quatre.

SCÈNE III.

MADELAINE, SIMON, DELPHINE.

DELPHINE.

Où avez-vous donc les oreilles, Simon? Madame vous a sonné deux fois.

SIMON.

Je n'ai pas entendu; ce n'est pas extraordinaire: à la campagne, on est d'un côté, on est d'un autre. Et puis, il y a tant de sortes de bruits.

DELPHINE.

En voilà assez. Allez vitement au potager, vous demanderez une bonne poignée de cerfeuil que vous m'apporterez.

(Simon s'en va.)

MADELAINE.

Est-ce que votre dame a quelque chose, mademoiselle Delphine?

DELPHINE.

Non, mais elle se sert souvent de cerfeuil; c'est très-rafraîchissant. Mon Dieu, mademoiselle Madelaine, que j'ai donc eu de peine ce matin pour avoir ma crême! J'avais pourtant dit que je voulais la

trouver tous les jours à huit heures sur la table de l'office.

MADELAINE.

C'est qu'on est pas mal sens dessus dessous aujourd'hui à cause de la lessive.

DELPHINE.

On ne fait pas la lessive avec de la crème. Pour peu que je ne prenne pas mon café aussitôt que je suis levée, je puis compter sur une migraine atroce pour toute la journée. Veillez à cela, mademoiselle Madelaine.

MADELAINE.

Il me faut veiller à tant de choses depuis que vous êtes ici, que, quand je perdrais un peu la tête, il ne faudrait pas m'en vouloir.

DELPHINE.

Sans vous en vouloir, madame la marquise serait très-fâchée que son monde ne trouvât pas chez sa sœur tout ce dont nous avons besoin.

MADELAINE.

Il me semble que jusqu'ici on ne vous a rien refusé.

DELPHINE.

Parce qu'il y a une foule de choses dont on ne vous parle pas; on sait que ce serait inutile. Je n'ai pas de lit de plumes, par exemple.

MADELAINE.

Ni moi non plus.

DELPHINE.

C'est possible; mais quand on y est accoutumé, c'est une grande privation. J'ai aussi la porte de ma chambre qui bat continuellement, et qui m'empêche de dormir toute la nuit.

MADELAINE.

Je dirai au domestique de l'arranger.

DELPHINE.

Ce garçon qui sert si drôlement?

MADELAINE.

Oui.

DELPHINE.

Ce n'est pas ce garçon-là qu'il faut; c'est un serrurier. Au surplus, en parlant de ce garçon, vous lui direz que madame la marquise n'entend pas que ses chevaux soient mis dans la même écurie que les vôtres, et que, s'il n'y a pas d'autre endroit, on ait à les laisser dans la grange où son cocher les a établis.

MADELAINE.

On doit rentrer du fourrage demain ou après-demain.

DELPHINE.

Cela est fort égal à madame la marquise, qui n'a pas envie de perdre des chevaux qui lui ont coûté plus de quatre mille francs. C'est comme son cocher qu'on a été loger je ne sais où. Pourquoi ne pas l'avoir mis dans notre corridor? On y a bien mis

Simon. Un cocher est plus à considérer qu'un valet de pied.

MADELAINE.

On l'a logé là pour qu'il fût plus à même de ses chevaux.

DELPHINE.

Ce n'est pas une raison ; ce n'est pas une raison du tout, mademoiselle Madelaine.

SIMON.

Voici votre cerfeuil. Je viens de rencontrer monsieur le vicomte, qui m'a demandé où vous étiez.

DELPHINE.

Quel ennuyeux homme pour me harceler toujours!

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

SIMON, MADELAINE.

SIMON.

Comprenez-vous ce qu'elle veut faire entendre par-là, mademoiselle Madelaine?

MADELAINE.

Ma foi! non.

SIMON.

Elle veut faire entendre que monsieur le vicomte la harcelle, la tourmente, parce qu'il est amoureux d'elle.

MADELAINE.

Ah! bah!..... C'est peut-être une bêtise que je vais vous dire; mais, monsieur le vicomte, j'avais cru un moment que c'était pour votre dame.

SIMON.

Parce qu'elle l'a amené avec elle? Cela ne signifie rien. Madame ne peut pas se passer de quelqu'un qui l'admire, qui la traite en jolie femme. Elle a eu peur de ne pas trouver cela à la campagne, et à tout hasard elle a pris le vicomte. Je ne crois pas que ce soit autre chose. Le vicomte a plus de cinquante ans; songez donc. Après tout, je n'en sais rien.

MADELAINE.

Les vicomtes, c'est comme les marquis, c'est noble?

SIMON.

Si vous voulez.

MADELAINE.

C'est qu'un noble ne peut pas faire l'amour à une femme de chambre, ce me semble.

SIMON.

De l'amour comme ça, tout le monde peut le faire; ce n'est pas fatigant. C'est de l'appeler méchante, de lui pincer un peu les bras, de la tirer par son tablier, de lui faire des niches, des espiègleries, pour avoir l'air d'un jeune homme. Mais la preuve que ce n'est pas sérieux, c'est que notre cocher est le premier à en rire avec elle.

MADELAINE.

Votre cocher?

SIMON.

Mais sans doute.

MADELAINE.

Est-ce que?....

SIMON.

Ça saute aux yeux.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, MADAME DE GENNETINES, MONSIEUR DE NORMONT.

MADAME DE GENNETINES.

Décidément, Madelaine, je finirai par croire que Simon vous fait la cour.

MADELAINE.

Monsieur Simon est trop poli, madame, pour se moquer de moi à ce point-là.

(Elle sort avec Simon.)

MADAME DE GENNETINES.

Vous trouvez donc, en vérité, que j'ai meilleur teint qu'à Paris?

M. DE NORMONT.

C'est-à-dire qu'il n'y a pas de comparaison.

MADAME DE GENNETINES.

Je le trouve aussi. Dans le fait, il faut bien qu'il

me serve à quelque chose d'être venue à la campagne. Je l'ai toujours eue en horreur. Mais il y avait un siècle que je n'avais vu madame Delorme. J'ai beau faire, c'est ma sœur, sa fille est ma nièce; j'ai voulu essayer si je pourrais m'accoutumer à vivre en famille. Je crains que non. Madame Delorme est si nulle!

M. DE NORMONT.

Elle ne m'a pas fait cet effet-là.

MADAME DE GENNETINES.

C'est que vous ne voulez pas en convenir. Madame Delorme n'a jamais été qu'une très-honnête femme; voilà absolument tout. Elle a fait le bonheur de M. Delorme; il y avait bien quelque mérite à cela, car moi je l'aurais jeté par la fenêtre. Mais puisqu'elle était devenue veuve, ne pouvait-elle pas prendre un peu plus d'essor? Elle n'a qu'une fille, et toute sa prétention est d'en faire une femme de ménage comme elle.

M. DE NORMONT.

Il ne faut rien dire de la petite, elle est très-gentille.

MADAME DE GENNETINES.

Gentille comme un enfant qui dit tout ce qui lui passe par la tête; mais ce n'est pas élevé, ça n'a aucune idée du monde.

M. DE NORMONT, souriant.

Mon neveu la formera.

MADAME DE GENNETINES.

Elle est encore d'âge, Dieu merci !

M. DE NORMONT.

Je suis étonné que, depuis huit jours que nous sommes chez madame votre sœur, vous ne lui ayez pas encore dit un mot de mon neveu.

MADAME DE GENNETINES.

Réfléchissez donc que, quoique sœurs, nous sommes presque étrangères l'une à l'autre. Depuis mon premier mari, c'est tout au plus si je l'ai vue trois fois. C'est comme une nouvelle connaissance que nous faisons ensemble.

M. DE NORMONT.

Votre petite espiègle de nièce est si bien l'affaire d'Arthur!.... Cette terre est d'un grand rapport ?

MADAME DE GENNETINES.

Ma sœur pourrait y vivre noblement.

M. DE NORMONT.

Et vous ne croyez toujours pas que ce jeune Fernand, qui vient si souvent ici, ait des vues sur mademoiselle Léonide?

MADAME DE GENNETINES.

Lui, ô ciel! il en est à cent lieues. C'est un jeune homme très-distingué, qui aime l'esprit, qui aime la grâce, qui me plaît beaucoup.

M. DE NORMONT.

Vous savez ce que c'est que l'amour?

MADAME DE GENNETINES.

Si je le sais!

M. DE NORMONT.

Il ne faut qu'un moment.

MADAME DE GENNETINES.

Mais quelle folie! je ne pense pas du tout à ce jeune homme.

M. DE NORMONT.

Ce n'est pas cela que j'entends non plus; mais il pourrait penser à Léonide.

MADAME DE GENNETINES.

Il l'a vue venir au monde.

M. DE NORMONT.

Enfin je désirerais que vous parlassiez à madame votre sœur.

MADAME DE GENNETINES.

Je lui parlerai, soyez sans inquiétude.

M. DE NORMONT.

Plus tôt que plus tard.

MADAME DE GENNETINES.

Faut-il tout vous dire? Je vous avouerai que dans sa rusticité ma sœur m'impose un peu.

M. DE NORMONT.

C'est singulier. Vous êtes son aînée pourtant.

MADAME DE GENNETINES.

D'où le savez-vous? Est-ce qu'elle vous paraît plus jeune que moi?

M. DE NORMONT.

Vous avez le privilége de paraître plus jeune que tout le monde ; ainsi ce n'est pas cela.

MADAME DE GENNETINES.

Oui, tâchez de vous excuser par des fadeurs. Madame Delorme a un gros teint, la marche lourde, des mains ignobles. Il faut une grande sagacité pour distinguer la différence d'âge imperceptible qu'il peut y avoir entre nous deux.

M. DE NORMONT.

Voilà une querelle qui va tout-à-fait changer le sujet de notre conversation.

MADAME DE GENNETINES.

Ce n'est point une querelle. Je vous remercie, au contraire, d'avoir voulu me donner une leçon dans le cas où j'aurais pu me croire un peu plus aimable que madame Delorme.

SCÈNE VI.

MADAME DE GENNETINES, MONSIEUR DE NORMONT, MADAME DELORME, LÉONIDE.

MADAME DELORME.

Ma sœur, je viens vous demander si vous voulez que je fasse servir le déjeûner.

MADAME DE GENNETINES.

Nous sommes à vos ordres, ma sœur.

LÉONIDE, à M. de Normont, qui veut lui baiser la main.

Monsieur, ne me prenez pas les mains; je viens de toucher de l'absinthe.

M. DE NORMONT.

Et pourquoi faire touchez-vous de l'absinthe, s'il vous plaît?

LÉONIDE.

Pour en donner à la mère d'un petit garçon qui a des vers.

MADAME DE GENNETINES.

Nous n'avions pas besoin de connaître la maladie de ce petit garçon, ma chère Léonide.

LÉONIDE.

Ma tante, monsieur de Normont veut toujours tout savoir.

MADAME DE GENNETINES.

Il est vrai que c'est assez sa prétention.

MADAME DELORME.

Va, Léonide, donner ordre à ce que l'on serve le déjeûner tout de suite.

M. DE NORMONT.

Je vais l'accompagner. (Bas à madame de Gennetines.) Tâchez donc de trouver moyen de dire un mot de mon neveu.

(Il sort avec Léonide.)

SCÈNE VII.

MADAME DE GENNETINES, MADAME DELORME.

MADAME DE GENNETINES.

Vous n'avez donc pas de sonnettes dans votre maison, ma sœur?

MADAME DELORME.

Pardonnez-moi, ma sœur. Dans ma chambre, que je vous ai cédée, il y en a. Léonide en a dans la sienne. C'est une précaution pour la nuit; car dans le jour les domestiques sont si éparpillés....

MADAME DE GENNETINES.

Comme les miens ne s'éparpilleront pas, j'ai toujours pris sur moi de faire demander votre serrurier. Il faut d'ailleurs des verrous à ma chambre; il en faut à mon cabinet. Delphine a aussi quelque chose à faire chez elle. Je n'ai jamais vu de château en si mauvais état que le vôtre.

MADAME DELORME.

Grâce pour mon pauvre château!

MADAME DE GENNETINES.

J'ai dit aussi qu'on fît venir de la ville votre tapissier. Vous n'avez de bourrelets ni à vos portes ni à vos fenêtres. Je m'étonne vraiment que vous ne soyez pas perclue de rhumatismes.

MADAME DELORME.

Tout ferme parfaitement.

MADAME DE GENNETINES.

Pour vous. Apparemment nous ne sommes pas de même nature.

MADAME DELORME.

Nous sommes au moins de la même famille; c'est ce qui me console.

MADAME DE GENNETINES.

Moi, je m'en étonne quelquefois, tant il y a de différence dans nos goûts.

MADAME DELORME.

Qu'importe! si nous sommes heureuses chacune à notre manière.

MADAME DE GENNETINES.

Est-ce que vous êtes heureuse?

MADAME DELORME.

Et vous, ma sœur?

MADAME DE GENNETINES.

Il me faut du monde, de la société, des gens qui parlent.

MADAME DELORME.

J'ai tout cela.

MADAME DE GENNETINES.

Où c'est-il donc?

MADAME DELORME.

Dans mon voisinage. Vous connaissez déjà mon-

sieur Fernand; vous verrez son père aujourd'hui.

MADAME DE GENNETINES.

Est-il aussi bien que son fils?

MADAME DELORME.

C'est un général.

MADAME DE GENNETINES.

Il y a tant d'espèces de généraux! A-t-il de bonnes manières? est-ce un homme de bonne compagnie?

MADAME DELORME.

Vous en jugerez.

MADAME DE GENNETINES.

Eh bien! et les autres?

MADAME DELORME.

Les autres viendront à leur tour; je n'ai pas voulu vous accabler tout d'un coup.

MADAME DE GENNETINES.

Vous avez eu tort. Accablez-moi au contraire, je ne demande pas mieux. Il me semble que je suis bonne à montrer.

MADAME DELORME.

Je ne puis pas avoir vingt personnes ici tous les jours.

MADAME DE GENNETINES.

Pourquoi cela? C'est le seul agrément de la campagne. La première fois que j'irai à la ville, je tâcherai de vous avoir votre évêque. Il se trouve être de

ma connaissance, et on dit qu'il aime assez à dîner dans les environs.

MADAME DELORME.

Ah! je vous en prie, ma sœur, ne m'engagez pas dans des liaisons qu'on ne peut plus rompre ensuite, si on le désire. Je reçois mon curé, c'est déjà bien assez; et encore est-ce à condition qu'il ne me parlera pas comme à une ouaille. Mais des évêques, qui est-ce qui peut les empêcher de parler comme ils veulent?

MADAME DE GENNETINES.

Il est singulier, madame Delorme, que moi qui ai fait quatre-vingts lieues pour venir vous voir, je ne puisse rien obtenir de vous. Quelle tentation voulez-vous que cela me donne pour revenir?

MADAME DELORME.

Si nous devions toujours rester ensemble, madame de Gennetines, je m'efforcerais de me plier à vos habitudes; mais quand vous m'aurez quittée, qu'est-ce que je ferai de tout ce monde que vous m'aurez amené?

MADAME DE GENNETINES.

Vous me le conserverez.

SCÈNE VIII.

MADAME DE GENNETINES, MADAME DELORME, MADELAINE.

MADELAINE.

Mon Dieu, madame, venez bien vite. Ne voilà-t-il pas notre Pierre et le cocher de madame la marquise qui se battent ensemble!

MADAME DELORME.

Je vais aller voir ce que c'est.

(Elle sort.)

MADAME DE GENNETINES, à Madelaine qui va pour suivre sa maîtresse.

Restez donc, mademoiselle. Ces choses-là n'arrivent qu'à moi. Une maison singulièrement tenue! Bien m'a pris d'amener un cocher robuste.

MADELAINE.

Par bonheur, notre Pierre le vaut pour le moins.

MADAME DE GENNETINES.

Comment! mademoiselle, est-ce que vous approuveriez votre paysan, par hasard?

MADELAINE.

Je suis bien sûre que ce n'est pas lui qui a commencé.

SCÈNE IX.

MADAME DE GENNETINES, FERNAND, MADELAINE, et un peu après DELPHINE.

MADAME DE GENNETINES.

Monsieur Fernand, savez-vous que nous avons la guerre civile ici?

FERNAND.

Rassurez-vous, madame, je suis arrivé au moment de la pacification. L'ordre le plus parfait règne dans la basse-cour.

DELPHINE, *accourant.*

Madame, madame, ils ont à moitié tué ce pauvre Baptiste.

FERNAND.

Mais non, il n'a reçu qu'un coup un peu fort dans la mâchoire. Ce Pierre est un diable.

DELPHINE.

Dites que c'est un scélérat, monsieur.

MADELAINE.

Notre Pierre un scélérat! Je m'en vais; il y a des choses qu'on ne peut pas entendre.

(*Elle sort.*)

MADAME DE GENNETINES.

Je ne m'attendais guère, en venant chez ma sœur, à y voir assassiner mes gens.

DELPHINE.

Si madame voulait aller dans la chambre de Baptiste, ça le tranquilliserait.

MADAME DE GENNETINES.

A-t-il du sang?

DELPHINE.

C'est cent fois pis, madame; le dessous de son œil est déjà tout noir.

MADAME DE GENNETINES.

Que voulez-vous que j'y fasse? Cela regarde le chirurgien.

DELPHINE.

Madame lui donnerait des paroles de consolation, et les paysans du moins n'oseraient plus se moquer de lui.

MADAME DE GENNETINES.

Je suis extrêmement nerveuse, monsieur Fernand; que me conseillez-vous?

FERNAND.

De ne pas vous déranger. Madame votre sœur, qui est si bonne, est auprès de lui.

MADAME DE GENNETINES.

Mais je ne veux pas que vous me croyiez moins bonne que ma sœur. Elle est plus aguerrie que moi, cela ne se donne pas. Ranimez ce feu, Delphine, et vous irez me chercher un châle. Je suis si bouleversée! (Elle se regarde dans une glace.) Voyez plutôt, monsieur Fernand, si je n'ai pas l'air d'une morte.

FERNAND.

Vous êtes comme à votre ordinaire.

MADAME DE GENNETINES, *minaudant.*

Voulez-vous dire que j'ai toujours l'air d'une morte?

FERNAND.

Je vous le dirais que vous ne le croiriez pas.

MADAME DE GENNETINES.

Il est certain que je suis trop impressionnable.

DELPHINE.

Madame ne viendra donc pas voir Baptiste?

MADAME DE GENNETINES.

Il me semblait vous avoir déjà dit que non. (*Delphine sort.*) Voilà l'inconvénient d'avoir des basses-cours près d'un château; je ne conçois pas cette manie-là. Aussitôt que vous avez une basse-cour, il vous faut des paysans pour la conduire; et je ne connais rien de plus exécrable que cette engeance-là. (*Delphine rentre.*)

DELPHINE.

Voilà le châle de madame.

MADAME DE GENNETINES.

Ne le pliez pas tant, il m'enveloppera davantage. Vous serrerez aussi un peu la coulisse de mon bonnet. (*Après avoir obéi à sa maîtresse, Delphine s'en va. Madame de Gennetines s'étend sur un canapé.*) Tout ce qui est scène me fait froid. Je suis très à plaindre d'être comme cela. Mais dites-

moi, n'est-ce pas aujourd'hui que monsieur votre père doit nous faire une visite?

FERNAND.

Oui, madame.

MADAME DE GENNETINES.

J'ai très-grande envie de le connaître pour juger s'il répondra à l'idée que vous m'avez donnée de lui.

FERNAND.

Je ne crois pas vous en avoir beaucoup parlé.

MADAME DE GENNETINES.

Non, mais il est tout naturel de penser que le père d'un jeune homme aussi distingué que vous doit être un homme fort remarquable.

FERNAND.

Nous n'avions guère vécu ensemble avant la mort de ma pauvre mère.

MADAME DE GENNETINES.

Vous avez été militaire pourtant. Vous n'étiez pas sous les ordres de monsieur votre père?

FERNAND.

Non, madame. Il a toujours craint que l'indulgence paternelle ne nuisît à mon apprentissage de soldat.

MADAME DE GENNETINES.

Je comprendrais cela pour beaucoup de jeunes gens; mais quand on a le bonheur d'avoir un fils comme vous, c'est être bien rigoureux. Vous ne me

dites peut-être pas tout. Le rôle de mentor est parfois gênant, et un grand garçon à qui il faut donner l'exemple, quand on est soi-même un vert galant..... Mais de quoi vais-je me mêler? Vous aimiez beaucoup votre mère? Je sais que vous l'avez perdue il y a trois mois. On dit que c'était une personne parfaite.

FERNAND.

C'était la meilleure amie de madame votre sœur; c'est faire son éloge en deux mots.

MADAME DE GENNETINES.

De bonne foi, madame Delorme peut donc plaire à quelqu'un? Ne vous étonnez pas de ma question. Je disais tout à l'heure à monsieur de Normont que, quoique sœurs, c'est tout au plus si nous nous connaissions. Elle me paraît avoir si peu de liant dans le caractère.

FERNAND.

Vous disiez fort bien; vous ne la connaissez pas.

MADAME DE GENNETINES.

Je ne lui en fais pas un crime; ce n'est pas sa faute. N'ayant jamais été jolie, elle n'a pas reçu de ces louanges, de ces complimens qu'on a la sottise de n'accorder qu'à la figure, mais qui n'en adoucissent pas moins singulièrement toutes les habitudes d'une femme. Et puis je crois qu'elle aime un peu l'argent.

FERNAND.

Madame Delorme! c'est la providence de ce pays.

MADAME DE GENNETINES.

Ce qui me faisait dire cela, c'est que pour une providence je la trouve bien misérablement meublée. Il n'y a rien de confortable chez elle; pas seulement une glace à pied. Je ne l'ai pas surprise; elle savait que je devais venir ici, elle aurait dû s'informer de ce qu'il est indispensable d'avoir, quand on reçoit quelqu'un qu'on a intérêt de bien recevoir.

FERNAND.

Madame la marquise, nous autres gens de campagne, nous sommes de singulières gens, quand nous traitons nos amis comme nous voudrions être traités chez eux, nous ne croyons pas qu'il puissent demander davantage.

MADAME DE GENNETINES.

Il ne faut pourtant pas perdre de vue, monsieur Fernand, que, par ma position dans le monde, je puis être fort utile à l'établissement de Léonide; que par conséquent les égards qu'on me montrerait ne seraient pas tout-à-fait en pure perte. Mon organisation est pitoyable, je le sais bien; je suis trop petite-maîtresse; on m'a tant gâtée! Car j'ai été très-jolie; vous ne vous en douteriez pas.

FERNAND.

Mais je suis certain que vous l'êtes encore.

MADAME DE GENNETINES.

Oh! non. J'étais trop sensible; la sensibilité m'a tuée. Il faut que je vous montre un portrait de

mon bon temps; il est dans ma chambre; je vais vous le chercher. Vous me direz si vous y retrouvez encore quelque chose. Mes flatteurs prétendent qu'il a l'air fait d'hier; mais je ne les crois pas.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

FERNAND, et un peu après LÉONIDE.

FERNAND.

Je ne connais rien d'insupportable comme d'avoir affaire à quelqu'un qui ne parle que de soi. On ne sait que dire. Que me veut-elle? et que m'importe sa beauté d'autrefois?

LÉONIDE.

Il paraît que vous vous plaisez beaucoup avec ma tante, monsieur Fernand.

FERNAND.

Beaucoup, c'est le mot. Mais je crois cependant que si elle n'était pas votre tante, je n'aurais pas tout-à-fait autant de patience que j'en ai avec elle.

LÉONIDE.

Pourquoi avez-vous de la patience? qui vous prie d'en avoir? Personne ne vous y force; tâchez plutôt de lui déplaire. Savez-vous ce qui arrive pendant ce temps-là? C'est que monsieur de Normont me fait de petites confidences sur un mariage pour moi qui le rendrait le plus heureux des hommes. Il craint bien

que vous n'y mettiez quelque obstacle; mais il espère que ma tante trouvera moyen de parer à cela. Et il rit; et il est charmant.

FERNAND.

Comment! parer!

LÉONIDE.

Est-ce que je sais? Ma tante s'imagine qu'elle peut faire de nous tout ce qu'elle voudra; me marier à son monsieur de Normont, par exemple, et vous épouser après.

FERNAND.

Vous n'y pensez pas, Léonide.

LÉONIDE.

Je suis bien sûre que cela ne se fera pas; mais nous en aurons l'ennui, si vous persistez à vouloir lui plaire.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, MADAME DELORME.

MADAME DELORME.

Où est donc ta tante, Léonide?

FERNAND.

Elle est sortie un instant pour aller me chercher son portrait.

LEONIDE.

Son portrait! vous voyez bien, monsieur Fernand,

que je n'étais pas si loin de la vérité. Son portrait! Est-ce pour vous le donner? Maman ne veut pas qu'on parle de ma tante, et je vous assure, maman, qu'il faudrait pourtant bien s'entendre un peu.

MADAME DELORME.

Nous nous entendons très-bien.

LÉONIDE.

Si vous saviez ce que m'a dit monsieur de Normont.

MADAME DELORME.

Il me l'a dit aussi; un mariage pour toi. N'est-ce pas cela?

LÉONIDE.

Je suis contente du moins, parce que vous lui aurez répondu.

MADAME DELORME.

Que j'étais fort honorée; que nous en reparlerions plus tard.

LÉONIDE.

Mais, maman, lui laisser croire que je pourrais l'épouser!

MADAME DELORME.

Je suis mieux instruite que toi. Ce n'est pas pour lui qu'il te demande; c'est pour son neveu.

FERNAND.

Alors, ma chère Léonide, cela devient plus raisonnable.

LÉONIDE.

Pouvez-vous badiner, monsieur Fernand, sur un pareil sujet!

MADAME DELORME.

Fernand me comprend à merveille. Que veux-tu? Que nous allions confier à un étranger ce que nous n'avons pas encore jugé à propos de dire au père de Fernand. Ne devons-nous pas attendre la fin de son deuil? Ma sœur, bien certainement, ne sera plus avec nous à cette époque-là. Je lui écrirai alors; et ce qui ne sera pour elle qu'une nouvelle fort indifférente, serait dans ce moment-ci un sujet de tourmens continuels.

LÉONIDE.

Ah! maman, je vous y prends.

MADAME DELORME.

Taisez-vous, petite fille.

LÉONIDE.

Et si monsieur de Normont se croit en droit de me faire la cour pour son neveu?

MADAME DELORME.

Ceci regarde Fernand, ma bonne amie, c'est à lui de répondre.

FERNAND.

J'ai beau me consulter, je ne m'imagine pas que je serais très-jaloux.

LÉONIDE.

Même si je recevais un portrait?

FERNAND.

Oui, pourvu qu'il fût d'autrefois.

SCÈNE XII.

MADAME DELORME, FERNAND, LÉONIDE, MADAME DE GENNETINES.

(Cette dernière s'arrête un instant à la porte, et cache une miniature qu'elle tient à la main.)

MADAME DE GENNETINES.

Je vous croyais à table.

MADAME DELORME.

Sans vous, ma sœur?

MADAME DE GENNETINES.

Contrariée comme je le suis, ce n'est pas ce que je mangerai qui vaut la peine de changer de place.

MADAME DELORME.

Qu'est-ce donc qui vous contrarie?

MADAME DE GENNETINES.

Tout, ma sœur. Et quand il n'y aurait que de voir mes gens assassinés par les vôtres.....

MADAME DELORME.

L'accident de votre cocher n'aura aucune suite.

MADAME DE GENNETINES.

Excepté pour le paysan qui s'est battu contre lui, car je viens de lui faire signifier son congé par ma femme de chambre.

MADAME DELORME.

Vous êtes plus prompte que moi à faire signifier des congés.

MADAME DE GENNETINES.

Il me semble que c'est une satisfaction qui m'est bien due. Je déjeûnerai ici. Mon domestique me mettra une petite table, et vous m'enverrez ce que vous voudrez.

MADAME DELORME.

A la bonne heure.

(Elle va pour sortir avec Fernand et Léonide.)

MADAME DE GENNETINES.

J'espère que vous n'allez pas me laisser toute seule, et que quelqu'un au moins restera avec moi. J'aurais l'air d'être en pénitence.

LÉONIDE.

Voulez-vous qu'on vous envoie monsieur de Normont?

MADAME DE GENNETINES.

Non, ma chère amie. Que voulez-vous que je dise à monsieur de Normont? Quand on ne mange pas, on aime à avoir à qui parler. Si monsieur Fernand veut me tenir compagnie....

LÉONIDE, bas, avec humeur.

C'est cela.

FERNAND.

Je suis trop heureux, madame, de la préférence que vous voulez bien m'accorder.

LÉONIDE, bas à Fernand.

Monsieur Fernand, songez-y sérieusement; si vous ne trouvez pas moyen de vous fâcher avec ma tante, je me fâcherai avec vous.

MADAME DELORME.

Viens, Léonide. Ma sœur, je vais vous envoyer votre domestique.

(Elle sort avec Léonide.)

SCÈNE XIII.

MADAME DE GENNETINES, FERNAND, un peu après SIMON.

MADAME DE GENNETINES.

Vous aimez beaucoup ma sœur, monsieur Fernand; mais la trouvez-vous absolument ce qu'elle devrait être avec moi? Elle me traite comme un enfant qui a des caprices et qu'on ménage par indulgence. Je lui dis que je veux déjeûner dans cette pièce; elle me répond qu'elle va m'envoyer mon domestique préparer mon couvert, sans insister davantage pour me faire changer d'avis.

FERNAND.

C'est embarrassant. Vous lui avez fait entendre que tout vous contrariait.

MADAME DE GENNETINES.

Tout ce qui est contrariant. J'ai quitté Paris parce que, dans des circonstances comme celles-ci, il est du

plus mauvais air d'y rester continuellement; on ne devrait même pas s'y montrer du tout; mais je n'étais pas embarrassée de savoir où j'irais. J'ai choisi la maison de ma sœur; et sans m'attendre à y être traitée comme une divinité, je croyais devoir y compter pour quelque chose; que ce serait une occasion pour madame Delorme de sortir un peu de ses habitudes, et même qu'elle mettrait quelque vanité à ne pas trop me cacher à tous les yeux. Au lieu de cela, elle se contente de me donner le vivre et le couvert. En vérité, ce n'était pas la peine de faire un voyage aussi fatigant.

(Simon entre et prépare une table.)

FERNAND, prenant la miniature que madame de Gennetines a placée sur la cheminée.

C'est le fameux portrait?

MADAME DE GENNETINES.

Il est coiffé à faire horreur.

FERNAND.

Je ne prends garde qu'à la figure, qui est charmante.

MADAME DE GENNETINES.

C'est un témoin de ce que j'ai été.

FERNAND.

Vous n'aimez pas la flatterie?

MADAME DE GENNETINES.

Je l'ai toujours eue en aversion.

FERNAND.

Alors, je n'ose pas vous dire ce que je pense.

MADAME DE GENNETINES.

Dites, oh! dites, monsieur Fernand; de votre part, rien ne peut blesser.

FERNAND.

C'est que ce portrait est encore frappant de ressemblance.

MADAME DE GENNETINES.

J'ai envie de le faire recoiffer à la mode. (Simon approche une table.) Eh! mais, mon Dieu! qu'est-ce que tout cela? des côtelettes, du pâté, des œufs frais, pour une personne qui ne veut prendre que du thé! Il est vrai que vous êtes là, et que vous avez peut-être bon appétit, vous, monsieur Fernand? Simon, dites à Delphine de me faire du thé; rien que du thé noir. Elle en trouvera dans la boîte de Chine qui est sur ma console. (Simon s'en va.) Voulez-vous que je vous serve, monsieur Fernand? Voici une côtelette qui a une mine charmante! C'est dommage de n'avoir pas faim.

FERNAND.

Essayez.

MADAME DE GENNETINES.

Croyez-vous? (Elle prend une côtelette.) Il est certain que d'être à table avec une personne dont l'esprit vous convient, c'est tout autre chose que d'être avec des ennuyeux. Je suis faite pour l'intimité, moi; et voyez un peu quel malheur! sur deux maris, je n'en ai pas eu un avec lequel j'aie pu complètement sympathiser. Voulez-vous que je vous serve du pâté?

FERNAND.

Si vous en prenez.

MADAME DE GENNETINES.

Je ferai tout ce que vous voudrez; nous sommes si bien! La vie de campagne ne vous ennuie pas?

FERNAND.

Il faut être si riche pour vivre à Paris.

MADAME DE GENNETINES.

Si riche! non; mais il faut de la fortune. Vous me versez du vin, je n'en bois jamais.

FERNAND.

Peut-être cela vous fera-t-il du bien.

MADAME DE GENNETINES.

Je suis sans défense. Allons, à votre santé! Cet imbécile de monsieur de Normont avait arrangé dans sa tête que vous deviez être l'amant de Léonide. « Quelle pauvreté! lui ai-je répondu. Monsieur Fernand, qui a été à même de faire des comparaisons, n'a pas pu s'attacher à une petite fille qui est assez gentille, mais qui n'a aucune éducation, aucun talent. »

FERNAND.

Si elle n'a pas de talens, ce serait sa faute; car elle a eu bien des maîtres.

MADAME DE GENNETINES.

Elle a eu des maîtres!

FERNAND.

Tous les tableaux que vous voyez ici sont d'elle.

MADAME DE GENNETINES.

Vraiment! Je ne me connais pas en peinture, mal-

heureusement, mais la peinture, c'est toujours dans le système de sa mère; c'est un talent de recluse. Elle n'est pas musicienne?

FERNAND.

Pardonnez-moi; elle joue très-agréablement de la harpe et du piano.

MADAME DE GENNETINES.

Je n'en ai pas vu dans la maison.

FERNAND.

Comme c'est assez volontiers le matin qu'elle étudie, de peur de vous incommoder, elle les a fait transporter à l'autre extrémité du bâtiment.

MADAME DE GENNETINES.

Vous m'avouerez que ma sœur est inconcevable de ne pas m'avoir dit un mot de tout cela.

FERNAND.

Vous allez me faire faire une indiscrétion. On vous prépare la surprise d'un concert pour lundi.

MADAME DE GENNETINES

Y aura-t-il du monde à ce concert?

FERNAND.

Ce sera une véritable fête.

MADAME DE GENNETINES.

Ce que c'est que les cachotteries! Il était possible que je n'eusse rien à mettre pour ce jour-là, et je n'aurais pas eu le temps de faire venir de votre ville ce qui aurait pu me manquer.

FERNAND.

Enfin, vous voilà avertie.

MADAME DE GENNETINES.

Par bonheur, le ciel m'a créée prévoyante, et j'ai apporté de quoi faire face à tout.

SIMON.

Madame, c'est le thé.

MADAME DE GENNETINES.

Dites qu'on le tienne chaud; je n'y suis pas encore.

SIMON.

Je vais changer d'assiettes.

MADAME DE GENNETINES.

Faites ce que je vous dis. Vous voyez bien que nous ne vous avons pas attendu pour changer d'assiettes. (Simon sort.) Il y a des instans où les domestiques sont insupportables. Dites-moi, monsieur Fernand, vous jouez dans ce concert?

FERNAND.

Mais oui.

MADAME DE GENNETINES.

Vous êtes donc un virtuose?

FERNAND.

Je ne fais pas manquer ma partie.

MADAME DE GENNETINES.

Vous devez bien faire tout ce que vous faites; vous êtes si rempli de goût! Voilà pourquoi on ne me per-

suadera jamais que vous ayez pu penser à Léonide. Vous n'y avez pas pensé, n'est-ce pas?

FERNAND, à part.

Quel supplice!

MADAME DE GENNETINES.

Vous avez dix ans de plus qu'elle; ce serait ridicule. Grave et raisonnable comme vous le paraissez, je ne verrais aucun inconvénient à ce que vous prissiez une femme un peu moins jeune que vous.

FERNAND, à part.

C'est trop fort. (Haut, et d'un air contraint.) Je n'y verrais pas d'inconvénient non plus.

MADAME DE GENNETINES.

Donnez-moi de cette compote; nous allons partager ce biscuit. Une femme aimante....

FERNAND.

Pour vivre seule à la campagne avec un mari, c'est la première condition.

MADAME DE GENNETINES.

Il n'y aurait pas de nécessité de vivre continuellement à la campagne.

FERNAND.

Je vous l'ai dit, Paris me fait peur. Ici, je suis réellement ce que je vous ai paru, très-sage, très-raisonnable; j'ai de l'ordre, de l'économie; aucune folle dépense ne vient me tenter. Mais aussitôt que mon pied a touché le maudit pavé de la capitale, je ne me re-

connais plus; je deviens prodigue, bourreau d'argent; je ne sais pas si cent mille francs par an pourraient me suffire.

MADAME DE GENNETINES.

Cent mille francs par an!

FERNAND.

Il ne s'agit pas d'aisance à Paris; il faut de l'éclat.

MADAME DE GENNETINES.

Une maison où il y a une voiture, un nombre de domestiques suffisant....

FERNAND.

C'est comme tout le monde; rien ne vous distingue.

MADAME DE GENNETINES.

Tout le monde n'a pas voiture.

FERNAND.

Tout le monde l'a eue, chacun à son tour. Ce sont les fêtes, les folies, les brillantes assemblées que vous recevez chez vous qui seules peuvent vous soulever de la foule. Une voiture! qu'est-ce que c'est qu'une voiture? une voiture est commode pour la personne qui l'a; mais on n'est pas tenu de lui en savoir gré.

MADAME DE GENNETINES.

Je m'étonne qu'il puisse y avoir deux hommes si différens dans le même homme.

FERNAND.

Je le crois bien; je m'en étonne moi-même.

SIMON, apportant le thé.

Le général, qui est dans la salle à manger, demande après monsieur son fils.

FERNAND.

Permettez-vous, madame, que je vous quitte un instant?

MADAME DE GENNETINES.

Tout le temps que vous voudrez, monsieur....

FERNAND, à part, en riant.

Mes cent mille francs par an ont fait merveilles.

MADAME DE GENNETINES, se parlant à elle-même.

Cent mille francs par an! Venez donc au milieu des bois pour trouver des jeunes gens qui ne peuvent pas vivre à moins de cent mille francs par an! (A Simon.) Desservez tout cela, et ne laissez que ce qu'il faut pour prendre le thé. Avez-vous vu ce général?

SIMON.

Oui, madame, c'est un gros papa de général qui a, ma foi, bonne mine. Pour brave, il doit l'être, car ses épaulettes sont fièrement grosses.

MADAME DE GENNETINES.

Est-ce qu'il est en uniforme?

SIMON.

En grande tenue complète, jusqu'au chapeau galonné.

MADAME DE GENNETINES.

A la bonne heure! c'est un homme qui sait vivre.

Dépêchez, dépêchez, Simon, et vous irez dire à Delphine de m'apporter tout de suite une autre collerette et mon bonnet à rubans bleus. (Simon va pour sortir.) Vous lui demanderez aussi mon châle blanc.

SIMON.

Oui, madame.

MADAME DE GENNETINES.

Et d'autres souliers.

SIMON.

Une collerette, un bonnet à rubans bleus, un châle blanc et des souliers.

MADAME DE GENNETINES.

C'est cela. (Simon sort.) Je vois avec un certain plaisir qu'il y a encore des gens pour lesquels une femme titrée n'est pas une personne qu'on croie pouvoir traiter tout-à-fait sans cérémonie. Je ne sais pas si ma sœur en fera la réflexion. Elle est si bornée!

SCÈNE XIV.

MADAME DE GENNETINES, DELPHINE.

MADAME DE GENNETINES.

Approchez, approchez, Delphine. Je suis fâchée de ne pas vous avoir fait dire de m'apporter mon pot de rouge.

DELPHINE.

Madame en a assez pour le matin.

MADAME DE GENNETINES.

Je n'en ai pas trop?

DELPHINE.

Non, madame; madame est bien. (Elle aide sa maîtresse à s'habiller.) Ce pauvre Baptiste a la fièvre, tout de même.

MADAME DE GENNETINES.

Puisque j'ai fait congédier ce paysan, ne me rompez pas la tête.

DELPHINE.

C'est qu'il a répondu que madame n'était pas la maîtresse de le renvoyer.

MADAME DE GENNETINES.

Il a répondu ce qu'il a voulu; je ne veux pas être tracassée dans ce moment-ci.

DELPHINE.

Ce bonnet est celui qui va le mieux à madame.

MADAME DE GENNETINES.

Si ma sœur voulait couserver cet homme, je quitterais plutôt la maison.

DELPHINE.

Madame aurait bien ri tout à l'heure. Baptiste ne revient pas que madame puisse mettre d'aussi petits souliers que ça. C'est extraordinaire dans un cocher; sa plus grande beauté, pour une femme, c'est un petit pied.

MADAME DE GENNETINES.

Tranquillisez ce pauvre garçou, Delphine, et assurez-le bieu que je ferai ce que je dois faire.

DELPHINE.

Il n'en faudra pas davantage pour le guérir.

(Elle sort.)

SCÈNE XV.

MADAME DE GENNETINES, LE GÉNÉRAL, FERNAND.

LE GÉNÉRAL.

Madame la marquise, je n'ai voulu paraître devant vous que sous les auspices de mon fils, pour lequel je sais que vous avez infiniment de bontés.

MADAME DE GENNETINES.

Je ne fais que lui rendre justice, général; mais si je me fusse attendue à une visite d'apparat comme celle-ci, je ne me serais pas permis de vous recevoir dans un aussi grand négligé.

LE GÉNÉRAL.

Le fait est, madame la marquise, que, depuis la mort de ma femme, pour éviter de me mettre en noir comme un notaire ou un avocat, je ne quitte plus le harnais militaire.

MADAME DE GENNETINES.

Je suis plus rigoureuse que vous. Dans mes deux veuvages, il ne m'est pas venu un seul instant l'idée de transiger avec la sévérité de mon costume. Il faut dire que je suis blonde, et que le grand deuil est le fard des blondes.

LE GÉNÉRAL.

C'est tout différent.

FERNAND.

Vous savez, mon père, que j'ai une répétition ce matin pour le concert de lundi.

LE GÉNÉRAL.

Allez, allez, mon fils. Comme c'est en l'honneur de madame la marquise que ce concert doit se donner, je me garderai bien d'y mettre des entraves.

FERNAND, à part, en s'en allant.

Ils pourront parler deuil tout à leur aise.

SCÈNE XVI.

MADAME DE GENNETINES, LE GÉNÉRAL.

MADAME DE GENNETINES.

Vous êtes toujours en activité, général?

LE GÉNÉRAL.

Oui, madame, et depuis bien long-temps. J'ai été soldat de la république, sous le premier consul.

MADAME DE GENNETINES.

Vous êtes donc républicain?

LE GÉNÉRAL.

Sous le premier consul le gouvernement avait déjà

un chef. D'ailleurs, en entrant dans la carrière, j'ai commencé par me dire : Te voilà soldat, tu dois être passif. Le premier consul est devenu empereur; il le méritait bien, il faut en convenir.

MADAME DE GENNETINES.

Nous lui avons pardonné.

LE GÉNÉRAL.

Un si grand génie! législateur, conquérant, universel, sans tout le reste. C'était un aigle, c'était un homme à qui rien n'échappait, qui prévoyait les moindres choses. Il faut des siècles pour produire une âme de cette trempe-là.

MADAME DE GENNETINES.

Avec quel feu vous en parlez!

LE GÉNÉRAL.

J'avoue qu'à mes yeux c'était un dieu sur la terre. Aussi me suis-je battu pour lui jusqu'au dernier moment; mais enfin, je ne pouvais pas empêcher la restauration de revenir.

MADAME DE GENNETINES.

Il est fort heureux que vous n'ayez pas pu l'empêcher.

LE GÉNÉRAL.

A vrai dire, dans le premier moment, cela ne me plaisait que jusqu'à un certain point, je ne m'en cache pas, parce qu'on m'avait dit, comme tout le monde le croyait alors, que, par suite d'infirmités assez graves, Louis XVIII allait nous revenir avec

un jupon. Diable! diable! un jupon! pensais-je en moi-même, un roi en jupon! j'ai peur que cela ne fasse un bien mauvais effet. Quand j'ai vu qu'il avait une culotte, j'ai trouvé qu'il pouvait faire un roi tout comme un autre. Et puis l'exil l'avait mûri; il avait médité sur le bonheur de la France; il me donnait de l'avancement. Qu'est-ce que je veux, moi, avant tout? servir mon pays.

MADAME DE GENNETINES.

Prenez-y garde, général; si vous croyez ne devoir servir que votre pays, vous êtes républicain; vous ne vous regardez plus comme le sujet de personne.

LE GÉNÉRAL.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi.

MADAME DE GENNETINES.

Quoi! vous vous regardez sujet de ceci, comme vous vous regardiez sujet des rois légitimes?

LE GÉNÉRAL.

Je suis militaire, je suis passif; je suis sujet à être mis à la retraite par ceci, comme j'y étais sujet sous autre chose; je ne puis donc pas faire autrement que de me regarder comme sujet. Tout ce qui est employé par un gouvernement, tout ce qui reçoit de l'argent de lui aurait mauvaise grâce à venir dire qu'il n'est pas sujet. Ce sont les véritables sujets; les autres ne le sont qu'autant qu'ils le veulent.

MADAME DE GENNETINES.

Je ne sais que vous répondre. J'ai d'excellens sen-

timens; mais je ne suis pas forte pour raisonner; et puis, ce que vous me dites ne me paraît pas très-clair.

LE GÉNÉRAL.

Parce que vous oubliez que je suis passif.

MADAME DE GENNETINES.

C'est ce qui m'embrouille.

LE GÉNÉRAL.

Cependant cela explique tout; et c'est tellement ma règle de conduite, que lorsque mon fils m'a écrit en me donnant les raisons qu'il avait pour quitter le service, je lui ai répondu courrier par courrier: « Puisque vous raisonnez, vous faites bien de renoncer à l'état militaire. » Ainsi, vous voyez que je suis conséquent. J'écoute à présent tout ce qu'il me dit, il n'est plus sujet; je lui laisse même la liberté de me blâmer.

MADAME DE GENNETINES.

Dans ce que je puis entrevoir de votre système; il y a beaucoup de prudence.

LE GÉNÉRAL.

Beaucoup.

MADAME DE GENNETINES.

La prudence est une grande vertu. Vous deviez faire un excellent mari.

LE GÉNÉRAL.

D'autant plus excellent que j'ai très-peu habité avec ma femme. Nous étions séparés de biens. Quand

on est séparé de biens, le reste est si peu de chose!

MADAME DE GENNETINES.

Général, vous me ferez taire aussitôt que vous trouverez mes questions indiscrètes.

LE GÉNÉRAL.

Je ne me permettrais pas de vous imposer silence. D'ailleurs, on ne peut jamais me paraître indiscret; je suis toujours prêt à répondre à tout.

MADAME DE GENNETINES.

Est-ce qu'à l'époque de votre mariage on craignait que vous ne fussiez dissipateur? Je sais pourquoi je vous demande cela.

LE GÉNÉRAL.

Moi! non, je ne crois pas être dissipateur; mais on pensait peut-être que je pourrais dénaturer les biens de ma femme; et, pour des gens de province, des biens de famille, c'est l'arche sainte. Qu'ils rapportent ou qu'ils ne rapportent pas, c'est égal; ce sont des biens de famille. De quoi a-t-on besoin avant tout, cependant? de revenus, n'est-il pas vrai?

MADAME DE GENNETINES.

De revenus, de revenus! vous avez raison. Je ne connais que cela, moi.

LE GÉNÉRAL.

Dès lors vous voyez que je ne devais mettre aucun intérêt à avoir un enfant ou à ne pas en avoir.

MADAME DE GENNETINES.

Étant séparé de biens, c'est vrai.

LE GÉNÉRAL.

Il en est venu un cependant qui est beaucoup plus riche que moi aujourd'hui.

MADAME DE GENNETINES.

Sa mère était-elle agréable?

LE GÉNÉRAL.

De figure, peut-être que oui; mais femme d'ordre, femme de ménage, femme sérieuse, sédentaire, aimant la lecture, presque savante. C'est elle qui a commencé l'éducation de son fils.

MADAME DE GENNETINES.

Si vous n'avez pas été amoureux d'elle, je vous le pardonne alors.

LE GÉNÉRAL.

Dans tous mes commandemens, soit en France, soit à l'étranger, j'ai connu tant de femmes charmantes!

MADAME DE GENNETINES.

Il est sûr que quand on revient après cela auprès d'une femme comme madame Delorme, par exemple.

LE GÉNÉRAL.

Tenez, je cherchais à vous donner une idée de ma femme; vous l'avez trouvée.

MADAME DE GENNETINES.

Une femme sans élégance ne me paraît même pas une femme.

LE GÉNÉRAL.

Oui, oui, il faut qu'une femme soit gaie, toujours

de bonne humeur; sans cela, que voulez-vous qu'on lui dise?

MADAME DE GENNETINES.

Quand on a un mari qui convient, qui est plein de franchise et de naturel, rien, ce me semble, ne doit coûter pour lui plaire. Ç'a toujours été mon système. Malheureusement je n'ai jamais pu l'appliquer.

LE GÉNÉRAL.

Vous êtes veuve pourtant.

MADAME DE GENNETINES.

Oui. Il était entré beaucoup plus de convenances que d'affection dans les nœuds que j'avais formés. A vous parler franchement, mon cœur n'a jamais été complètement satisfait.

LE GÉNÉRAL.

C'est si rare dans le mariage!

MADAME DE GENNETINES.

Ne dites donc pas cela, général. Aimante comme je suis, un mari aurait été le plus heureux des hommes avec moi, s'il avait pu me comprendre.

LE GÉNÉRAL.

Est-ce que vous êtes gaie?

MADAME DE GENNETINES.

Parfois jusqu'à la folie.

LE GÉNÉRAL.

C'est drôle! je ne l'aurais pas cru. Vous avez pour-

tant des opinions politiques. Vous aviez l'air de me reprocher d'être en activité.

MADAME DE GENNETINES.

J'avais l'air.

LE GÉNÉRAL.

Pourquoi donc renoncer à un traitement?

MADAME DE GENNETINES.

Ce serait de la démence.

LE GÉNÉRAL.

C'est qu'il y a à présent un tas de petites femmes qui ont la rage de vous apprendre ce que vous auriez dû faire pour rester pur, pour rester fidèle.

MADAME DE GENNETINES, faisant l'agréable.

Et je crois que cela n'a jamais été votre fort.

LE GÉNÉRAL.

Ah! c'est à double entente, ce que vous me dites là. Mais dame! quand on n'a plus rien à attendre d'une femme ou d'un gouvernement.....

MADAME DE GENNETINES.

C'est juste.

LE GÉNÉRAL.

Que les gouvernemens se maintiennent, on leur restera dévoué. Ils vous demandent d'être passifs, et ils veulent que vous ayez des opinions qui leur survivent : arrangez cela.

MADAME DE GENNETINES.

Votre fils tient bon pourtant?

LE GÉNÉRAL.

Mon fils! lui, sa lubie c'est de ne se battre que contre des étrangers. Comme il n'y voyait pas de chance, il a donné sa démission. A présent, j'écrirais sa vie d'avance : il épousera votre nièce.

MADAME DE GENNETINES.

Monsieur Fernand?

LE GÉNÉRAL.

Je le crois du moins. On ne vous en a pas parlé?

MADAME DE GENNETINES.

Pas un mot.

LE GÉNÉRAL.

Ni à moi non plus. Mais c'est le secret de Polichinelle.

MADAME DE GENNETINES.

Voilà qui achève de peindre ma sœur. Je suis outrée.

LE GÉNÉRAL.

Si j'avais prévu cela, je n'aurais rien dit.

MADAME DE GENNETINES.

Est-ce que vous donnerez votre consentement à ce mariage?

LE GÉNÉRAL.

En fait de consentement, je donne tout ce qu'on veut.

MADAME DE GENNETINES.

Se cacher d'un père, c'est pourtant bien fort.

LE GÉNÉRAL.

Mais non. Si je voulais me le rappeler, ma femme m'en a étourdi plus de cent fois. Il lui était agréable de voir après sa mort la terre de madame votre sœur et celle de mon fils n'en faire qu'une. Grand bien lui fasse!

MADAME DE GENNETINES.

Ces raisons-là peuvent être bonnes pour vous, général; mais elles ne le sont pas pour moi. Le ciel m'est témoin que j'étais venue chez madame Delorme dans l'intention de donner beaucoup mieux qu'un consentement au mariage de sa fille. Je suis généreuse; mon entraînement pouvait aller loin; mais je puis bien vous jurer que c'est fini.

LE GÉNÉRAL.

Vous êtes trop susceptible.

MADAME DE GENNETINES.

Non, non, général. Tout ce qui est manque d'égards, défaut de confiance, tout ce qui blesse mon cœur, me rendrait cruelle si je pouvais l'être. On vient de ce côté; donnez-moi le bras, je vous prie; nous allons faire un tour de jardin. Il me serait impossible, pour le moment, de me trouver en face d'aucun de ces visages-là.

(Elle sort avec le général.)

SCÈNE XVII.

MADAME DELORME, MONSIEUR DE NORMONT, LÉONIDE.

M. DE NORMONT.

Je parierais que madame de Gennetines ne quitte le salon que pour me laisser le champ libre.

MADAME DELORME.

Je vous assure, monsieur de Normont, que je n'ai rien à vous répondre.

M. DE NORMONT.

Laissez-moi vous dire au moins que mon neveu est un des plus jolis cavaliers de France, et qu'une fois l'ordre revenu, il est destiné à aller à tout.

MADAME DELORME.

Avec de tels avantages, comment êtes-vous si embarrassé?

M. DE NORMONT.

Je ne suis pas embarrassé. Lié avec madame de Gennetines, et sachant combien elle désire ce mariage.....

MADAME DELORME.

Elle ne m'en a pas parlé.

M. DE NORMONT.

J'ai ses pleins pouvoirs. Un mot de consentement

de votre part, et vous serez étonnée de ce qu'elle prétend faire pour sa nièce.

MADAME DELORME.

Nous ne lui demandons rien.

M. DE NORMONT.

Elle le sait de reste ; mais lui feriez-vous la guerre parce qu'elle voudrait se comporter en bonne parente? Je connais son cœur comme le mien; elle me l'a expliqué tant de fois! Madame de Gennetines serait la personne du monde la plus généreuse, si elle ne craignait pas autant de faire des ingrats. Je l'ai vue au moment de se laisser aller à des extravagances d'abandon. « Attendez un peu, lui disais-je, il faut voir. » Elle a la plus grande confiance en moi, elle a attendu, elle s'en est bien trouvée.

MADAME DELORME.

Je suis tout-à-fait de votre avis; on ne doit jamais s'abandonner à des extravagances.

M. DE NORMONT.

Madame de Gennetines est une personne qu'on n'apprécie pas assez. Excepté moi, elle a à se plaindre de tous les gens qu'elle connaît; enfin, vous la jugerez par le mariage de votre fille.

MADAME DELORME.

Avec votre neveu?

M. DE NORMONT.

Rien ne lui coûterait pour le voir réussir.

MADAME DELORME.

Si j'avais des engagemens d'un autre côté?

M. DE NORMONT.

Il faudrait les rompre, madame Delorme.

SCÈNE XVIII.

MADAME DELORME, MONSIEUR DE NORMONT, LÉONIDE, FERNAND.

MADAME DELORME.

Voici Fernand, il est comme de la famille; je l'ai presque élevé; nous allons lui demander son avis.

M. DE NORMONT.

Si c'est avec lui que vous avez des engagemens pour mademoiselle Léonide, assurément il ne sera pas d'avis de les rompre.

FERNAND, gaiement.

Il n'y a rien à rompre entre mademoiselle Léonide et moi.

M. DE NORMONT, à Léonide.

Est-il vrai, ma belle enfant? C'était ma seule crainte.

LÉONIDE.

Vous devez être rassuré.

M. DE NORMONT.

Aucun rival ne m'effraie plus.

FERNAND.

Vous me regardiez donc comme le plus redoutable?

M. DE NORMONT.

Mais oui, mais oui. La marquise avait raison de se moquer de moi; elle a un tact parfait. Eh bien! monsieur Fernand, soyez mon auxiliaire.

FERNAND.

De tout mon cœur.

MADAME DELORME.

Fernand, en voilà assez.

M. DE NORMONT.

Vous vous en êtes rapportée à lui, tant pis pour vous.

FERNAND, à madame Delorme.

Que pouvez-vous répondre à cela?

M. DE NORMONT.

Si j'ai tort, il me condamnera. Monsieur Fernand, j'offre pour gendre à madame Delorme un jeune homme de bonne famille, très-répandu, ayant les manières de la meilleure compagnie.

FERNAND.

Comment refuser un jeune homme qui a des manières?

M. DE NORMONT.

De l'avenir le plus brillant! Ma démarche est autorisée par madame de Gennetines, qui promet de faire au-delà de ce qu'on peut imaginer. Elle prendra

le jeune ménage chez elle; vous avez pu voir combien elle est facile à vivre; elle le comblera de présens de toute espèce; ce sera sa famille, ses enfans. On passera six mois à Paris, et les six autres dans cette terre que madame Delorme continuera d'habiter et de régir comme par le passé; ce qui ne dérangera en rien son existence. Seulement, elle sera privée une partie de l'année du plaisir de voir mademoiselle Léonide; mais comme à chaque voyage nous la lui ramènerons plus formée, plus parfaite, il y aura compensation.

FERNAND.

Et au-delà.

MADAME DELORME.

Monsieur de Normont, si vous faisiez bien, vous suivriez mon exemple, et vous laisseriez là ce mauvais sujet de Fernand.

(Elle prend le bras de sa fille et sort en faisant par signes de légers reproches à Fernand.)

SCÈNE XIX.

M. DE NORMONT, FERNAND.

M. DE NORMONT.

Madame Delorme n'est pas mal entêtée, à ce qu'il paraît.

FERNAND.

C'est moi qui ai eu tort de prolonger trop longtemps une mauvaise plaisanterie; je vous en demande

pardon. A présent que nous sommes seuls, je dois vous avouer que le choix de son gendre n'est plus en son pouvoir, qu'il est fait depuis long-temps, et qu'il est irrévocable.

M. DE NORMONT.

Quoi! sans l'aveu de sa sœur?

FERNAND.

Jamais madame de Gennetines n'est intervenue en rien dans les arrangemens de madame Delorme.

M. DE NORMONT.

Ce n'est pas ce qu'elle m'avait fait entendre. Alors, monsieur, que serais-je donc venu faire ici?

FERNAND.

Vous seriez venu faire la connaissance d'une personne très-respectable qui, dans le peu de temps qu'elle a eu l'honneur de vous voir, a pris pour vous la plus sincère estime.

M. DE NORMONT.

J'en suis fort reconnaissant; mais le mariage de mon neveu étant impossible, je ne sais plus comment m'excuser de m'être présenté sans motif dans une maison où je n'avais pas été invité.

FERNAND.

Si toutes les personnes que l'on reçoit étaient d'une société aussi agréable que la vôtre, monsieur....

M. DE NORMONT.

J'ai l'air de n'être venu à la suite de madame de

Gennetines que par désœuvrement, faute de mieux Je n'ai pas l'habitude de laisser disposer de moi aussi légèrement, et je veux m'expliquer avec elle.

FERNAND.

Vous allez brouiller ensemble deux sœurs qui peuvent finir par se rapprocher un jour.

M. DE NORMONT.

Vous connaissez bien madame de Gennetines. Madame de Gennetines ne se rapprochera jamais de qui que ce soit, à moins qu'elle n'ait besoin de se rapprocher, et seulement pour le temps qu'elle en aura besoin. Elle va voir que je ne suis pas tout-à-fait aussi ingénu qu'elle se l'était figuré. Elle rentre avec monsieur votre père; laissez-moi, je vous prie, monsieur Fernand.

FERNAND.

Pourquoi m'avez-vous forcé d'être indiscret?

M. DE NORMONT.

Soyez tranquille, je n'en abuserai pas.

FERNAND.

Laissez passer ce premier moment d'humeur.

M. DE NORMONT.

Non, je me connais; si je laissais passer le premier moment, je n'en trouverais pas un second; je retomberais encore sous le joug; il faut que cela finisse. La voici; nous allons voir.

SCÈNE XX.

MADAME DE GENNETINES, LE GÉNÉRAL, M. DE NORMONT, et FERNAND dans le fond du théâtre.

MADAME DE GENNETINES, sans voir Fernand ni M. de Normont.

J'ai pourtant dans l'idée que cette personne vous aurait convenu.

LE GÉNÉRAL.

D'après ce que vous me faites l'honneur de me dire, c'est encore une personne qui voudrait conserver l'administration de sa fortune; ce serait toujours la même chose. Ma foi, je veux prendre le temps de respirer avant de rentrer dans le mariage; j'en sors.

MADAME DE GENNETINES.

Vraiment, général, vous répondez comme si on cherchait à vous faire violence; mais la personne dont je vous parle n'est peut-être pas plus pressée que vous.

LE GÉNÉRAL.

Oh! alors, c'est fort bien, nous pourrons nous retrouver plus tard. (Apercevant son fils et M. de Normont.) Vous êtes là, mon fils? Il est temps de regagner nos pénates. Remerciez madame qui voulait vous donner une belle-mère.

MADAME DE GENNETINES.

Je ne voulais rien du tout. Notre conversation a pris cette direction, j'en aurais autant aimé une

autre; il s'agissait de passer le temps de la promenade.

LE GÉNÉRAL.

Permettez-moi donc un peu de me vanter devant mon fils; il doit croire que je suis tout-à-fait hors de rang à mon âge! Eh bien! messieurs, il n'en est pas moins vrai que j'avais à ma disposition une très-aimable dame, riche, charmante de tous points, et que j'ai fait le cruel. (Il rit.) Je n'en suis pas moins reconnaissant, madame, de vos offres généreuses, et si je venais à me raviser, je vous prierais de vouloir bien me continuer vos bontés auprès de votre amie.

(Il sort avec son fils.)

SCÈNE XXI.

MADAME DE GENNETINES, MONSIEUR DE NORMONT.

MADAME DE GENNETINES.

Vieux fat! qui croit refuser un mariage que j'avais improvisé, faute de savoir que lui dire.

M. DE NORMONT.

Ah! vous n'êtes pas embarrassée pour improviser des mariages, ou plutôt des mystifications.

MADAME DE GENNETINES.

Eh! mon Dieu! à qui en avez-vous?

M. DE NORMONT.

Que suis-je venu faire ici, madame?

MADAME DE GENNETINES.

Vous devez le savoir mieux que moi.

M. DE NORMONT.

Et mon neveu?

MADAME DE GENNETINES.

Il est à Paris.

M. DE NORMONT.

Vous m'aviez vanté votre influence sur le mariage de votre nièce, et votre nièce est aux trois quarts mariée sans que vous en sachiez un mot.

MADAME DE GENNETINES.

Que m'importe le mariage de ma nièce!

M. DE NORMONT.

Il me semble que le mariage de votre nièce doit vous importer autant que celui du général.

MADAME DE GENNETINES.

Est-ce une scène que vous voulez me faire?

M. DE NORMONT.

Je vous avoue, madame, que j'ai de l'humeur, beaucoup d'humeur.

MADAME DE GENNETINES.

Tant pis pour vous. Croyez-vous que je n'en ai pas, moi?

M. DE NORMONT.

Je ne suis venu dans cette maison que sur les promesses que vous m'aviez faites.

MADAME DE GENNETINES.

Taisez-vous donc, monsieur de Normont.... Laissez-moi croire que, dans votre voyage, il entrait bien quelque peu de complaisance pour moi.

M. DE NORMONT.

La complaisance a ses conditions, madame. Même en ne venant ici que par complaisance, fallait-il au moins que madame votre sœur fût prévenue.

MADAME DE GENNETINES.

Ma sœur s'embarrasse bien de ces délicatesses-là! Est-ce qu'elle connaît rien aux usages du monde?

M. DE NORMONT.

Enfin elle pense quelque chose.

MADAME DE GENNETINES.

C'est tout au plus.

M. DE NORMONT.

Venir ainsi impromptu à votre suite! C'est tout ce que ferait un amant qui ne pourrait pas se passer de vous un instant.

MADAME DE GENNETINES.

Je ne vois pas le tort que cela vous ferait.

M. DE NORMONT.

Le tort!.... le tort!.... Enfin, madame, comme ce n'est pas là mon motif....

MADAME DE GENNETINES.

Que c'est grossier ce que vous dites là! fi!

M. DE NORMONT.

Mais, madame....

MADAME DE GENNETINES.

Allons, allons, ne continuez pas, ou je croirai que l'air de ce pays-ci vous a rendu maussade comme tout ce qui approche ma sœur. Je vais être de bonne foi : je voulais un compagnon de voyage ; vous hésitiez ; j'ai pensez à Léonide, à votre neveu ; j'ai amalgamé tout cela tant bien que mal, sans savoir ce que je faisais. Vous êtes venu avec moi, et nous nous en irons ensemble.

M. DE NORMONT.

Je ne crois pas, car je compte partir dès aujourd'hui.

MADAME DE GENNETINES.

Remettons cela à demain.

M. DE NORMONT.

Je ne plaisante pas, madame, je ne puis plus rester ici.

MADAME DE GENNETINES.

Ni moi non plus. Que voulez-vous que j'y fasse ? Vous me connaissez depuis long-temps ; vous savez combien je suis facile à me laisser séduire par de bons procédés. Si ma sœur, si sa fille, eussent eu l'ombre du sens commun, elles auraient fait de moi tout ce qu'elles auraient voulu. Mais leur ingratitude est trop manifeste ; je ne puis plus les regarder comme de ma famille ; ce sont des ennemies. Non seulement j'ai à me défendre contre leur animosité, mais elles ont

encore trouvé moyen de l'inculquer à toutes les personnes que je rencontre chez elles. Cela vous gagnerait vous-même, si je vous laissais faire, vous qui avez toute ma confiance, et qui ne pouvez me reprocher, quoi donc? qu'une ruse bien innocente que l'amitié que j'ai pour vous pouvait seule me suggérer. Voyez ce que je deviendrais dans ce moment si je n'avais pas avec moi un ami à qui je puisse parler à cœur ouvert. J'étoufferais.

M. DE NORMONT.

Je crois que vous mettez les choses au pis.

MADAME DE GENNETINES.

Vous êtes trop candide, monsieur de Normont. Quelque sotte que l'on soit, on se rend involontairement justice, et ma sœur a été offusquée de la supériorité que j'ai sur elle. Alors elle a décidé de me garder comme en prison, de me cacher à tous les yeux; ou, si elle me laissait voir quelqu'un, de prévenir tellement ce quelqu'un contre moi, que je ne pusse rien faire pour me réhabiliter.

M. DE NORMONT.

Elle m'a toujours parlé de vous dans d'excellens termes.

MADAME DE GENNETINES.

Je le crois bien. Sans avoir d'esprit, on peut avoir de la finesse, surtout de cette sorte de finesse-là. Elle devait bien penser que, vous amenant avec moi, mon choix avait été décidé par un sentiment quelconque.

M. DE NORMONT.

Je sais à présent ce que c'est que le sentiment qui vous a décidée.

MADAME DE GENNETINES.

Êtes-vous bien sûr de le savoir?

M. DE NORMONT.

Vous venez de me le dire tout à l'heure. Vous vouliez avoir un compagnon de voyage; voilà tout votre sentiment.

MADAME DE GENNETINES.

C'est bien; je ne dois pas vous en dire davantage.

M. DE NORMONT.

N'est-ce pas la vérité?

MADAME DE GENNETINES.

Parmi toutes mes connaissances, je n'en aurais pas trouvé un autre que vous, si je n'eusse voulu qu'un compagnon de voyage? Dans vos idées, je l'aurais choisi à croix ou pile, à ce qu'il paraît. Vous n'êtes guère avantageux, monsieur de Normont; (avec intention.) vous ne l'êtes même pas assez.

M. DE NORMONT.

Quoi! vraiment!... Mais vous plaisantez encore.

MADAME DE GENNETINES.

D'après l'essai que je viens de faire, il est prouvé que je n'ai plus de famille; mais ce n'est pas une raison pour rester éternellement isolée. Je bénis le ciel d'avoir rendu impossibles les projets de mariage que

nous avions formés; nous nous en serions repentis tous les deux, soyez-en sûr. Je me serais dépouillée, je me serais lié les mains. Quels regrets je me serais préparés! Nous aurions été alliés ensemble, il est vrai; mais ne nous reste-t-il pas un moyen de l'être plus intimement?

M. DE NORMONT.

Je n'ose pas vous écouter; ce n'est peut-être encore qu'un jeu.

MADAME DE GENNETINES.

Je ne vous dis pas que ce soit un engagement formel, mais je sens qu'il faut m'attacher un ami. L'existence que je mène est fatigante; l'âge des coquetteries et des légèretés commence à se passer pour moi; je l'avais senti en cherchant à me rapprocher de ma sœur; elle s'est éloignée, ce n'est pas ma faute: il est tout naturel que je fasse de nouvelles combinaisons.

M. DE NORMONT.

Parlez-vous sérieusement?

MADAME DE GENNETINES.

Au surplus, je serai bien vengée. Madame Delorme, avec toute sa perspicacité, ne se doute pas du choix qu'elle a fait pour sa fille.

M. DE NORMONT.

Vous le connaissez donc?

MADAME DE GENNETINES.

Vous ne l'avez pas deviné? C'est ce jeune homme qui est toujours fourré ici, ce petit Fernand.

M. DE NORMONT.

Ah! bah!

MADAME DE GENNETINES.

Je me garderais bien de lui dire ce que j'en sais. Malgré son air de Caton, il les mènera bon train; vous pouvez compter là-dessus.

M. DE NORMONT.

Si vous en étiez bien persuadée cependant....

MADAME DE GENNETINES.

J'avertirais ma sœur? Elle ne m'écouterait pas. Pensons à nous, monsieur de Normont; c'est bien assez. Donnez des ordres, faites préparer tout ce qu'il faut pour notre départ, et laissons madame Delorme s'arranger comme elle l'entendra. Allez donner des ordres; allez donc. A quoi réfléchissez-vous?

M. DE NORMONT.

Pauvre petite Léonide! Elle n'est pas coupable, elle.

MADAME DE GENNETINES.

Elle ne sera pas malheureuse; elle n'a pas assez d'esprit pour cela. Allez donc, allez donc; je voudrais déjà être à cent lieues d'ici.

M. DE NORMONT.

Je vais.

(Il sort.)

SCÈNE XXII.

MADAME DE GENNETINES, *seule.*

Le pauvre homme me ramènera comme il m'a amenée. Je ne lui avais jamais trouvé la tête si vive. Dans tout autre moment, je l'aurais poussé à bout pour voir une fois monsieur de Normont vraiment en colère; mais je ne voulais pas m'en aller seule; il fallait en finir. Je ne respirerai que quand je serai sur la grand'route. Ce général, son fils, ma sœur, tout ce qui est ici m'est odieux. Je serais laide et vieille comme le temps, que ces gens-là ne me traiteraient pas avec moins d'égards. J'ai un titre, j'ai de la fortune; partout ailleurs, c'est une recommandation. J'ai de l'esprit, j'ai de bonnes manières; enfin, pour tout le monde, je suis une femme très-aimable; pour eux, c'est à croire que je suis une folle, une ridicule. S'ils veulent bien rire de quelques saillies qui m'échappent, c'est comme on ferait pour un enfant, un être sans conséquence. Je n'ai jamais été aussi humiliée.

SCÈNE XXIII.

MADAME DE GENNETINES, MADAME DELORME.

MADAME DELORME.

Vous nous quittez déjà, ma sœur?

MADAME DE GENNETINES.

Oui, ma sœur. Je croyais ne faire qu'une saison aux eaux; mais mon médecin, à qui j'ai écrit l'état de ma santé, m'ordonne impérativement, dans sa lettre de ce matin, de partir tout de suite.

MADAME DELORME.

Je ne savais pas que vous dussiez prendre les eaux.

MADAME DE GENNETINES.

Je ne parle jamais de ces choses-là qu'à la dernière extrémité : aux indifférens, c'est tout simple; et aux personnes qui ont quelque amitié pour moi, dans la crainte de leur causer de l'inquiétude.

MADAME DELORME.

Vous n'avez pas d'autre motif pour quitter ma maison?

MADAME DE GENNETINES.

Quel autre motif pourrais-je avoir, ma sœur? Ne m'avez-vous pas comblée de soins et d'attentions de toute espèce? Croyez que j'en suis très-reconnais-

sante; mais vous savez que rien n'est impérieux comme une mauvaise santé.

MADAME DELORME.

J'étais loin de penser que vous fussiez malade.

MADAME DE GENNETINES.

Horriblement, ma sœur. Telle que vous me voyez, je suis si souffrante que je vais me coucher, essayer de dormir; et comme il serait possible que je ne me levasse demain que pour monter en voiture, et que je paŕs à cinq heures du matin, dans le cas où je n'aurais pas le plaisir de vous voir, je vous fais mes adieux.

MADAME DELORME.

Mais, ma sœur....

MADAME DE GENNETINES.

Non, non. Adieu, adieu.

(Elle s'en va.)

SCÈNE XXIV.

MADAME DELORME, LÉONIDE et MADELAINE un peu après.

MADAME DELORME.

Je savais bien que cela finirait ainsi; mais je ne croyais pas que cela finirait si vite.

LÉONIDE.

Maman, est-ce vrai ce que me dit ma bonne? Ma tante part demain?

MADELAINE.

Madame ne le sait peut-être pas; mais comme on charge déjà la voiture de madame la marquise....

MADAME DELORME.

Elle vient de me faire ses adieux.

LÉONIDE.

C'est donc cela que monsieur de Normont a voulu me faire entendre il n'y a qu'un instant. Il regrettera toujours de m'avoir connue, en pensant que je vais me marier à un dissipateur. Quel dissipateur!

MADAME DELORME.

C'est ta faute. Tu avais recommandé à Fernand de déplaire à ta tante. Ta tante a beaucoup d'ordre; il s'est donné le défaut contraire, et lui a avoué franchement qu'il ne pouvait pas vivre à moins de cent mille francs de rente.

LÉONIDE.

Si ma tante l'a cru, vous m'avouerez, maman....

MADAME DELORME.

Paix. Elle va s'en aller; ce n'est pas le moment de parler d'elle.

LÉONIDE.

Ce n'était pas le moment avant son arrivée; ce n'était pas le moment tant qu'elle était avec nous; ce n'est pas le moment quand elle s'en va. Ce ne sera donc jamais le moment?

MADAME DELORME.

Qu'est-ce que cela te fait? N'avons-nous pas autre chose à dire?

LÉONIDE.

Vous permettez au moins que j'écrive à Fernand?

MADAME DELORME.

Si tu veux.

(Elles sortent.)

MADELAINE, seule.

Qu'elle s'en aille, mon Dieu! qu'elle s'en aille; c'est un fier débarras. Je ne sais pas ce qu'en pense madame; quant à moi, je dis:

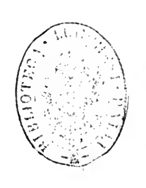
BONNE JOURNÉE FAIT, QUI DE FOU SE DÉLIVRE.



LE SUBSTITUT,

OU

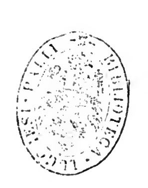
COMME L'ABBÉ CHANTE LE MOINE RÉPOND.



PERSONNAGES.

PROSPER, substitut.
MADAME DUTILLEUL, mère de Prosper.
GAUTHIER, } domestiques de madame Dutilleul.
MARIE-JEANNE, } domestiques de madame Dutilleul.
ARMAND, ami de Prosper.
UN PRÉSIDENT.
MONSIEUR BULARD.
MADAME BRACHET.

(La scène se passe en province, dans le cabinet du substitut.)





e du ro

ue, ça m-
nommé substitut.



LE SUBSTITUT.

SCÈNE I.

MADAME DUTILLEUL, et successivement MARIE-JEANNE et GAUTHIER.

MADAME DUTILLEUL.

Cette pièce sent encore un peu l'humide; mais en ayant soin de lui donner de l'air, d'ici à quelques jours il n'y paraîtra plus, et ce sera un cabinet très-honnête pour un magistrat.

MARIE-JEANNE, apportant des flambeaux.

Madame, où faut-il mettre ça?

MADAME DUTILLEUL.

Sur la cheminée, de chaque côté du buste du roi.

MARIE-JEANNE.

C'est joli, tout de même. Ces pots de fleurs, ces chandeliers avec des bougies toutes neuves, et ce buste du roi au milieu, ça a quasi l'air d'un reposoir.

MADAME DUTILLEUL.

Ça a l'air que ça doit avoir, Marie-Jeanne; ça indique que mon fils vient d'être nommé substitut.

GAUTIER, apportant une gravure.

Madame, v'là le tableau. C'est-il le moment de le placer?

MADAME DUTILLEUL.

Je crois qu'on ne risque plus rien à cette heure. Accroche-le au clou que j'ai fait mettre au-dessus du bureau. Accroche-le bien au moins, de manière à ce qu'il ne tombe pas.

GAUTHIER.

Ah! pardine, n'ayez pas peur. (Il monte sur une chaise pour placer la gravure, et reste quelque temps à la considérer.) Madame, quoi que ça veut donc dire c'te image-là?

MADAME DUTILLEUL.

Image! imbécile; c'est au contraire une gravure magnifique que mon frère a envoyée de Paris à mon fils, en même temps que sa nomination de substitut de monsieur le procureur du roi. Il faut toujours, à ce qu'il paraît, qu'un magistrat ait cela dans son cabinet. C'est le crime qui poursuit la justice.

GAUTHIER.

Le crime qui poursuit la justice?

MADAME DUTILLEUL.

Est-ce que j'ai dit comme cela?

GAUTHIER ET MARIE-JEANNE.

Oui, madame.

MADAME DUTILLEUL.

Eh bien! j'ai mal dit. Je voulais dire la justice qui

poursuit le crime. Regardez : voyez-vous comme il cherche à se cacher? mais il a beau faire, rien ne peut échapper à la justice; elle voit tout, non seulement ce qu'on fait, mais encore ce qu'on pense; elle descend au fond des cœurs. Et la justice, mes enfans, vous savez que ce sont les magistrats, comme qui dirait les substituts, par exemple.

MARIE-JEANNE.

Quoi, madame, monsieur Prosper descendra au fond des cœurs à présent?

MADAME DUTILLEUL.

Il n'y a pas de doute, Marie-Jeanne.

MARIE-JEANNE.

O mon Dieu! Dis donc, Gauthier.

GAUTHIER.

Bast! bast! est-ce que ça peut lui être venu tout de suite comme ça?

MADAME DUTILLEUL.

Ne t'y fie pas trop, Gauthier.

GAUTHIER.

Je m'en moque, je ne crains rien. Il peut descendre quand ça lui fera plaisir. Pas moins, je parierais que mamzelle, qui n'est pas substitut, sait plus de méchancetés sur tout le monde que son frère n'en mettra jamais dans ses réquisitoires.

MADAME DUTILLEUL.

Ce n'est pas ce qui est mal qu'il s'agit de savoir, c'est ce qu'il faut punir.

GAUTHIER.

Oh ! si vous le prenez comme ça, mamzelle trouverait que tout est punissable ; elle en veut à toute la ville.

MADAME DUTILLEUL.

Veux-tu bien te taire !

GAUTHIER.

C'est pas sa faute : les filles qui ont long-temps cherché à se marier et qui ne l'ont pas trouvé, sont toutes à peu près comme ça.

MADAME DUTILLEUL.

Tu es si bête que tu ne peux pas savoir combien tu es grossier. Va-t'en à ton ouvrage et tâche de tenir ta langue ; je ne te dis que cela.

GAUTIER, à Marie-Jeanne.

Viens donc aussi, toi. T'as l'air de ne plus savoir sur quel pied danser.

MARIE-JEANNE.

Dame !

GAUTHIER, bas.

De qui as-tu peur ? Est-ce que tu crois toutes leurs frimes ? Monsieur Prosper qui en saurait plus parce qu'il a une place que quand il n'avait pas de place, est-ce que c'est possible ?

(Ils sortent.)

MADAME DUTILLEUL.

C'est un beau rêve que nous a fait faire mon frère. Il est vrai que son amour-propre y trouve bien son compte. Au lieu d'être l'oncle d'un petit avocat sans

cause, le voilà l'oncle d'un magistrat, d'un homme du roi. Cela relève furieusement une famille.

SCÈNE II.

MADAME DUTILLEUL, MADAME BRACHET.

MADAME BRACHET.

Bonjour, madame Dutilleul.

MADAME DUTILLEUL.

C'est vous, madame Brachet! Vous devenez rare comme les beaux jours. Qu'est-ce qui fait donc qu'on ne vous voit plus?

MADAME BRACHET.

J'ai eu comme une espèce de rhumatisme.

MADAME DUTILLEUL.

Je n'en ai rien su. Il est vrai que depuis quelque temps j'ai été si occupée. Auriez-vous reconnu cette pièce-ci?

MADAME BRACHET.

C'était votre garde-meuble.

MADAME DUTILLEUL.

Je l'ai fait débarrasser pour servir de cabinet à Prosper. Vous savez que son oncle l'a fait nommer substitut de monsieur le procureur du roi?

MADAME BRACHET.

On me l'a dit.

MADAME DUTILLEUL.

J'ai mieux aimé le mettre par bas. Il va recevoir tant de monde qu'on m'aurait abîmé mon escalier. Et puis il sera de plain-pied avec le jardin. Prosper a besoin de beaucoup de mouvement quand il travaille; les idées ne lui viennent pas sans cela. Il ira de son cabinet dans le jardin, du jardin dans son cabinet; il écrira une phrase. Il recommencera ensuite sa promenade, et viendra récrire une autre phrase. Un réquisitoire est une affaire d'imagination; quand on n'a d'imagination qu'en faisant de l'exercice, il faut faire de l'exercice, il n'y a pas à dire.

MADAME BRACHET.

Vous allez me demander de quoi je me mêle; mais moi, à votre place, madame Dutilleul, je crois que je l'aurais laissé avocat.

MADAME DUTILLEUL.

Vous savez comme il a toujours été malingre, ma chère madame Brachet; il n'y a guère plus de deux ans qu'il a pris un peu le dessus, de sorte que ses premières études ont été bien pauvres. Qu'est-ce qu'il a plaidé de causes? Trois ou quatre, et il les a perdues.

MADAME BRACHET.

Vous croyez donc qu'il réussira mieux comme substitut?

MADAME DUTILLEUL.

Il a toujours aimé à accuser. Vous rappelez-vous combien de fois nous l'avons grondé pour cela dans

son enfance? Je ne me doutais guère qu'un jour il s'en ferait un état; ce qui prouve bien que, dans des temps comme ceux-ci, on ne devrait jamais rien dire aux enfans; leurs défauts les servent souvent beaucoup mieux que les qualités qu'on voudrait leur donner.

MADAME BRACHET.

C'est triste, mais c'est vrai. Les gouvernemens ne cherchent que les gens sans conscience, sans honneur.

MADAME DUTILLEUL.

Qu'est-ce que vous dites donc, madame Brachet?

MADAME BRACHET.

Je ne pense pas à Prosper; je parle en général.

MADAME DUTILLEUL.

Prosper est magistrat; on lui dit de poursuivre, il poursuit. C'est son devoir, cela ne le regarde pas.

MADAME BRACHET.

Quand on a un bon cœur cependant....

MADAME DUTILLEUL.

Il ne faut pas de cœur pour cela. Il y a long-temps que, sans s'attendre à rien, il s'amusait déjà à faire des actes d'accusation à propos de crimes qu'il inventait lui-même; tout était supposé, les pièces de conviction, les témoins à charge; il n'y manquait que le coupable.

MADAME BRACHET.

C'est ce qui manque à bien des procès. Dans les

temps de révolution, les plus honnêtes gens sont presque toujours les plus persécutés; et j'ai grand'-peur que la nouvelle position de votre fils n'éloigne de vous beaucoup de vos amis.

MADAME DUTILLEUL.

Ne craignez donc pas cela. Je vous montrerai la lettre de mon frère ; vous y verrez que c'est un ministère de confiance qui mène à tout ceux qui l'exercent.

MADAME BRACHET.

Je n'ai pas voulu vous faire de peine. Vous savez comme nous nous parlons sans façon entre nous deux.

MADAME DUTILLEUL.

Je vous en remercie, et je serais bien fâchée qu'il en fût autrement.

MADAME BRACHET.

Au revoir.

(Elle sort.)

MADAME DUTILLEUL.

C'est une brave femme que cette madame Brachet. Je n'avais pas attendu ce qu'elle vient de me dire pour en faire la réflexion. Mon frère est ambitieux ; il s'imagine que pour faire son chemin il suffit d'avoir le pied dans l'étrier ; il faut encore du talent, et Prosper en a si peu ! Après tout, il y en a peut-être beaucoup qui n'en ont pas plus que lui et qui réussissent. La Providence est si grande !

SCÈNE III.

MADAME DUTILLEUL, PROSPER.

PROSPER.

Ah! maman, que j'ai donc le cœur gai! Je viens enfin de voir monsieur le procureur du roi. Il est curieux à entendre; sa conversation est si instructive! Il m'a bien dit de ne pas me faire un hydre de tout cela: c'est le pont aux ânes.

MADAME DUTILLEUL.

Tant mieux pour toi, mon enfant.

PROSPER.

D'abord, tout ce qui n'est que crime ordinaire, comme vol, incendie, assassinat, on peut traiter cela comme on veut, à sa fantaisie, sans se fatiguer; c'est de très-peu d'importance, personne n'y prend garde. Il n'y a donc réellement que les délits politiques qui demandent du soin. Vous allez croire que c'est la mer à boire, eh bien! pour les délits politiques, on a des protocoles tout faits.

MADAME DUTILLEUL.

Je disais aussi: Mais tous ces accusateurs publics ont l'air de dire la même chose.

PROSPER.

Maman, il ne faut pas nous appeler accusateurs publics; c'est révolutionnaire.

MADAME DUTILLEUL.

Il est vrai que beaucoup de gens s'imaginent encore qu'il faut avoir un cœur de tigre pour faire ce métier-là.

PROSPER.

Un procureur du roi comme le nôtre, par exemple, qui ne vit que de lait!

MADAME DUTILLEUL.

Ah! c'est drôle.

PROSPER.

Aussi est-il doux comme un agneau; mais jusqu'à son dernier soupir il défendra la monarchie actuelle, comme il a défendu l'autre. Il n'y a pas de lois, il n'y a pas de charte qui puissent l'arrêter. Il m'a dit là-dessus un mot sans réplique que je lui ai demandé la permission d'écrire pour ne pas l'oublier. C'est une révélation tout entière. (Il tire un papier de sa poche.) Tenez, le voici :

« Le pouvoir ne peut pas rester désarmé en pré-
« sence des factions qui conspirent sa perte. »

MADAME DUTILLEUL.

T'en serviras-tu?

PROSPER.

Je le crois bien; je le mettrai partout. Je l'ai déjà lu à ma sœur.

MADAME DUTILLEUL.

Comment le trouve-t-elle?

PROSPER.

Elle ne m'en a pas paru aussi enthousiasmée que je

l'aurais cru. Cela tient peut-être à ce qu'elle est malade. C'est dommage dans ce moment-ci, car vous ne savez pas tout : je suis chargé de poursuivre notre journal légitimiste.

MADAME DUTILLEUL.

Déjà !

PROSPER.

Oui, maman. Je vous dis que monsieur le procureur du roi veut me combler. Pour mon début, un procès d'opinion !

MADAME DUTILLEUL.

Tu ne crains pas que ce ne soit bien fort pour commencer?

PROSPER.

Du tout, du tout ; n'ayez donc pas peur. Monsieur le procureur du roi me donnera des conseils ; et ma sœur, qui a tant de verve quand elle veut, m'a promis de s'en mêler aussi.

MADAME DUTILLEUL.

S'il ne s'agissait pas de politique.....

PROSPER.

On peut tout faire entrer dans un procès politique aujourd'hui.

MADAME DUTILLEUL.

On ne peut pas faire entrer des commérages.

PROSPER.

Voyez donc à Paris; ils ne font pas autre chose.

Je vous promets d'obtenir une bonne condamnation.

MADAME DUTILLEUL.

Ne te flatte pas trop d'avance.

PROSPER.

Cela me ferait tant d'honneur!

MADAME DUTILLEUL.

J'entends bien; mais si par hasard les accusés étaient absous, je te connais, tu n'es pas fort, cela serait capable de te rendre malade.

PROSPER.

Ils ne peuvent pas être absous, maman.

MADAME DUTILLEUL.

Ils peuvent être condamnés à peu de chose.

PROSPER.

J'appellerais *à minimâ.*

MADAME DUTILLEUL.

Qu'est-ce que c'est qu'*à minimâ*?

PROSPER.

Vous ne savez pas ce que veut dire *à minimâ?* C'est appeler d'une petite peine à une plus considérable.

MADAME DUTILLEUL.

Ah! fi donc; c'est de l'acharnement, ce me semble.

PROSPER.

Fi donc *à minimâ!* Vous vous y connaissez! Il n'y

a rien au contraire qui vous recommande davantage. Quand il est question d'avancement, c'est toujours par les substituts qui ont appelé *à minimâ* qu'on commence.

MADAME DUTILLEUL.

En tout je n'aime pas qu'on fasse plus que son devoir.

PROSPER.

Pensez-vous que ce sera encore Justin que j'aurai pour adversaire, lui qui a gagné contre moi les trois seuls procès que j'aie plaidés! A coup sûr, je ferai du pire que je pourrai pour me venger d'un journal qui a eu l'audace de le prendre pour défenseur.

MADAME DUTILLEUL.

C'est ici le seul qui ait des moyens.

PROSPER.

Allons, maman, vous allez faire son éloge parce que je le déteste à la mort. En définitive, ce n'est qu'un avocat.

MADAME DUTILLEUL.

Un avocat de talent au moins.

PROSPER.

Bien obligé!

MADAME DUTILLEUL.

Ah çà! est-ce que je ne pourrai plus parler chez moi? il ne manquerait que cela! Oui, je dis que Justin a du talent, et qu'il ne te suffira pas de le vouloir pour le faire condamner. J'ai bien le droit de dire ce que je pense.

PROSPER.

Je n'en vois pas la nécessité.

MADAME DUTILLEUL.

Je m'en vas. Encore un peu, je crois que tu m'interdirais la parole.

(Elle sort.)

PROSPER.

Que c'est ennuyeux, les familles, pour un homme public! Comment! je sortirai d'un tribunal où j'aurai fait prononcer une peine capitale peut-être, pour venir me remettre en tutelle auprès de ma mère! C'est insoutenable, c'est faux, c'est ridicule. Un magistrat doit être indépendant, n'obéir qu'à sa conscience et aux ordres qu'il reçoit de ses supérieurs.

SCÈNE IV.

MARIE-JEANNE, PROSPER.

MARIE-JEANNE, à la porte.

Monsieur Prosper, comment faut-il vous remettre une lettre à présent?

PROSPER.

Il faut me la remettre sans m'appeler monsieur Prosper, et dire: « Monsieur, voici une lettre pour monsieur. »

MARIE-JEANNE.

Monsieur, voici une lettre pour monsieur.

PROSPER.

Il faut avancer.

MARIE-JEANNE.

Je n'ose.

PROSPER.

Comment, tu n'oses!

MARIE-JEANNE.

Madame Dutilleul dit qu'il faut se méfier de vous.

PROSPER.

Est-ce que tu as parlé de quelque chose à ma mère?

MARIE-JEANNE.

Je m'en serais bien gardée. Elle n'aurait eu qu'à le répéter à Gauthier, il en aurait cru plus qu'il n'y en a: j'aimerais mieux mourir.

PROSPER.

Ah! dame, Marie-Jeanne, c'est que je suis magistrat à l'heure qu'il est; et un magistrat, ce n'est plus comme un autre homme.

MARIE-JEANNE.

Bah!

PROSPER.

Non, Marie-Jeanne. Un magistrat doit cacher tout ce qu'il fait, afin d'être irréprochable.

MARIE-JEANNE.

Irréprochable!

PROSPER.

C'est-à-dire qu'il doit prendre encore plus de pré-

cautions que quand il n'était qu'avocat. Un avocat qui embrasse la servante de sa mère, on ne fait qu'en rire; mais quand c'est un magistrat, on dit : Ah! ah!... Tu conçois la différence.

MARIE-JEANNE

Ça fait que vous ne me tourmenterez plus.

PROSPER.

Seulement il ne faudra plus que tu te défendes ni que tu cries comme tu le faisais autrefois.

MARIE-JEANNE.

Je crierai plus fort, au contraire.

PROSPER, élevant la voix.

Et moi je redeviendrai magistrat, entends-tu? et je te demanderai pourquoi tu cries; et cela devant tout le monde, en t'accusant de vouloir exciter du scandale.

MARIE-JEANNE.

Du scandale!

PROSPER.

Il ne faut plus badiner avec moi.

MARIE-JEANNE.

Je ne demande pas mieux.

PROSPER.

Tu me verras au tribunal, c'est là que je serai imposant. Il n'y a pas à dire, j'ai la première place, je parle tant que je veux; personne n'a le droit de m'interrompre, on est forcé de m'écouter comme un

oracle. Une pauvre fille comme toi, si je me le mettais bien dans la tête, pourrait passer un bien mauvais quart d'heure, crois-moi.

MARIE-JEANNE.

Quand on n'est pas coupable.....

PROSPER.

Est-ce que tu t'y connais, toi? Il n'y a que les magistrats qui puissent distinguer ce qui est coupable de ce qui ne l'est pas.

MARIE-JEANNE.

Ne m'asticotez pas toujours; ce n'est pas moi qui irai vous chercher. Vous voulez me mettre à mal; et si je me regimbe pour rester honnête fille, vous me ferez passer un mauvais quart d'heure! Si c'est là votre justice, elle est belle!

PROSPER.

Parce que tu es une sotte. Ne devrais-tu pas être reconnaissante de voir que, malgré mes dignités, je veuille bien jouer encore avec toi comme un simple particulier? Laisse là ton Gauthier qui n'est qu'un butor, et sois gentille. Tu es bien jeune encore; tu ne sais pas ce qui peut t'arriver; il est toujours bon d'avoir un magistrat dans sa manche.

MARIE-JEANNE.

Ah çà! qu'est-ce que vous dites donc là, monsieur? Un magistrat dans ma manche! Est-ce qu'on doit tenir des propos comme ça vis-à-vis d'une fille qui a de l'honneur?

PROSPER.

Que tu es niaise!

MARIE-JEANNE.

Pas si niaise que vous le voudriez bien. C'est vrai que je me suis laissée embrasser par vous plus que je n'aurais dû; mais je croyais toujours que c'était pour la dernière fois. A présent que je vois que vous voulez que ça recommence comme de plus belle, je vous dis que non. C'est fini, bien fini, parce que ça ne m'a jamais fait plaisir.

PROSPER.

Ça te fait plus de plaisir avec ton Gautier apparemment.

MARIE-JEANNE.

Il n'y a pas de comparaison, et pourtant il ne m'a encore embrassée que par gage, à la main chaude, quand j'étais condamnée à ça par tout le monde. Il n'oserait pas en cachette.

PROSPER.

C'est bon.

MARIE-JEANNE.

Est-ce que vous allez lui en vouloir à son tour?

PROSPER.

C'est bon, te dis-je.

SCÈNE V.

PROSPER, MARIE-JEANNE, GAUTHIER.

MARIE-JEANNE.

Viens donc, Gauthier. V'là-t-il pas monsieur Prosper qui est en train de t'en vouloir!

GAUTHIER.

Eh bien! qu'il m'en veuille; je ne peux pas l'empêcher.

PROSPER.

Prenez garde, Gauthier, à mesurer un peu plus vos paroles quand vous comparaissez devant moi.

GAUTHIER.

Je ne comparais pas; je viens vous dire que votre sœur vous demande.

PROSPER.

Vous ne pouvez pas dire : Mademoiselle votre sœur?

GAUTHIER.

Ça allonge.

PROSPER.

Comment, maraud, ça allonge!

GAUTHIER.

Maraud! vous m'appelez maraud! C'est donc pour rire?

MARIE-JEANNE.

Il m'en a dit bien d'autres à moi.

GAUTHIER.

N'allez pas prendre ces habitudes-là, monsieur Prosper; ce n'est pas comme il faut. Vous étiez bon enfant, restez bon enfant. Moi qui vous mettais toujours en gaieté, moi que vous poussiez continuellement à dire des bêtises pour vous faire rire, à quoi ça ressemble-t-il de m'appeler maraud?

PROSPER.

Gauthier, je vous réitère l'ordre d'être plus respectueux à l'avenir.

GAUTHIER.

Dès que c'est comme ça, tant pis pour vous; ça me reposera. Il y avait bien des choses que je faisais par amitié, et qu'à coup sûr je ne ferai plus par respect. On ne manque pas d'apothicaires pour mettre des sangsues; on trouve aussi des garde-malades dont le métier est de passer des nuits; je serais bien sot de m'exténuer. Je vous respecterai, monsieur Prosper; ne craignez rien, je vous respecterai, mais je ne ferai ensuite que ce qui me regarde.

PROSPER.

Vous ferez ce qu'on vous dira de faire.

GAUTHIER.

Tant que ça me conviendra; et si ça ne me convient pas, je quitterai la maison, et de plus j'emmènerai Marie-Jeanne; et vous tomberez dans les domestiques nouveaux, et vous verrez ce que c'est.

PROSPER.

Mais, imbécile que tu es, tu ne veux donc pas comprendre que je suis devenu magistrat?

GAUTHIER.

Eh! qu'est-ce que ça me fait à moi que vous soyez devenu magistrat? Tous les magistrats, avec la meilleure envie du monde, ne pourraient pas m'ôter un cheveu de la tête. Magistrat! magistrat! Ça serait beau si les magistrats pouvaient faire tout ce qu'ils voudraient!

PROSPER.

Gauthier, prenez garde d'ajouter un mot de plus.

MARIE-JEANNE.

Mon Dieu! Gauthier, n'ajoute pas un mot de plus.

GAUTHIER.

Laisse-moi donc tranquille. Pardine! la maison irait joliment si on se mettait à trembler comme toi. Mon père disait bien : « Donnez un bâton à un enfant pour se défendre des chiens enragés, il battra tout le monde. » Avec leurs places, ils sont de même.

PROSPER.

Il est impossible que ce drôle-là ne soit pas de quelque association secrète.

GAUTHIER.

Association secrète!

PROSPER.

Je finirai par le découvrir; et alors gare à vous, Gauthier!

GAUTHIER.

Vous me parlez peut-être le patois des tribunaux; je n'y comprends rien. Mais si vous êtes vraiment devenu aussi méchant que vous voulez en avoir l'air, je vous dis que je ne vous crains point. Mon cousin, qui était chez le préfet, a été renvoyé sans rime ni raison; on voulait encore lui retenir ses gages. Il n'a pas été par quatre chemins : sans faire ni une ni deux, il s'est adressé à monsieur Justin, qui a bâclé un papier par lequel le préfet a bien été obligé de payer, tout préfet qu'il est; parce qu'on a beau faire, il y a encore des lois.

PROSPER, à part en s'en allant.

C'est bien là le malheur; la légalité nous tue.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

GAUTHIER, MARIE-JEANNE.

MARIE-JEANNE.

Je tremble, Gauthier.

GAUTHIER.

Parce que tu le veux bien.

MARIE-JEANNE.

On ne change pas comme monsieur Prosper sans vouloir aller loin.

GAUTHIER.

Qu'il aille au diable s'il le veut; qu'est-ce que ça te fait?

MARIE-JEANNE.

Ça fait toujours. Quelqu'un qu'on connaît depuis si long-temps.

GAUTHIER.

A présent, moi, c'est comme si je ne l'avais jamais connu. Il se moque de nous. Drôle! maraud! est-ce que c'est là comme il devrait me parler? J'aimerais encore mieux être un maraud qu'un douillet comme lui: à la moindre chose qu'il a, on dirait d'un enfant. Que je voudrais lui revoir ses douleurs d'entrailles! il aurait beau m'appeler, monsieur le substitut, du diantre si je bougeais.

MARIE-JEANNE.

Tu ne le laisserais pas là, Gauthier.

GAUTHIER.

Je le laisserais là. T'es bonne, toi; puisqu'il est aussi ingrat, ma foi, qu'il se soigne tout seul.

MARIE-JEANNE.

Alors j'aimerais mieux quitter la maison, vois-tu? parce que de l'entendre souffrir sans secours, je sens que ça me ferait encore de la peine.

GAUTHIER, avec ironie.

Quand on est si sensible, on y va soi-même.

MARIE-JEANNE.

Oh bien! oui; à présent moins que jamais: car je ne t'ai jamais avoué une chose, Gauthier.

GAUTHIER.

Qu'est-ce que c'est donc?

MARIE-JEANNE.

Tu ne te fâcheras pas?

GAUTHIER.

Dis toujours.

MARIE-JEANNE.

Tu vas te fâcher, j'en suis sûre.

GAUTHIER.

Allons, voyons, parle.

MARIE-JEANNE.

Eh ben! depuis queuque temps il m'embrassait.

GAUTHIER.

Qui? monsieur Prosper?

MARIE-JEANNE.

Oui, Gauthier; mais malgré moi, bien malgré moi, je t'assure. La preuve, c'est que je criais. Mais ne v'là-t-il pas une autre histoire? A présent il veut toujours continuer à m'embrasser; mais comme il est magistrat, il ne veut plus que je crie, ou sans ça il me fera passer un mauvais quart d'heure.

GAUTHIER.

Ah çà! mais ça devient trop fort! Et pourquoi me dis-tu ça si tard?

MARIE-JEANNE.

Parce que vous étiez bien ensemble, et que j'avais peur de vous brouiller.

GAUTHIER.

Il n'y a plus à barguigner, Marie-Jeanne; nous ne pouvons pas rester dans cette maison. Je dirai bien le pourquoi à madame, elle ne pourra pas trouver que nous avons tort. Dès que monsieur Prosper t'embrasse, il est capable de tout.

SCÈNE VII.

GAUTHIER, MARIE-JEANNE, ARMAND.

ARMAND.

Bonjour, mes enfans; où est donc votre maître?

GAUTHIER.

Chez sa sœur, monsieur Armand.

ARMAND.

Voyez si je puis lui parler.

GAUTHIER.

Oui, monsieur Armand.

(Il sort avec Marie-Jeanne.)

ARMAND.

Prosper substitut! Il en a déjà le cabinet, le buste obligé, la gravure du tableau de Prudhon : rien n'y manque. Quelle dérision! Parce que ce gaillard-là a un oncle intrigant à Paris; il faut qu'il devienne magistrat ici! Je ne sais pas de quoi je m'étonne; tout ne se fait-il pas comme cela à présent? (Il aperçoit la lettre que Marie-Jeanne a apportée.) Voici notre lettre; monsieur le

substitut n'est guère curieux; elle n'est pas encore décachetée. Ma démarche est toute d'intérêt pour lui. Pauvre diable, il ne sait pas où il va!

SCÈNE VIII.

ARMAND, PROSPER.

PROSPER.

Bonjour, mon cher Armand.

ARMAND.

J'ai l'honneur de présenter mes très-respectueux hommages à monsieur le substitut de monsieur le procureur du roi.

PROSPER.

C'est drôle, n'est-ce pas?

ARMAND.

Tu n'as pas encore ouvert notre lettre?

PROSPER.

Notre lettre!

ARMAND.

La lettre que voilà.

PROSPER.

Qui donc me l'a écrite?

ARMAND.

Nous tous tes anciens camarades.

PROSPER.

C'est une lettre collective?

ARMAND.

Tu as l'air d'avoir peur. Rassure-toi, ce n'est point un cartel.

PROSPER.

Cartel ou non, je ne reçois pas de lettres collectives.

ARMAND.

En ce cas, je vais la reprendre, et nous t'en enverrons chacun une copie.

PROSPER.

Je ne devine pas ce que vous pouvez me vouloir.

ARMAND.

Comme tu vas attaquer la liberté de la presse, nous te rendons les sermens que tu nous avais faits de la soutenir avec nous.

PROSPER.

Je n'attaque qu'un journal légitimiste.

ARMAND.

Mâlin! Et demain quand on te dira de tomber sur les libéraux?

PROSPER.

Je verrai ce que j'aurai à faire.

ARMAND.

Comment donc! mais te voilà au grand complet. Moi, simple que j'étais, j'avais sottement cru pouvoir t'ouvrir les yeux sur ce premier pas où tu t'en-

gages, te faire voir l'inconvénient d'attacher ton nom à une aussi triste époque que la nôtre; je suis fâché de m'être trompé. Heureusement j'en aurai bientôt porté mon deuil.

PROSPER.

C'est donc un bien grand crime que d'accepter des fonctions de substitut?

ARMAND.

Pour toi il ne peut pas y en avoir de plus grand, car c'est une apostasie.

PROSPER.

Monsieur, je suis magistrat; je ne puis pas écouter un pareil langage.

ARMAND.

Ce langage, il n'y a pas quinze jours, était encore le tien. Crois-tu que ce soit pour t'irriter que je te le rappelle? C'est pour dissiper ton aveuglement, c'est par pure amitié. Tu n'as pas un assez grand mérite pour que ta désertion nous paraisse une calamité; nous t'aimons même mieux pour persécuteur que qui que ce soit. Mais nous sommes tous du même âge, nous vieillirons ensemble: pourquoi élever à jamais une barrière entre nous?

PROSPER.

A jamais! parce que j'aurai prêté mon ministère à un gouvernement établi, à un gouvernement reconnu, à un gouvernement qui a l'assentiment de la France entière?

ARMAND.

La France entière veut avant tout les libertés qu'elle a conquises.

PROSPER.

Le pouvoir ne peut pas non plus rester désarmé en présence des factions qui conspirent sa perte.

ARMAND.

Pauvre pouvoir en effet qui n'a pour se défendre que l'armée, le budget, la nomination à toutes les places, à tout ce qu'on appelle honneurs et dignités; et de plus une police qui résume en elle seule les roueries de tous les régimes! C'est un pouvoir bien à plaindre.

PROSPER.

Qu'est-ce que tout cela sans l'opinion publique?

ARMAND, riant.

Un gouvernement qui a l'assentiment général, sauf l'opinion publique! Ah! je t'en prie, Prosper, tâche donc de faire entrer cela dans ton réquisitoire.

PROSPER.

Avec vos journaux, vos pamphlets et vos caricatures, vous démoliriez le monde. Je défie aucun gouvernement de résister à la législation que nous avons.

ARMAND.

Tu vas au plus court; il faut mettre la loi hors la loi.

PROSPER.

Tu ne peux pas te figurer combien tes plaisanteries me paraissent de mauvais goût.

ARMAND.

C'est la grâce qui opère; il ne faut pas t'en plaindre. Tu dois désormais trouver ridicules toutes les personnes qui ont des convictions.

PROSPER.

Est-ce à dire que je n'en ai pas, moi?

ARMAND.

Tu n'as rien, mon cher, tu ne sais rien, tu ne t'es jamais douté de rien. Te voilà lancé par ton procureur du roi, et déjà tu brûles de t'attaquer à deux des plus honnêtes gens du pays, auxquels tu dois également des égards : le premier, l'auteur de l'article, parce que c'est un de nos anciens professeurs; et l'autre...

PROSPER.

Il n'y en a pas d'autre.

ARMAND.

Vois comme tu es bien instruit! Tu n'as qu'à triompher, par hasard, dans ton réquisitoire de début, faire condamner ton adversaire à l'amende la plus forte possible, tu seras bien content : qui crois-tu qui la paiera? Ton beau-père futur, monsieur Bulard, qui est le plus fort actionnaire du journal qu'on t'a donné mission de pulvériser. Arrange-toi à présent, je m'en moque.

(Il sort.)

PROSPER.

Quelle singulière engeance que ces libéraux! Au lieu d'être enchantés de voir s'élever un des leurs,

ce qui est tout naturel, ils ont l'air de me porter envie. Je n'y conçois rien. Il est toujours honorable d'être investi de la confiance d'un gouvernement; d'ailleurs j'aime celui-ci. Que peut-on lui reprocher? qu'a-t-il fait depuis qu'il est là? Rien que de chercher à s'établir envers et contre tous. S'il s'est fourvoyé, cela le regarde. Pourquoi donc se déchaîner contre lui? Les factions sont vraiment bien sottes.

SCÈNE IX.

PROSPER, MADAME DUTILLEUL, LE PRÉSIDENT.

MADAME DUTILLEUL.

Prosper, dis-moi donc un peu où tu as envoyé Marie-Jeanne et Gauthier?

PROSPER.

Nulle part, maman.

MADAME DUTILLEUL.

Voici pourtant monsieur le président qui s'est donné la peine de monter en haut, faute d'avoir trouvé quelqu'un pour lui indiquer ton nouveau cabinet.

LE PRÉSIDENT.

J'étais à la campagne, mon cher Prosper, quand vous êtes passé chez moi; c'est ce qui m'a privé du plaisir de vous voir. Je viens me féliciter avec vous des relations que nous allons avoir ensemble.

MADAME DUTILLEUL.

Je ne sais pas si nous devons nous en féliciter, nous, monsieur le président; ce qu'il y a de certain, c'est que ça fait bien du remue-ménage dans une maison.

PROSPER.

Maman, monsieur le président n'a pas besoin de savoir...

MADAME DUTILLEUL.

Bast, bast, je connaissais monsieur le président avant que tu fusses au monde. C'était l'ami de ton père; je ne me gêne pas avec lui.

PROSPER.

Maman, c'est pour moi que monsieur le président a eu la bonté de se déranger.

LE PRÉSIDENT.

Eh bien! mon cher ami, au lieu d'un plaisir j'en ai deux. J'ai toujours eu beaucoup d'estime pour madame votre mère.

MADAME DUTILLEUL.

Dites-lui donc, monsieur le président, qu'il n'est pas sorti de la côte d'Adam non plus. Il est infatué de sa substituerie au point de croire qu'il peut faire la leçon à tout le monde.

PROSPER.

Je demande à monsieur le président s'il me sera jamais possible de me regarder comme un magistrat tant que ma mère continuera de me traiter comme un petit garçon?

MADAME DUTILLEUL.

Mais tu serais pape que tu serais toujours mon fils. Au surplus, ta sœur ne veut pas se mêler de ce que tu sais bien, et elle a raison. C'est une indignité que de vouloir faire condamner des gens parce qu'ils disent ce qu'ils pensent; cela ne s'est jamais vu.

LE PRÉSIDENT.

Je n'en jurerais pas.

MADAME DUTILLEUL.

Tant pis alors pour ceux qui s'y prêtent.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

LE PRÉSIDENT, PROSPER.

PROSPER.

Auprès de vous, monsieur le président, je n'ai pas besoin d'excuser ma mère; vous savez combien elle est tranchante dans ses décisions.

LE PRÉSIDENT.

Vous tenez donc beaucoup à faire condamner ce pauvre journal?

PROSPER.

Je tiens à avoir un début brillant; c'est bien le moins: quand ce ne serait que par égard pour mon oncle.

LE PRÉSIDENT.

Il y aurait quelques réflexions à faire.

PROSPER.

Aussi je ne réfléchis qu'aux moyens que j'emploierai pour réussir.

LE PRÉSIDENT.

Ce journal est en général assez sagement rédigé; sa discussion ne sort pas d'une polémique décente.

PROSPER.

C'est égal, monsieur le président, dès qu'il discute, il est coupable. S'il n'y avait pas de jury!

LE PRESIDENT.

Dans les causes politiques, il nous tire souvent d'un grand embarras.

PROSPER.

Je ne vois pas d'embarras. Le ministère public accuse, le tribunal condamne: il n'y a rien de plus simple. Le jury n'est qu'une superfétation.

LE PRÉSIDENT.

Je ne vous croyais pas aussi avancé.

PROSPER.

Comment! monsieur le président, des gens qui demandent à quoi nous a servi de faire une révolution pour voir la capitale entourée de bastions prêts à la foudroyer! Où sont-ils ces bastions? où sont-ils? Que quelqu'un me fasse le plaisir de me dire où ils sont. Avant d'accuser le pouvoir de viser à la tyrannie, encore faudrait-il que cette tyrannie fût manifeste; qu'une partie de la capitale eût été réduite en cendres; que toutes les garanties sur lesquelles le pays a

droit de compter lui eussent été enlevées par la ruse ou par la violence. Y a-t-il quelque chose de cela? Certainement si la terreur était organisée, s'il n'y avait plus moyen de se faire entendre, je ne trouverais rien à blâmer dans les récriminations de la presse, je serais des premiers à lui applaudir, à l'encourager, à la stimuler même, car j'aime la liberté de la presse. Mais quand elle évoque des fantômes, quand elle feint des craintes ridicules pour alarmer le pays, je dis que ses reproches sont des injures, ses prévisions des crimes.

LE PRÉSIDENT.

Mon cher monsieur Dutilleul, j'étais très-lié avec monsieur votre père, c'était un homme de sens; permettez-vous que je vous parle comme je suppose qu'il vous aurait parlé?

PROSPER.

Est-ce que vous trouvez quelque chose à redire à la tirade que je viens d'improviser?

LE PRÉSIDENT.

Je suis un peu blasé en fait de tirades. Ce que j'estime avant tout, c'est l'équité. Je ne dis pas la justice, et vous me comprenez sans doute. Dans les temps de parti, la justice est variable; l'équité du magistrat raffermit la société. Un réquisitoire, après tout, ne doit pas absolument ressembler à un accès d'épilepsie. Blâmez si vous trouvez à blâmer; mais ne vous acharnez pas. Il faut prendre garde de vous atta-

cher un grelot qui ferait fuir les gens à votre approche.

PROSPER.

Si ce grelot pouvait se faire entendre jusqu'à Paris!.... D'abord je déclare que je ne veux pas mourir substitut.

LE PRÉSIDENT.

Attendez au moins une occasion plus honorable de gagner vos éperons.

PROSPER.

Tout le monde sait bien, monsieur le président, que vous êtes légitimiste.

LE PRÉSIDENT.

Ah! je suis légitimiste!

PROSPER.

Prenez bien garde, monsieur le président, que je suis loin de vous en faire un crime.

LE PRÉSIDENT.

Je vous en sais beaucoup de gré; mais si vous ne m'en faites pas un crime, pourquoi en faites-vous un crime à ce journal?

PROSPER.

Parce que monsieur le procureur du roi dit qu'un journal a des abonnés, et que ce n'est pas comme un individu.

LE PRÉSIDENT.

Tant que la liberté de la presse existera, monsieur

le procureur du roi n'oserait pas dire cela dans un réquisitoire.

PROSPER.

Qu'est-ce donc qu'on peut dire alors?

LE PRÉSIDENT.

Dans l'affaire dont vous êtes chargé, je n'en sais rien; je vous parle comme à mon fils; je serais fâché de vous voir copier tous les bavardages dont nous a assommés le ministère public depuis vingt ans.

PROSPER.

Est-ce que les réquisitoires de la restauration pourraient me servir? Ce serait bien avantageux. Il y avait tant d'habiles gens à cette époque!

LE PRÉSIDENT.

Fort habiles en effet, s'ils ont voulu amener ce que nous avons vu. Quand on cède à toutes les fantaisies d'un gouvernement, quand rien ne lui résiste plus en apparence, il se croit fort; c'est le moment où il tombe.

PROSPER.

Le pouvoir ne peut pourtant pas rester désarmé en présence des factions qui conspirent sa perte.

LE PRÉSIDENT.

Je n'ai rien à vous répondre. J'ai fait en mémoire de votre père ce que ma conscience me dictait. Votre serviteur.

PROSPER.

Mais, monsieur le président....

LE PRÉSIDENT.

Adieu, adieu.

(Il sort.)

PROSPER.

(Il reste quelque temps pensif.) La tête me fend, je ne sais où j'en suis. Son équité! sa conscience! Parbleu, sa conscience! si j'étais président, j'en aurais peut-être autant que lui. Avec sa conscience, il n'en cherche pas moins à me circonvenir, à m'attirer dans sa faction. Qu'il compte là-dessus! Je ne suis ni pour le passé ni pour l'avenir; c'est le présent tel qu'on le fera qui me convient. Les légitimistes, les anarchistes, me sont également odieux, et je compte bien m'expliquer là-dessus de manière à faire reculer le sieur Justin. En parlant de cela, comment qualifierai-je son client? Il a beau avoir été mon professeur, aujourd'hui c'est mon justiciable. L'appellerai-je le sieur un tel, le prévenu un tel, l'accusé un tel, ou tout simplement un tel? On ne peut m'appeler, moi, que monsieur le substitut; plus je rabaisserai mon adversaire, plus je m'élèverai; c'est une espèce de fleur de rhétorique. Je parle au nom du roi, je peux tout me permettre. Qu'est-ce que c'est que de misérables écrivailleurs vis-à-vis d'un magistrat du roi? Des sycophantes. (Il s'arrête.) Ah! sycophantes! il faut que j'écrive ce mot-là, il est sonore, et peut trouver place quelque part. Cherchons auparavant dans le dictionnaire, pour savoir au juste ce qu'il veut dire. (Il ouvre un dictionnaire.) SYCOPHANTE, mot emprunté du grec, qui signifie *fourbe*, *menteur*, *fripon*, *délateur*, *coquin*. Bravo! c'est cela. Ah! monsieur Justin, vous ne l'éviterez certainement

pas. Fourbe, menteur, fripon, délateur, coquin! la belle langue que le grec!

(Il se met à écrire.)

SCÈNE XI.

PROSPER, M. BULARD.

M. BULARD.

C'est moi, monsieur Prosper.

PROSPER.

Entrez, monsieur Bulard; je travaillais.

M. BULARD.

Je ne vous tiendrai pas long-temps; mais j'ai cru que nous devions avoir une explication ensemble si vous le permettiez.

PROSPER.

Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, monsieur Bulard. Vous allez sans doute me reprocher d'avoir été long-temps sans me présenter chez vous; les fonctions dont je suis honoré ne m'ont pas laissé un moment de libre.

M. BULARD.

C'est justement de ces fonctions que je voulais vous entretenir.

PROSPER.

Mademoiselle Sophie se porte toujours bien?

M. BULARD.

Ah! ma fille vous en veut. Qu'est-ce que c'est

donc? Comment! accepter d'être substitut sans nous en rien dire, sans seulement nous écrire un mot pour nous demander si cela nous convenait!

PROSPER.

Il me semblait si naturel que cela vous convînt.

M. BULARD.

Mais c'est que pas du tout. Un gendre avocat, c'est très-honorable; il n'a pas de causes, eh bien! il n'a pas de causes; apparemment il ne veut pas en avoir, cela ne regarde personne. Ce n'est pas moi qui vous aurais chicané là-dessus, bien sûr.

PROSPER.

Sur quoi donc voulez-vous me chicaner?

M. BULARD.

Vous nous conveniez à ma femme et à moi; Sophie disait bien de temps en temps que vous n'étiez pas d'une trop bonne santé, mais sans que cela lui fît autrement de peine. Elle est si innocente qu'elle ne sait pas la conséquence des choses.

PROSPER.

A cause de cela, elle ne voudrait donc pas d'un mari substitut?

M. BULARD.

Je vous en demande bien pardon, monsieur Prosper; mais cela ne nous paraît pas un état naturel, surtout les substituts politiques. Si vous ne l'étiez que contre des voleurs, contre des assassins, et encore contre des assassins véritables, car aujourd'hui

on joue avec tout, on se donnerait peut-être le temps de réfléchir. Mais s'attaquer à des journaux, à des journaux respectables!

PROSPER.

Oh! oh! des journaux respectables! Vous êtes prodigue de grands mots, monsieur Bulard.

M. BULARD.

Après ma religion, je ne trouve rien de plus respectable que de défendre la cause qu'on a dans le cœur, au risque de ce qui pourra en arriver.

PROSPER.

Pardon, pardon; la mémoire me revient. N'avez-vous pas des fonds dans notre feuille légitimiste?

M. BULARD.

Quand cela serait?

PROSPER.

Diable! c'est qu'ils pourraient bien être un peu aventurés.

M. BULARD.

Tenez, ma parole d'honneur! rien ne me contrarie plus que de vous voir faire le fanfaron pour une pauvre petite place de substitut qu'on vous a donnée. Vous n'avez pas vécu autant que moi, vous n'avez pas vu tout ce que j'ai vu, de sorte que vous pouvez croire qu'il n'y a jamais rien eu de plus beau que ce que vous voyez. Il s'en faut bien que cela me fasse le même effet, à moi. Vous êtes jeune, attendez un peu; vous avez du temps devant vous. Laissez

passer ce gouvernement-ci, laissez-en passer un autre, si c'est nécessaire; à la fin des fins, peut-être en viendra-t-il un raisonnable; qui sait?

PROSPER.

Oui; mais pendant que je laisserai passer les gouvernemens, le temps passera aussi pour moi. Ce n'est pas là mon affaire.

M. BULARD.

Je vous ai connu ne croyant pas que ceci pourrait tenir.

PROSPER.

Soyez substitut seulement un jour ou deux, vous serez étonné de ne plus croire un mot de ce que vous aviez cru jusque-là. C'est magique: j'en suis étonné moi-même.

M. BULARD.

Mais enfin quels sont vos sentimens?

PROSPER.

Je suis au gouvernement.

M. BULARD.

A un gouvernement que vous savez pourtant bien être corrupteur.

PROSPER.

La belle nouvelle! Sans doute il est corrupteur; tous les gouvernemens doivent l'être. Vous imaginez-vous que ceux qui l'avaient précédé ne l'étaient pas?

M. BULARD.

Dites-moi alors à quoi cela leur a servi.

PROSPER, se frottant les mains.

Cela a servi aux gens qu'ils avaient corrompus à se trouver tout prêts pour entourer leurs successeurs. Voilà l'essentiel.

M. BULARD.

A la bonne heure, parlez-moi de ce ton-là. Je vous avais pris d'abord au sérieux, et je ne savais plus que penser de vous.

PROSPER.

Je ne badine pas. Il n'y a pas de bons gouvernemens sans corruption : plus ils sont corrupteurs, plus on gagne à les servir. Tout le monde sait cela aujourd'hui.

M. BULARD.

Quel monde! A coup sûr ce n'est pas le monde des honnêtes gens.

PROSPER.

Honnêtes gens est un mot. Écoutez, monsieur Bulard : nous n'allons faire qu'une même famille; mes intérêts vont donc devenir les vôtres. Monsieur le procureur du roi m'a initié aux grands mystères ; un gouvernement ne dût-il durer que six mois, il faut se donner à lui comme on se donne au diable. C'est une porte ouverte pour toute la vie.

M. BULARD.

Si c'est là votre résolution, j'en suis fâché, mais vous perdez une bonne femme.

PROSPER.

Pourquoi la perdrais-je?

M. BULARD.

Parce que nous ne pourrions plus nous entendre. Vous étiez libéral; on peut être libéral sans se faire du tort, il est censé qu'on n'aime pas les monarchies. On n'est pas maître de cela. Mais vous voir aimer celle-ci de préférence à l'autre, je me demande la raison; et non seulement l'aimer, mais aller jusqu'à vous compromettre pour elle, et justement dans les choses que vous reprochiez le plus à l'autre!

PROSPER.

Il est une vérité incontestable, monsieur Bulard: c'est que le pouvoir ne peut pas rester désarmé...

M. BULARD.

N'achevez pas; j'ai cette phrase-là dans ma poche. Vous l'avez dite à monsieur Armand, qui l'a déjà fait courir dans toute la ville. Si c'est là votre grand cheval de bataille, il ne vous conduira pas loin, je vous en avertis. Envoyez-moi donc promener tout cela, monsieur Prosper. Il vous faudra faire bien des effronteries avant d'arriver à la position où nous vous mettions tout de suite. Ce n'est pas pour nous que je vous parle, nous ne sommes pas embarrassés de notre Sophie; on vient encore nous la demander tous les jours, quoiqu'on sache bien que je vous l'ai promise.

PROSPER.

Je parierais que ce sont ceux qui viennent vous la demander qui vous auront monté la tête contre moi.

M. BULARD.

Sur mon âme, je vous réponds que non. Mais

qu'est-ce que tout cela fait? Dites-moi votre dernier mot; plaidez-vous contre nous?

PROSPER.

Il y va de mon honneur, monsieur Bulard.

M. BULARD.

C'est là votre dernier mot? J'en suis fâché; le mien est : Adieu, monsieur Prosper.

(Il sort.)

PROSPER, d'un air triomphant.

Je deviens redoutable; j'ai des ennemis, et des ennemis qui descendent jusqu'à se donner la peine d'endoctriner ce pauvre monsieur Bulard. Il n'avait pas mal retenu sa leçon, le cher homme. Qu'il garde sa fille, et parbleu! qu'il garde sa fille. Mon avenir n'en vaudra que mieux. Il ne me convient plus de m'allier à la petite bourgeoisie; cela est au-dessous de moi. Il est si dur d'avoir à rougir de sa femme!

SCÈNE XII.

PROSPER, MADAME DUTILLEUL, MADAME BRACHET.

MADAME DUTILLEUL.

Qu'est-ce donc, Prosper? Monsieur Bulard vient de m'apprendre que tout était rompu?

PROSPER.

Eh bien! je ne serai pas le gendre d'un ancien épicier. J'en prends mon parti.

MADAME DUTILLEUL.

Vous l'entendez, madame Brachet? J'en prends mon parti. Depuis que monsieur s'imagine être devenu un personnage, voilà comme il répond à tout: j'en prends mon parti! Ton gouvernement te paiera donc bien cher? Refuser un mariage comme celui-là!

PROSPER.

Ah! maman, si vous allez recommencer....

MADAME DUTILLEUL.

Je recommencerai tant que je voudrai. Monte donc un peu chez ta sœur, qui a reçu l'impossible de monde aujourd'hui, tu verras comme elle rabattra ton caquet. Un procès politique dans une ville comme celle-ci!

MADAME BRACHET.

Une ville qu'on avait laissée tranquille, même pendant la grande terreur!

MADAME DUTILLEUL.

Je vous dis qu'ils ne savent de quoi s'ingérer à Paris. Est-ce qu'ici jamais personne se serait douté qu'on pût faire autant d'embarras pour un article de journal? On te donnera un charivari, tu peux compter là-dessus.

MADAME BRACHET.

Voyez alors où tout cela peut nous mener.

MADAME DUTILLEUL.

Ah! mon Dieu, à une émeute, peut-être bien à l'état de siége; ils ne rêvent que cela. Tout ce que je sais, c'est

que je vais partir pour la campagne; je ne veux pas me rendre responsable de l'entêtement de monsieur mon fils.

PROSPER.

Vous écoutez des caillettes.

MADAME DUTILLEUL.

Caillettes que vous trouviez bien spirituelles quand elles applaudissaient à tout ce que vous disiez. Au surplus, demandez à madame Brachet ce qu'elle a entendu de son côté.

MADAME BRACHET.

En vérité, mon cher monsieur Prosper, on vous regarde comme la dupe de monsieur le procureur du roi. Il paraît qu'il sentait bien que cette affaire lui ferait du tort, et c'est pour cela qu'il a cherché à s'en débarrasser sur vous.

PROSPER.

Propos de petite ville que tout cela.

MADAME DUTILLEUL.

Propos ou non, c'est un déchaînement général. Enfin Gauthier et Marie-Jeanne ne restent à mon service que parce que je leur ai dit que je partais pour la campagne, et que je les emmènerais tous les deux avec moi.

PROSPER, d'un ton goguenard.

Est-ce comme légitimistes ou comme libéraux que le sieur Gauthier et la demoiselle Marie-Jeanne songent à quitter la ville?

MADAME DUTILLEUL.

C'est parce qu'ils ne vous reconnaissent plus; et je le crois bien, puisque je ne vous reconnais plus moi-même. Vous avez bonne grâce à parler des libéraux, vraiment! Ne dirait-on pas que vous n'avez jamais été de leur bord? Qui m'a donné les opinions que j'ai? n'est-ce pas vous? De moi-même, j'aurais regretté la restauration, comme madame Brachet, comme bien d'autres. Vous m'avez tant et tant répété que si les ordonnances eussent réussi, on aurait ôté à la France toutes ses libertés; que les prisons auraient été encombrées; qu'on aurait ressuscité les commissions militaires pour se venger plus vite des gens à qui on en aurait voulu; il a bien fallu me rendre. Mais tout ce dont vous me faisiez peur, ne l'avons-nous pas vu depuis?

MADAME BRACHET.

Et notez, s'il vous plaît, que pour le voir ça nous coûte beaucoup plus cher que ça ne nous aurait coûté sous la vraie dynastie. On prétend que leur budget actuel, avec toutes les herbes de la Saint-Jean qu'ils y font entrer, ne s'élève pas à moins de quatorze ou quinze cent millions.

PROSPER, ricanant.

Si c'est nécessaire pour empêcher le pillage.

MADAME DUTILLEUL.

Pillage pour pillage, que nous importe! Tenez, laissons-le, madame Brachet; car je crois, en vérité, qu'en leur donnant leurs places, on leur fait prendre quelque drogue qui leur ôte le sens commun.

MADAME BRACHET.

Que non, que non, madame Dutilleul; ne vous imaginez pas cela. Monsieur Prosper sait bien qu'il se moque en disant ce qu'il dit. Il n'ignore pas que son gouvernement n'a pas le droit de faire tout le mal qu'il fait. Quand c'est de Dieu lui-même qu'on tient la couronne, c'est autre chose.

MADAME DUTILLEUL.

Je pars demain, monsieur mon fils; je ne reviendrai que quand votre beau chef-d'œuvre sera consommé; et alors nous nous occuperons de compter ensemble, et vous verrez à vous établir autre part que chez moi. Je ne prétends pas me mettre à dos toute la ville.

PROSPER.

Ma sœur va-t-elle avec vous?

MADAME DUTILLEUL.

Ah! je crois bien.

PROSPER.

Je voulais seulement le savoir.

MADAME DUTILLEUL.

Venez, madame Brachet. Que vous êtes heureuse de ne pas avoir d'enfans!

(Elle sort avec madame Brachet.)

PROSPER, seul.

Allez, allez; c'est bien, c'est bien; laissez-moi seul; c'est ce que je désirais. Mon ministère est un sacerdoce; je dois vivre dans le renoncement de toutes les

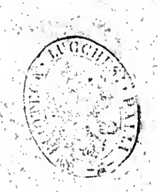
affections humaines, et ne tenir qu'à la grande famille des gens en place. C'est la bonne. Des sœurs, des mères, à quoi cela sert-il? à vous attiédir. Et des beaux-pères, et des amis, et des présidens, et des libéraux, et des légimistes; on ne sait auquel entendre. J'ai mon gouvernement, il ne m'en faut pas davantage. Qu'avec cela monsieur le procureur du roi me tienne au courant des opinions que je dois avoir, parce que de soi-même on pourrait faire des bévues, et je suis bien sûr qu'on sera content de moi. Ma règle de conduite est toute tracée:

COMME L'ABBÉ CHANTE, LE MOINE RÉPOND.

LES ESSAIS,

OU

QUI RUSE S'ABUSE.

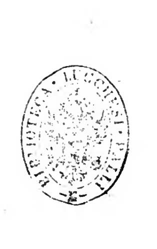


PERSONNAGES.

MONSIEUR LUDGER.
MADAME LUDGER.
MONSIEUR DOTTI.
MADAME DORVILLE.
FANNY, femme de chambre.
HUGUET, domestique.

La scène se passe à Paris.

(Le théâtre représente un salon.)





LES ESSAIS.



SCÈNE I.

FANNY, seule d'abord, ensuite HUGUET.

FANNY, assise sur une chaise basse devant une cheminée.

Je ne sais pas ce que cette cafetière a dans l'âme, elle ne veut pas filtrer.

HUGUET, une serviette sous le bras.

Mademoiselle Fanny, ils demandent le café.

FANNY.

Ah! ma foi, qu'ils attendent. Causent-ils?

HUGUET.

Pas plus qu'à déjeûner.

FANNY.

Qu'est-ce qu'ils ont donc depuis quelques jours?

HUGUET.

Ils ont, ils ont, parbleu! ils ont que voilà bientôt un an qu'ils sont mariés, et qu'au bout d'un an des gens mariés n'ont plus rien à se dire apparemment.

FANNY

Bast, bast! ne vous fourrez donc pas cela dans la tête.

HUGUET.

C'est bien sûr. Ce pauvre monsieur, il n'a plus que Jacquot pour ressource. Il ne s'est occupé que de lui pendant tout le dîner. Je voyais madame qui le regardait de temps en temps en dessous, en riant d'un air comme si monsieur était un imbécile, et qu'elle elle eût tout l'esprit du monde.

FANNY.

Mettez-vous à la place de madame; n'est-ce pas humiliant?

HUGUET.

Que ne fait-elle la conversation? Un perroquet qui parle vaut mieux qu'une femme qui ne dit rien.

FANNY.

La belle comparaison!

HUGUET.

Tout ce que je sais, c'est que quand je vois le mariage de près, je cherche à quoi ça sert.

FANNY.

Ça sert à être heureux quand on sait s'en servir. Parce que madame a été élevée dans le couvent le plus en vogue de Paris, qu'on lui a appris à se mettre à part tant qu'elle pourrait, afin de ne pas ressembler à tout le monde, vous vous imaginez qu'on doit rester garçon. Il y a femme et femme. Nous n'avons pas été toutes élevées au couvent, Dieu merci!

HUGUET.

Tenez, quand ce n'est pas cela, c'est autre chose.

FANNY.

Votre café est prêt, allez-vous-en. (Huguet prend le café et s'en va.) Avec des domestiques comme Huguet, l'exemple des maîtres est capable de tout gâter. Monsieur et madame, qui n'ont rien à faire, peuvent s'amuser à se bouder; mais Huguet et moi, supposition que nous soyons mariés, n'aurions-nous pas notre besogne pendant la journée? Ce n'est pas la nuit qu'on se boude. Qu'est-ce donc qu'il a à craindre, cet imbécile-là?

(En voyant M. et Mme Ludger, elle sort.)

SCÈNE II.

MONSIEUR LUDGER, MADAME LUDGER, ensuite HUGUET.

(Madame Ludger entre nonchalamment, et après avoir avancé un fauteuil près de la cheminée, elle s'assied, arrange son châle, croise les bras et regarde le feu. — M. Ludger fait quelques tours dans le salon en ayant l'air de remettre les meubles en place; il regarde ses ongles, chante entre ses dents; puis, avec tous les signes d'une humeur concentrée, il s'approche d'une bougie, prend une brochure dont il coupe les feuillets, et finit par s'asseoir près d'une table en posant sa tête entre ses deux mains comme une personne qui lit avec la plus grande attention. Madame Ludger sonne; son mari la regarde un instant et se remet à lire.)

HUGUET.

Madame a sonné?

MADAME LUDGER.

Mettez du bois.

(Huguet sort.)

M. LUDGER.

Est-ce qu'il n'y a pas assez de feu?

MADAME LUDGER.

Non.

M. LUDGER.

Je trouve qu'on étouffe ici.

MADAME LUDGER.

Moi, je gèle. (Huguet apporte du bois et arrange le feu.) Vous passerez le petit paravent, et vous direz en bas qu'on ne laisse monter personne.

HUGUET.

Oui, madame.

M. LUDGER.

A moins que ce ne soit pour moi, Huguet.

HUGUET.

Oui, monsieur.

MADAME LUDGER.

Alors vous ferez du feu dans ma chambre.

HUGUET.

Oui, madame.

M. LUDGER.

Non, non, Huguet; faites-en plutôt dans mon cabinet.

HUGUET.

Oui, monsieur.

(Il sort.)

M. LUDGER, à demi-voix, avec un geste d'impatience.

C'est insoutenable!

SCÈNE III.

MONSIEUR LUDGER, MADAME LUDGER, MONSIEUR DOTTI.

HUGUET, annonçant.

M. Dotti ! (Bas à madame Ludger en posant le paravent derrière elle.) Je n'avais pas encore eu le temps de donner les ordres de madame.

(Il sort.)

M. DOTTI.

Bonsoir. Comment se porte-t-on ? Vous êtes étonnés de me voir d'aussi bonne heure ; mais, comme mon cuisinier était malade, j'ai dîné près de chez vous, au café Desmares.

M. LUDGER.

Il fallait venir dîner ici.

M. DOTTI.

J'y avais pensé d'abord, et puis je me suis dit : « Bast, ils n'y seront peut-être pas. » Depuis que je ne vous ai vus, j'ai acheté cette terre dont je vous avais parlé. Oh ! mon Dieu, oui, c'est fini. Je ne m'en repens pas encore.

MADAME LUDGER.

Que ferez-vous d'une terre, monsieur Dotti ?

M. DOTTI.

Que peut-on faire de son argent ? La Bourse est un cul-de-sac aujourd'hui. A moins d'être dans les se-

crets du télégraphe, on court de trop grands risques, et, ma foi! pour être dans le secret du télégraphe, il faut voir si mauvaise compagnie que j'ai préféré me retirer de tout cela. Jouer à coup sûr comme font tous ces messieurs, c'est tricher, il n'y a plus de plaisir.

M. LUDGER.

Pour le temps où nous vivons, vous êtes trop délicat.

M. DOTTI.

Quand on a à peu près ce qu'il faut, on fait bien de se tenir tranquille. Ma terre, c'est cent mille écus de places, je suis seigneur châtelain. Vous viendrez me voir, n'est-il pas vrai? Cela a bonne mine.

M. LUDGER.

Et cela vous rapporte?

M. DOTTI.

Personne pourrait-il le dire? Ce n'est pas que mon vendeur m'en ait fait un secret; car, selon lui, c'est de l'argent placé à plus de cinq pour cent.

MADAME LUDGER.

Cinq pour cent! Et nous achetons à Paris des maisons qui ne rapportent pas quatre.

M. LUDGER.

Mais demandez à monsieur Dotti s'il croit ce que lui a dit son vendeur.

M. DOTTI.

Oh bien oui! Je voulais avoir un coin pour me

reposer. Songez donc que voilà plus de vingt-cinq ans que je suis dans les affaires. Il faut laisser la place à d'autres. Grâces au ciel, je n'ai pas trop à me plaindre. Il y en a de plus malheureux. Je vais apprendre à chasser, je m'accoutumerai à lire, à faire enfin ce qu'on fait à la campagne; et puis, si je m'ennuie, écoutez donc, ce n'est qu'à quinze lieues de Paris.

MADAME LUDGER.

Savez-vous auprès de qui vous êtes, quels sont vos voisins?

M. DOTTI.

Je ne m'en suis seulement pas informé. Je ne veux pas de société d'obligation, je ferai venir la mienne. Il y en a qui me conseillent de me marier. A quarante-cinq ans, ce serait une folie; qu'en pensez-vous?

MADAME LUDGER.

Pour les hommes ce n'est jamais une folie. Comme cela ne les engage à rien....

M. DOTTI.

Qu'avez-vous donc, ma petite dame? Vous avez l'air souffrant.

M. LUDGER.

Puisque madame Ludger n'est pas seule, je vais profiter de cela pour prendre l'air.

M. DOTTI.

Sortez, sortez; nous nous passerons bien de vous.

M. LUDGER.

Au revoir.

(M. Ludger sort.)

SCÈNE IV.

MADAME LUDGER, MONSIEUR DOTTI.

M. DOTTI.

Où va-t-il comme cela?

MADAME LUDGER.

Est-ce que je le sais?

M. DOTTI.

Comment! il ne vous dit pas tout?

MADAME LUDGER.

A moi!

M. DOTTI.

Je le croyais bonnement. Ah! ce cher mari a des secrets pour vous!

MADAME LUDGER.

C'est peut-être prudent.

M. DOTTI.

Pour le coup, je répondrais bien de lui. Est-ce qu'il y a de la brouille dans le ménage?

MADAME LUDGER.

Quand une femme s'est imposé la plus grande résignation, il ne peut pas y avoir de brouille, monsieur Dotti.

M. DOTTI.

C'est donc plus sérieux que je ne pensais? Parlez-

moi un peu : je suis un ancien ami de la maison. Pauvre petite femme ! Eh bien ! qu'est-ce que vous avez dans l'idée ? Je connais Henri de toute éternité ; il me paraît difficile qu'il ait de bien grands torts ; mais cependant.....

MADAME LUDGER.

Je ne lui reproche rien. Une femme est si peu de chose : à peine lui doit-on des égards. D'ailleurs j'ai été élevée dans un couvent, vous comprenez que je suis pétrie de préjugés.

M. DOTTI.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

MADAME LUDGER.

J'ai le tort de n'aimer que les personnes qui me conviennent ; il se trouve que ce sont précisément celles qui plaisent le moins à M. Ludger.

M. DOTTI.

Cela est très-commun dans les ménages.

MADAME LUDGER.

Je ne veux aussi aller qu'à un seul théâtre, à l'Opéra-Bouffe ; il s'imagine que c'est pour le contrarier, il répète sans cesse que je veux faire sentir en tout l'aristocratie de mon éducation ; que j'aurais dû épouser un sot.

M. DOTTI.

Quelle folie ! Mais, moi, je n'aime aussi que l'Opéra-Bouffe ; la preuve, c'est que je viens de m'assurer d'une loge pour la saison. Pourquoi ? Parce que

c'est le théâtre dont on parle le plus, et que c'est comme une obligation d'y être abonné. Qu'il lise donc mon journal, il verra le cas qu'il doit faire du vaudeville, et de ces insipides comédies à ariettes, et des flons flons et des ponts-neufs qui font la désolation de tous les gens de goût.

MADAME LUDGER.

Je ne proscris rien pour les autres; mais j'ai une règle de conduite pour moi; cela devrait m'être permis, ce me semble. Que ceux qui ne voient aucune différence entre les comédiens aillent indifféremment partout où ils voudront, je ne les en empêche pas. Chacun a sa manière d'envisager les choses.

M. DOTTI.

Oui, sans doute; quand on aime la bonne compagnie, il n'y a que les Bouffes; vous avez raison. Les femmes y sont plus en évidence, la salle est mieux éclairée, les hommes y ont une meilleure tenue; il y fait chaud; ça commence plus tard; on a le temps de dîner; on en sort bien; le vestibule est commode: voilà le grand charme.

MADAME LUDGER.

Ce n'est pas trop que de demander à avoir mon libre arbitre là-dessus.

M. DOTTI.

Comment donc! mais c'est trop juste.

MADAME LUDGER.

Vous êtes heureux, vous autres hommes.

M. DOTTI.

Je n'aime pas qu'une femme dise cela.

MADAME LUDGER.

Vous faites tout ce vous voulez.

M. DOTTI.

Pas toujours.

MADAME LUDGER.

Aussi je ne conçois pas pourquoi vous vous mariez. C'est donc le plaisir de tourmenter une femme?

M. DOTTI.

Voilà la petite tête qui se monte.

MADAME LUDGER.

Ah! je vous réponds bien que si j'eusse été ma maîtresse, je me serais faite religieuse de bien bon cœur.

M. DOTTI, se rapprochant d'elle en lui prenant doucement la main.

C'eût été conscience.

MADAME LUDGER.

Dans le mariage, quelles sont nos compensations?

M. DOTTI.

Diable! Cependant, à voir Henri..... Il y a malheureusement des questions qu'on ne peut pas faire. Un jeune homme comme lui, dans la force de l'âge..... Mais moi enfin qui ai quarante-cinq ans....

(Il rit.)

MADAME LUDGER.

Je ne sais pas ce qui vous fait rire.

M. DOTTI.

Il devrait être amoureux comme un fou.

MADAME LUDGER.

Amoureux ! Qu'est-ce que c'est que l'amour ? Ce n'est pas l'amour comme les hommes l'entendent qui lui manque.

M. DOTTI.

A la bonne heure donc.

MADAME LUDGER.

Mais aucun rapport entre nous, aucune sympathie. La frivolité l'entraîne. Ce serait tous les jours des fêtes si je voulais.

M. DOTTI, d'un ton patelin.

Ah ! que c'est triste !

MADAME LUDGER.

Par mon éducation, par mon caractère, je suis assez sérieuse.

M. DOTTI.

Qualité bien rare aujourd'hui chez les femmes.

MADAME LUDGER.

J'ai besoin de confiance, d'épanchemens.

M. DOTTI.

Je l'aurais juré.

MADAME LUDGER.

Voilà comme je concevais le mariage.

M. DOTTI.

Moi aussi.

MADAME LUDGER.

Vous!

M. DOTTI.

Mais certainement.

MADAME LUDGER.

Vous n'avez jamais pensé à vous marier.

M. DOTTI.

Vous croyez cela?

MADAME LUDGER.

A quelle époque donc?

M. DOTTI.

Il n'y a pas bien long-temps. Ce traître de Henri ne l'a pas voulu.

MADAME LUDGER.

Monsieur Ludger?

M. DOTTI.

Il m'a enlevé la seule femme qui aurait pu me convenir.

MADAME LUDGER.

Je suis si peu faite aux plaisanteries, que je ne concevais pas celle-là d'abord.

M. DOTTI.

En quoi trouvez-vous que ce soit une plaisanterie?

MADAME LUDGER.

Quelle question!

M. DOTTI.

Est-ce parce que j'ai quinze ans de plus que Ludger?

MADAME LUDGER.

Parlons sérieusement, je vous prie, monsieur Dotti.

M. DOTTI.

Je ne suis pas brillant, je me rends justice; mais je n'en sais pas moins apprécier les qualités d'une femme aimable. Si j'étais assez heureux pour en rencontrer une qui réunît votre esprit, votre raison, et qu'elle me permît de lui adresser mes hommages, il n'y aurait jamais eu sur la terre un esclave plus soumis que moi. Juste ciel! causer le moindre déplaisir à une femme aussi parfaite! (Il s'approche encore plus près.) Continuez à me confier vos peines. Je vous trouve un ange.

MADAME LUDGER.

Monsieur Dotti, si le ton que vous prenez avec moi n'est qu'un badinage, il se prolonge beaucoup; si c'est autre chose, je ne sais pas le nom qu'il faut lui donner.

M. DOTTI.

Qu'importe! Je déteste les maris tyrans; j'ai toujours été défenseur des dames. Vous ne connaissez pas mon cœur. Une femme aimable doit-elle être éternellement victime?

MADAME LUDGER.

Aimable ou non, c'est notre sort.

M. DOTTI.

Il faut vous y soustraire. Henri, je le vois, n'est pas capable de vous rendre justice. Délaissée! à votre

âge! non : c'est un crime. Il vous faut un ami, un véritable ami, un confident. Voulez-vous que je le sois? Dites. Vous n'aurez rien à craindre de ma discrétion. Répondez.

MADAME LUDGER.

N'a-t-il pas inventé tout nouvellement de faire le jaloux?

M. DOTTI.

Et de qui? serait-ce de moi, par hasard?

MADAME LUDGER.

C'est bien plus ridicule; c'est du frère d'Eulalie, de monsieur Léopold.

M. DOTTI.

Léopold de Lémon?

MADAME LUDGER.

Oui.

M. DOTTI.

Il n'a pas vingt-cinq ans!

MADAME LUDGER.

Que voulez-vous? c'est comme cela. Je crois qu'on lui trouve une jolie figure; quelques personnes prétendent qu'il a ce qu'on est convenu d'appeler de bonnes manières : c'est peut-être cela que monsieur Ludger s'imagine que j'aurai remarqué.....

M. DOTTI.

Il est fou.

MADAME LUDGER.

Je ne cache pas que la conversation de monsieur

Léopold me paraît plus agréable que celle de bien d'autres ; mais ce n'est pas un crime.

M. DOTTI.

Quand il n'y a que cela.

MADAME LUDGER.

Il chante aussi passablement. Vous nous avez quelquefois entendus chanter ensemble ; j'y ai renoncé. Avoir des bouderies pour une romance !

M. DOTTI.

Ce n'est pas la peine.

MADAME LUDGER.

Par exemple, il dessine assez bien ; ce n'est pas que son crayon soit très-savant, c'est plutôt un crayon spirituel et gracieux. J'aurais aimé à avoir quelque chose de lui dans mon cabinet, impossible. Chaque fois seulement qu'il vient ici avec sa sœur et que monsieur Ludger est là, je suis sur les épines.

M. DOTTI.

A votre place, je lui ferais entendre qu'il ne devrait plus revenir.

MADAME LUDGER.

Je vous demande alors qui je verrais.

M. DOTTI, *gaiement.*

Moi.

MADAME LUDGER.

Ah ! sans doute. Mais soyez de bonne foi, monsieur Dotti : n'est-il pas bien cruel de rompre avec

toute une famille qui est pour ainsi dire devenue la mienne, et cela sans autre excuse qu'une bizarrerie de monsieur Ludger? Si je fais une impertinence à monsieur Léopold, sa sœur n'aura-t-elle pas le droit de s'en fâcher? Leur mère, qui a eu tant de bontés pour moi dans mon enfance, m'accusera de légèreté, d'inconséquence.....

M. DOTTI.

Je me charge de vous excuser auprès d'elle.

MADAME LUDGER.

Non, non, il y a des concessions que je ne dois pas faire. Mes principes sont connus. Soyez persuadé qu'il ne viendra jamais à la pensée de qui que ce soit qu'une jeune femme, élevée, comme je l'ai été, par des personnes de la plus haute distinction et d'un mérite incontestable, se laisse aller à aucune espèce de séduction. Congédier monsieur Léopold serait de ma part comme un aveu tacite du danger que j'aurais trouvé à le recevoir plus long-temps; il ne faut pas donner de pareilles armes contre soi : la malignité est déjà assez grande. Je ne changerai rien à ma manière d'être à l'égard de monsieur Léopold.

M. DOTTI.

Je conçois à peu près votre raisonnement; mais, dans la position où vous êtes, je voudrais vous voir un ami sûr, un ami dévoué, un ami comme moi enfin, qui me charge de vous tenir compagnie autant que vous le voudrez, et avec grand plaisir assurément.

MADAME LUDGER.

Vous êtes si bon!

M. DOTTI.

Puisque vous ne tenez qu'à ne pas être isolée, un homme de mon âge impose bien davantage aux mauvaises langues. Quand au contraire on voit un trop jeune homme aller souvent dans une maison, on s'imagine tout de suite que cela plaît à la maîtresse de cette maison.

MADAME LUDGER.

Vous voilà comme mon mari. A ce compte-là, il ne faudrait donc voir que des gens qui déplairaient?

M. DOTTI.

Est-ce que je vous déplais, moi?

MADAME LUDGER.

Vous changez la question.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, HUGUET.

HUGUET, remettant une lettre à madame Ludger.

Madame, c'est de la part de madame Dorville; on attend la réponse.

MADAME LUDGER, prenant la lettre.

Ah! d'Eulalie. Voyons. (A M. Dotti, après avoir lu.) Elle m'envoie un coupon de deux places pour les Bouffes. Monsieur Ludger est sorti; voulez-vous y venir avec moi?

M. DOTTI.

Ce serait bien volontiers; mais......

MADAME LUDGER.

Allez-vous déjà vous dédire? Il n'y a qu'un instant que vous m'offriez de me tenir compagnie autant que je le voudrais.

M. DOTTI.

J'accepte.

MADAME LUDGER, avec enjouement.

Il faut toujours que les hommes se fassent prier. (A Huguet.) Dites que c'est bon. Il n'y a pas d'autre réponse. J'irai.

(Huguet sort.)

SCÈNE VI.

MONSIEUR DOTTI, MADAME LUDGER.

M. DOTTI.

Réellement j'avais promis.....

MADAME LUDGER.

Je ne vous écoute pas. Aurais-je été aux Bouffes sans vous?

M. DOTTI.

Vous me charmez.

MADAME LUDGER.

N'ayant à Paris ni frère ni parens, il n'y a que vous avec qui je puisse me montrer décemment.

M. DOTTI, *avec un mouvement de joie.*

Vous en convenez donc?

MADAME LUDGER.

D'autant que madame Dorville me marque que son frère sera là.

M. DOTTI, *déconcerté.*

Ah! monsieur Léopold sera là?

MADAME LUDGER.

Avec les chimères que monsieur Ludger s'est forgées, ne me faut-il pas une caution?

M. DOTTI.

Et je serai la caution.

MADAME LUDGER.

Si vous ne vous fussiez pas trouvé ici, je me voyais condamnée à rester au coin de mon feu, moi qui aime tant la bonne musique!

M. DOTTI.

La meilleure musique est toujours quelque chose de bien fugitif.

MADAME LUDGER.

Ne dites pas cela : pour des âmes sensibles comme la nôtre, c'est un des plus grands charmes de la vie.

M. DOTTI.

Je vous avouerai.....

MADAME LUDGER.

Voulez-vous me faire le plaisir de sonner ma femme de chambre?

M. DOTTI.

Ce diable de Henri n'a qu'à se fâcher!

MADAME LUDGER, feignant de ne pas le comprendre.

De ce que vous auriez sonné ma femme de chambre?

M. DOTTI.

Je ne le croyais pas si chatouilleux.

MADAME LUDGER.

Je vais vous tirer d'embarras.

(Elle sonne.)

M. DOTTI.

La paix dans le ménage.....

MADAME LUDGER, à Fanny qui paraît à la porte.

Apportez tout ce qu'il faut pour arranger mes cheveux.

FANNY.

Oui, madame.

(Elle sort.)

M. DOTTI.

Si vous vouliez m'en croire.....

MADAME LUDGER.

Chut! Voici ma femme de chambre qui revient.

M. DOTTI.

A quoi vous décidez-vous?

MADAME LUDGER, bas.

Prenez donc garde à cette fille.

M. DOTTI, bas.

Vous persévérez donc?

MADAME LUDGER.

J'ai fait répondre que j'acceptais.

M. DOTTI.

Tout comme il vous plaira. Je vais alors vous quitter un instant pour porter une carte ici près. Je serai revenu avant la fin de votre toilette.

MADAME LUDGER.

Ne vous faites pas attendre, au moins.

M. DOTTI.

Non, non. J'ai ma voiture en bas.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

MADAME LUDGER, FANNY.

MADAME LUDGER.

N'arrangez que le devant de mes cheveux; je mettrai un bonnet.

FANNY.

Lequel madame mettra-t-elle?

MADAME LUDGER.

Cela m'est fort indifférent, celui que vous voudrez; le dernier que j'ai fait faire. C'est le plus joli; ne le trouvez-vous pas?

FANNY.

A mon goût, celui qui a des rubans roses me paraît aller mieux à madame.

MADAME LUDGER.

Apportez-le, si cela vous fait plaisir. (Fanny sort.) J'ai vu le moment où le beau zèle de monsieur Dotti n'irait pas jusqu'à m'accompagner aux Bouffes. (Elle rit.) Il aurait préféré rester ici à m'ennuyer.

FANNY, revenant avec un bonnet.

Madame changera-t-elle de robe?

MADAME LUDGER.

Celle que j'ai est fort bien; vous me donnerez seulement mon châle gris de lin, mon boa et des gants.

SCÈNE VIII.

MADAME LUDGER, MADAME DORVILLE. FANNY.

HUGUET, annonçant.

Madame Dorville!

(Il sort avec Fanny.)

MADAME DORVILLE.

J'ai forcé ta consigne. On ne voulait pas me laisser monter.

MADAME LUDGER.

Je ne comptais pas sur ta visite. Quand monsieur Ludger n'est pas ici, j'ai assez l'habitude de faire fermer ma porte.

MADAME DORVILLE.

Est-ce que ton mari ne vient pas avec nous?

MADAME LUDGER.

Il était déjà sorti quand j'ai reçu ton billet. Monsieur Dotti prendra sa place.

MADAME DORVILLE.

J'en suis fâchée. Tu sais que j'ai un faible pour monsieur Ludger.

MADAME LUDGER.

C'est que tu aimes les personnes qui ne ressemblent pas à tout le monde.

MADAME DORVILLE.

Te voilà encore.

MADAME LUDGER.

Je n'en dis pas de mal.

MADAME DORVILLE.

Je t'en défierais bien : c'est un homme parfait. Mais tu as quelquefois, en parlant de lui, des réticences, des sourires ironiques que je n'ai jamais pu comprendre. Le fait est que beaucoup de personnes m'ont déjà demandé si vous faisiez bon ménage. Certainement ce n'était pas d'après monsieur Ludger qu'on me faisait ces questions-là.

MADAME LUDGER.

Je crois que tu me grondes.

MADAME DORVILLE.

Tu aimes ton mari?

MADAME LUDGER, souriant.

C'est mon devoir.

MADAME DORVILLE.

Tu ne me réponds pas sérieusement.

MADAME LUDGER.

Comment faut-il donc que je te réponde?

MADAME DORVILLE.

Je t'assure que sans s'en apercevoir on s'accoutume à se plaindre, à se trouver malheureuse; on prend des habitudes de victime qu'on serait fort embarrassée de justifier, et on est tout étonnée, un beau jour, que quelque sot qui a pris cela au pied de la lettre s'en autorise pour vous offrir des consolations. Vois quelle serait ta surprise si cela t'arrivait par hasard.

MADAME LUDGER.

Dieux! que tu sais de choses!

MADAME DORVILLE.

J'avais bien peur que mon billet ne te trouvât pas chez toi. C'est qu'aujourd'hui ce n'est pas seulement pour le spectacle que nous allons aux Bouffes.

MADAME LUDGER.

Qu'y a-t-il donc encore?

MADAME DORVILLE.

Une belle-sœur que nous voulons te montrer, et qui sera dans la loge à côté de la nôtre.

MADAME LUDGER.

Une belle-sœur! Tu n'as qu'un frère, et il n'est pas marié.

MADAME DORVILLE.

Aussi est-ce par anticipation que je dis ma belle-sœur; mais il y a tout lieu de croire qu'elle le sera. Tu dois la connaître : c'est mademoiselle Valrin.

MADAME LUDGER.

Je crois bien en avoir entendu parler; voilà tout : elle n'est pas de ma société.

MADAME DORVILLE.

Tu nous diras ce que tu en penses.

MADAME LUDGER.

On ne peut guère juger quelqu'un au spectacle. Au surplus, si elle plaît à monsieur Léopold, ce doit être une perfection.

MADAME DORVILLE.

Ce n'est pas qu'elle soit très-jolie.

MADAME LUDGER.

Cela m'étonne. A l'entendre, il ne devait épouser qu'une beauté achevée. C'est donc l'esprit, les grâces qui l'ont séduit?

MADAME DORVILLE.

Et le caractère, qu'elle a des plus aimables. Nous n'avons vu personne qui ne nous ait fait son éloge.

MADAME LUDGER.

Quand on veut marier quelqu'un.....

MADAME DORVILLE.

C'est Léopold lui-même qui l'a choisie. Il y a six

mois que cela l'occupait; mais il ne nous en a parlé que quand il a été bien sûr que sa demande ne serait pas refusée.

MADAME LUDGER.

Six mois ! C'est comme un roman.

MADAME DORVILLE.

Le mariage était une chose si importante aux yeux de mon frère ! Il a beau être galant, empressé, il ne faut pas s'y fier, rien ne lui échappe : il voit tout, jusqu'aux plus petits ridicules.

MADAME LUDGER.

D'où on peut conclure que l'objet de ses préférences n'en a aucun sans doute.

MADAME DORVILLE.

Il ne dit pas cela. Il faut croire seulement qu'elle en a le moins qu'on puisse avoir.

MADAME LUDGER.

Je lui en fais mon compliment.

MADAME DORVILLE.

A présent que je suis assurée que tu viendras, je vais aller chercher Léopold, qui doit m'attendre avec impatience. Mais si tu es prête, je puis t'emmener.

MADAME LUDGER.

Et monsieur Dotti qui doit venir me prendre !

MADAME DORVILLE.

Je l'avais oublié. Aie bien soin de te couvrir : la sortie des spectacles est mortelle dans cette saison-ci

MADAME LUDGER, la reconduisant.

Tu es la prudence même.

SCÈNE IX.

MADAME LUDGER seule, ensuite FANNY.

MADAME LUDGER.

Monsieur Léopold est passablement dissimulé. Après tout, il ne me devait pas de confidences. C'est moi qui ai eu trop de franchise avec lui, je lui parlais comme à un frère. Trop de franchise! Est-ce bien le mot? Eulalie a deviné juste : j'aime assez à me plaindre. C'est un tort; et monsieur Dotti m'a donné ce soir une bonne leçon sans s'en douter.

FANNY.

Madame, voici le châle et le boa que madame m'avait demandés; mais madame Dorville, en sortant, m'a recommandé de vous faire prendre aussi un manteau.

MADAME LUDGER.

C'est bon. Laissez tout cela sur le canapé. (Fanny sort.) Pour monsieur Léopold cependant, ne pas me parler de son mariage, c'est très-singulier. S'il se pique de tout voir, peut-être aura-t-il vu que je n'étais pas digne de recevoir d'aussi hautes communications. Fiez-vous donc après cela à l'intimité! Que les hommes sont faux!

SCÈNE X.

MADAME LUDGER, MONSIEUR DOTTI.

M. DOTTI.

A-t-on fini? a-t-on encore un châle, un mouchoir, des gants à chercher? Me voilà.

MADAME LUDGER.

Monsieur Dotti, j'ai réfléchi aux observations que vous m'avez faites; elles m'ont paru si justes, si raisonnables, que j'ai bien envie de vous laisser aller seul.

M. DOTTI.

Comment donc! comment donc! Qu'est-ce que c'est que ce nouveau caprice? Moi qui vous avais apporté un bouquet.

(Il lui présente des fleurs qu'il avait tenues cachées.)

MADAME LUDGER, prenant le bouquet.

Il est charmant, je vous en remercie de tout mon cœur; mais risquer de donner de l'humeur à monsieur Ludger pour quelques heures de musique.....

M. DOTTI.

Puisque je veux bien vous servir de caution.

MADAME LUDGER.

J'aime mieux ne pas en avoir besoin.

M. DOTTI.

Il ne faudrait rien vous dire. Avec votre rigorisme,

vous portez tout à l'extrême. Je sors de chez un de mes amis à qui j'ai parlé de vous depuis bien longtemps; il va aller ce soir au Théâtre-Italien rien que pour vous voir.

MADAME LUDGER.

Que voulez-vous? il ne m'y verra pas.

M. DOTTI.

C'est désolant!

MADAME LUDGER.

Ce qui serait pire que cela, ce serait d'avoir reçu d'aussi sages conseils que ceux que vous m'avez donnés, sans en tenir aucun compte.

M. DOTTI.

Je suis un pédant, un sot; je ne suis que cela. Depuis que mes cheveux grisonnent, je m'en vais toujours faisant le mentor comme un imbécile, je me vieillis à plaisir : la belle avance! les femmes m'écoutent comme un père, elles ne veulent plus m'écouter autrement.

MADAME LUDGER.

Plaignez-vous. Un père! Y a-t-il rien de plus respectable?

M. DOTTI.

Je me soucie bien de ces respects-là!

MADAME LUDGER.

Je ne veux pas vous priver du spectacle.

M. DOTTI.

Vous croyez que j'irai?

MADAME LUDGER.

Pour cela, certainement.

M. DOTTI.

Oh bien! moi, je ne le crois pas.

MADAME LUDGER.

Vous aimez tant les Bouffes!

M. DOTTI.

Je les aime comme on les aime, avec une société qui m'est agréable. Madame Dorville est peut-être la seule personne qui aille là pour la musique; encore, à ce qu'elle dit. C'est plutôt un air qu'elle se donne, je crois bien. Comme c'est divertissant! on ne peut pas causer. Et puis cet ami qui va se tuer à regarder avec qui je serai, et qui prendra sans doute madame Dorville pour vous.

MADAME LUDGER, riant.

Je veux bien en courir les risques.

M. DOTTI.

Tout considéré, je reste ici.

MADAME LUDGER.

C'est impossible!

M. DOTTI.

Comment est-ce impossible?

MADAME LUDGER.

Que penseraient ces dames? Elles nous attendent, elles auraient de l'inquiétude. Vous ne pouvez pas

vous dispenser d'y aller, ne fût-ce qu'un instant. C'est un service que je vous demande, monsieur Dotti.

M. DOTTI.

Qu'est-ce que je leur dirai ?

MADAME LUDGER.

Que j'ai eu une espèce d'étourdissement.

M. DOTTI.

Vous étourdie! comme c'est croyable!

MADAME LUDGER.

Vous ajouterez que c'est peu de chose, mais que j'ai cru plus prudent de ne pas sortir.

M. DOTTI.

La rigidité de principes n'exclut pas les petits mensonges, à ce qu'il paraît.

MADAME LUDGER.

Si vous appelez cela mentir!

M. DOTTI.

Pardon, pardon. Tout en maudissant votre opiniâtreté, je ne puis pas m'empêcher de trouver votre conduite sublime. Quitte à m'y ennuyer, je vais aller à ces Bouffes pour vous obéir, afin de faire quelque chose pour vous, d'après vos ordres. Et que ce petit drôle de Henri ne connaisse pas son bonheur! (Il lui baise la main.) Vous n'avez pas de plus sincère admirateur que moi.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

MADAME LUDGER, *seule.*

Ma conduite sublime! Il est bien habile de pouvoir lui donner un nom. Je devais aller à ce spectacle, y porter un air dégagé, trouver mademoiselle Valrin charmante, féliciter monsieur Léopold sur le bonheur de son choix..... Mais non; il fallait y aller tout bonnement, ne dire que ce que j'aurais trouvé raisonnable de dire. Est-ce que j'aimais monsieur Léopold? Pas du tout. Que me fait son mariage? A force de vouloir occuper de moi, je me suis perdue dans un labyrinthe dont je ne sais plus comment sortir. Faute de pouvoir me deviner, et je l'en aurais bien défié, monsieur Ludger me délaisse; monsieur Léopold m'écoutait, et voilà tout. Si j'ai réussi à quelque chose, c'est donc à faire illusion à monsieur Dotti; cela en valait bien la peine! Qu'il eût été plus sage d'être naturelle, et que m'en aurait-il coûté avec un mari comme le mien!

SCÈNE XII.

MONSIEUR LUDGER, MADAME LUDGER.

M. LUDGER.

Ma bonne amie, donnez-moi la main.

MADAME LUDGER, *regardant son mari avec inquiétude.*

La voici; mais pourquoi?

M. LUDGER.

Vous ne souffrez pas?

MADAME LUDGER.

Non.

M. LUDGER.

Sérieusement?

MADAME LUDGER.

Très-sérieusement.

M. LUDGER.

Alors je ne comprends rien aux confidences que Dotti vient de me faire, et je ne lui pardonne pas l'inquiétude qu'il m'a causée.

MADAME LUDGER.

Je voulais me débarrasser de lui; j'ai prétexté une indisposition pour qu'il me laissât seule. Je n'aurais pas employé ce moyen si j'avais pu prévoir qu'il dût vous rencontrer. J'ai eu tort, je m'en repens.

M. LUDGER.

Que vous êtes aimable quand vous le voulez!

MADAME LUDGER.

Il y a un reproche dans ce compliment. Etait-ce votre intention?

M. LUDGER.

Tenez, ma bonne amie, parlons une fois à cœur ouvert, et qu'un moment de franchise dissipe pour jamais ce qu'il y a de pénible dans notre situation. A l'effroi que j'éprouvai en vous croyant souffrante,

Dotti n'a pas pu s'empêcher d'entrer avec moi dans des détails d'où il résulterait que je suis jaloux. Moi, jaloux! monsieur Léopold me paraît un fort gentil garçon, il est aimable, il a de l'esprit. Peut-être vaut-il mieux que moi, mais il n'est pas votre mari, et cela suffit pour me tranquilliser. Vous ne m'avez pas cru jaloux, n'est-ce pas? (Madame Ludger sourit.) A la bonne heure. Quoique je vous étudie souvent, je ne puis pas toujours deviner le but de vos petites combinaisons.

MADAME LUDGER.

Comment! des combinaisons!

M. LUDGER.

Oui, oui. De temps en temps vous faites des essais pour acquérir de l'empire sur moi et vous élever dans mon esprit pas un rigorisme d'emprunt.

MADAME LUDGER.

Ne dites pas d'emprunt.

M. LUDGER.

Si fait, si fait, ma bonne amie; d'emprunt. Pour être parfaite, il vous suffirait de vous confier à votre caractère; mais l'éducation que vous avez reçue vous a mis dans la tête des idées bizarres qui vous ont inspiré le désir d'étonner. Qu'arrive-t-il de là? qu'un mari qui n'a pas la patience d'attendre que cet échafaudage de faux semblans soit tombé, va chercher à se distraire ailleurs.

MADAME LUDGER.

Aux Bouffes ce soir, par exemple.

M. LUDGER.

Partout. Cela ne vaut-il pas mieux que de tourmenter une pauvre petite femme qui souffre déjà assez du mal qu'elle se fait à elle-même?

MADAME LUDGER.

Si vous aviez la conviction de ce que vous dites, que ne me parliez-vous plus tôt?

M. LUDGER.

Je n'ai fait que cela de cent manières différentes; mais vous preniez alors un air qui m'était insupportable.

MADAME LUDGER.

Insupportable!

M. LUDGER.

Insupportable est peut-être trop fort. Mais pour nous autres hommes, occupés d'affaires sérieuses, vous ne pouvez pas savoir combien il nous en coûte pour nous soumettre aux caprices même de la femme que nous aimons le mieux. Des idées transportées d'un monde chimérique dans le monde réel et toujours positif ne nous paraissent pas assez importantes pour y subordonner notre conduite. Vous-même, ma bonne amie, je suis sûr que vous en êtes souvent embarrassée.

MADAME LUDGER.

Je ne sais pas à quoi vous voyez cela.

M. LUDGER.

Essayez de me faire croire que vous mettez une

grande différence entre des comédiens excommuniés et d'autres qui, à ce qu'on dit, ne le sont pas; à votre âge, dans ce temps-ci! Tenez, vous faites votre petite moue pour vous empêcher de rire. Je ne vous en demande pas davantage. C'est pourtant le sujet de notre querelle d'hier.

MADAME LUDGER.

Vous ne voulez pas comprendre que dans ma société.....

M. LUDGER.

Je vous arrête encore là. Votre société! Qu'est-ce que c'est que votre société? Pouvez-vous dire que vous ayez une société? c'est un mot que vous avez appris, et malheureusement avec la grimace qui en est la suite obligée.

MADAME LUDGER.

Je fais donc la grimace?

M. LUDGER.

Remarquez par plaisir les femmes qui disent : Ma société; il n'y en a pas une qui n'accompagne cela d'une mine à faire entendre qu'elle ne voit que des gens à part pour le ton, pour les manières, pour la conduite. J'en hausse les épaules.

MADAME LUDGER.

Qu'est-ce que cela vous fait?

M. LUDGER.

Cela ne me fait rien pour ces belles dames-là; mais souvent, à les entendre, on s'imaginerait que leur

mari ne fait pas partie de leur société. Moi qui vous aime tant!

MADAME LUDGER, d'un ton de plaisanterie.

Aussi, monsieur Ludger, pouvez-vous être assuré que de toutes les personnes que je vois vous serez toujours celle que je recevrai avec le plus de considération.

M. LUDGER, gaiement.

Puisque nous voilà d'accord sur ce point, nous le serons bientôt sur le reste.

MADAME LUDGER.

Vous allez vite en conversion.

M. LUDGER.

Je sème en si bon terrain! Au lieu de me faire soupçonner d'une jalousie qui serait offensante pour vous, faites qu'on envie notre bonheur. Quelle coquetterie peut-on mettre à se faire plaindre? Avoir la prétention de se faire plaindre, c'est chercher à faire pitié.

MADAME LUDGER.

Ce serait en effet une singulière ambition.

M. LUDGER.

Avouez-le.

MADAME LUDGER.

Vous triomphez, je n'ai rien à répondre : la raison est de votre côté. Mais auriez vous la même résignation que moi si je vous disais à mon tour ce que je pense de vous?

M. LUDGER.

Dites.

MADAME LUDGER.

Ne vous troublez pas.

M. LUDGER.

En vérité, je suis fort calme.

MADAME LUDGER.

Et vous avez raison, car vous êtes le meilleur des maris, et moi la plus heureuse des femmes.

M. LUDGER, l'embrassant.

Je vais faire avancer la voiture et vous conduire aux Bouffes pour tranquilliser vos amis et leur dire que vous êtes parfaite. Le voulez-vous?

MADAME LUDGER.

Je veux bien aller aux Bouffes, mais je ne veux pas que vous disiez à propos de rien que je suis parfaite. Vous auriez l'air de ne vous en être aperçu qu'aujourd'hui.

M. LUDGER.

Eh bien! j'attendrai.

(Il l'embrasse encore et s'en va.)

MADAME LUDGER, seule.

Il est plus clairvoyant que je ne croyais, c'est fort heureux pour moi; car, avec ce qu'il appelle mes petites combinaisons, il est certain que je ne savais plus où donner de la tête:

QUI RUSE S'ABUSE.



LE SOUS-PRÉFET,

OU

N'EST PAS BIEN ÉCHAPPÉ QUI TRAINE SON LIEN.



PERSONNAGES.

LE SOUS-PRÉFET.
CHARLES, JULES, RICHARD, } amis du sous-préfet.
MADAME BLONDEAU, tante du sous-préfet.
UN DÉPUTÉ.
UN CURÉ.
MONSIEUR LOUCHET, commis.
CONSTANCE, FRANÇOIS, } domestiques du sous-préfet.

(La scène se passe en province, dans le cabinet du sous-préfet.)



LE BON PRÉFET.

NON, NON, JE VOUS EN CONJURE

[illegible] SOUS-PRÉFET [illegible]

[illegible]

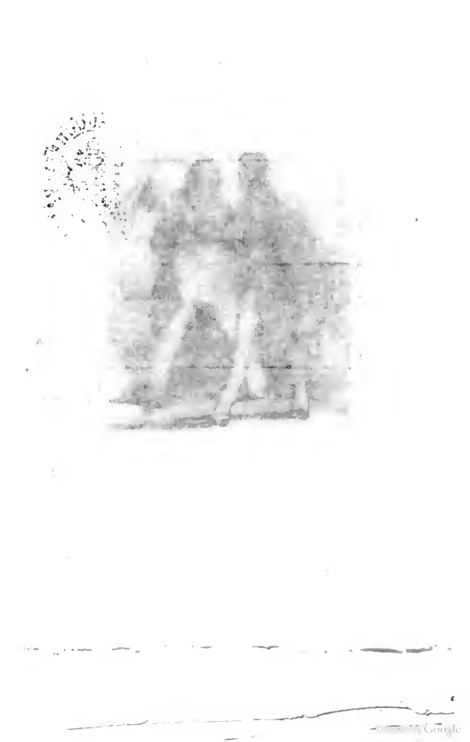
[illegible] une maison [illegible] connaissance?

[illegible] trop, monsieur le [illegible], tout sous-préfet qu'il est [illegible] pour moi que le petit [illegible] dans mes bras, vous en [illegible]

LE [illegible].

[illegible] que vous êtes comme de [illegible]

[illegible] père et sa mère [illegible] garçon du monde.



LE SOUS-PRÉFET.

SCÈNE I.

LE CURÉ, CONSTANCE.



CONSTANCE.

Vous pouvez entrer, monsieur le curé; monsieur le sous-préfet a dit qu'il serait à vos ordres dans un moment.

LE CURÉ.

Est-ce que vous ne vous trouvez pas un peu dépaysée dans une maison comme celle-ci, ma chère Constance?

CONSTANCE.

Pas trop, monsieur le curé, parce que monsieur le sous-préfet, tout sous-préfet qu'il est, ne peut toujours être pour moi que le petit Auguste que j'ai porté dans mes bras, vous entendez bien.

LE CURÉ.

Il est vrai que vous êtes comme sa nourrice.

CONSTANCE.

Il a perdu si brusquement son père et sa mère, le pauvre enfant! Eh bien! ça a eu beau grandir, c'est toujours resté le meilleur garçon du monde.

LE CURÉ.

Un peu étourdi.

CONSTANCE.

Qui est-ce qui n'a pas été un peu étourdi?

LE CURÉ.

Il y a pourtant une certaine gravité indispensable dans un homme en place.

CONSTANCE.

Ah! vraiment, s'il a une place, on peut bien dire que ce n'est pas sa faute. Il est assez riche pour se passer de cela. Mais son tuteur, qui est si fier d'être député, a trouvé superbe d'en faire un sous-préfet pour montrer le crédit dont il jouit à Paris. Monsieur Auguste s'est laissé faire, voilà tout.

LE CURÉ.

De manière ou d'autre, ma chère Constance, il devrait sentir que cela lui impose des devoirs.

CONSTANCE.

Eh! mon Dieu, qui donc pourrait se plaindre de lui? Jamais on n'a été plus tranquille ici que depuis sa nomination. Les autres étaient si taquins! Comme il le dit souvent lui-même, ce n'est pas un sous-préfet qui empêchera les choses.

LE CURÉ.

Certainement ce n'est pas un sous-préfet qui empêchera les choses de s'accomplir. Mais vous, Constance, qui avez de bons sentimens, ne devriez-vous

pas lui faire entendre qu'il devrait donner un meilleur exemple?

CONSTANCE.

Vous ne le connaissez guère, monsieur le curé : si j'allais lui parler d'aller à la messe, il verrait bien que ça ne vient pas de moi, et il n'en ferait que rire.

LE CURÉ.

Il y a cependant, même dans ce temps-ci, des gens qui ont éprouvé que c'était une chose assez sérieuse.

CONSTANCE.

Dites-le-lui vous-même, c'est votre état; peut-être vous écoutera-t-il. Quant à moi, je puis vous répondre qu'il n'y a pas sur terre un homme plus charitable, ni qui donne plus que lui.

LE CURÉ.

A qui donne-t-il? à des réfugiés, à des condamnés. Ce n'est plus de la charité, Constance, c'est de l'esprit de parti.

CONSTANCE.

Le grand malheur! n'est-ce pas aussi par esprit de parti que d'autres donnent à d'autres? De cette façon-là, tous ceux qui souffrent sont soulagés.

LE CURÉ.

Assez, Constance, assez. Il me paraît que monsieur le sous-préfet est occupé; je reviendrai.

CONSTANCE.

Non, monsieur le curé; il a reçu quelques amis,

aujourd'hui; voilà pourquoi le dîner se prolonge; mais ils finissaient quand je l'ai fait avertir que vous étiez ici. Et, tenez, je les entends qui quittent la table. Votre servante, monsieur le curé.

(Elle sort.)

LE CURÉ, seul.

Ce petit gaillard-là est incompréhensible! il a l'air de ne mettre d'importance à rien, pas même à sa place. On ne sait comment le saisir.

(On chante dans la coulisse :)

En avant, marchons
Contre leurs canons,
A travers le fer, le feu des bataillons,
Courons à la victoire,
Courons à la victoire!

A merveille, messieurs, donnez-vous-en bien; c'est votre tour. Patience! le nôtre reviendra.

SCÈNE II.

LE CURÉ, LE SOUS-PRÉFET.

LE SOUS-PRÉFET.

Pardon, monsieur le curé; vous savez qu'on n'est pas maître chez soi quand on traite ses amis. Il fallait venir nous trouver; vous auriez bu un verre de vin de Champagne avec nous.

LE CURÉ.

Je ne l'aurais pas pu; c'est aujourd'hui vendredi

LE SOUS-PRÉFET.

C'est juste, c'est juste! Jour de jeûne, jour d'abstinence, jour ennemi du vin de Champagne. Prenez que je n'ai rien dit.

LE CURÉ.

Oh! que si madame votre mère vivait encore, elle serait étonnée d'avoir un fils comme vous!

LE SOUS-PRÉFET.

C'est selon, monsieur le curé. Les mères, même les plus dévotes, quand elles ont de l'esprit, ne haïssent pas trop un fils mauvais sujet. C'est pour elles une occasion de coqueter afin de le ramener dans la bonne voie; sans compter qu'elles s'attirent de temps en temps de ces confidences qui, tout rigide qu'on soit, ne laissent pas que d'être assez amusantes. Dans vos confessionnaux, vous devez éprouver cela mieux que personne,

LE CURÉ.

Parlons d'autre chose. Vous savez que j'ai dit une messe le jour de Saint-Michel?

LE SOUS-PRÉFET.

Est-ce que vous ne dites pas votre messe tous les jours?

LE CURÉ.

Pardonnez-moi; mais celle-là m'avait été demandée.

LE SOUS-PRÉFET.

Raison de plus pour la dire.

LE CURÉ.

Ce n'est ni une raison de plus ni une de moins. Seulement, comme le 29 septembre est en même temps fête de saint Michel et date de naissance.....

LE SOUS-PRÉFET.

D'un haut et très-puissant petit prince.

LE CURÉ.

Vous vous rappelez donc cela?

LE SOUS-PRÉFET.

Eh bien après?

LE CURÉ.

Je vous avouerai que je crains les interprétations.

LE SOUS-PRÉFET.

Les personnes qui vous avaient demandé cette messe croyaient sans doute que cela ferait du bien à leur protégé.

LE CURÉ.

A leur protégé! Y pensez-vous?

LE SOUS-PRÉFET.

A leur quoi? Dites-moi le nom qu'il faut lui donner. En vérité, je n'y mets pas de malice. Enfin ces personnes avaient dans l'idée de bien faire? Je ne me suis pas chargé d'empêcher le bien, moi.

LE CURÉ.

Vous n'avez pas reçu de plainte?

LE SOUS-PRÉFET.

Aucune.

LE CURE.

On pouvait craindre à cause de la majorité.....

LE SOUS-PRÉFET.

De la chambre des députés?

LE CURÉ.

Vous me comprenez de reste, j'en suis sûr. Vous savez aussi bien que moi que la Saint-Michel, ou le 29 septembre dernier, était l'époque de la majorité de cet auguste enfant.

LE SOUS-PRÉFET.

Je vois au moins qu'il y avait plus d'un mystère dans votre messe. Eh bien! est-ce que cela a occasioné du mouvement dans la ville?

LE CURÉ.

Hélas! bien peu, je suis forcé d'en convenir.

LE SOUS-PRÉFET.

Je ne devine pas alors ce qui pourrait vous donner de l'inquiétude. Pour moi, tant qu'on se bornera à des prières, je trouverai que c'est le mieux du monde.

LE CURÉ.

C'est qu'il y a encore une chose: le *Domine salvum* n'a pas été chanté; mais ce n'était qu'une messe basse.

LE SOUS-PRÉFET.

Et, aux messes basses, on n'est pas obligé à cela?

LE CURÉ.

Vous faites l'ignorant.

LE SOUS-PRÉFET.

Ma parole d'honneur, non.

LE CURÉ.

On n'y est forcé qu'à la grand'messe.

LE SOUS-PRÉFET.

Alors je ne connais pas de curé plus en règle que vous.

LE CURÉ.

Il y a tant de gens toujours prêts à mal interpréter les choses!

LE SOUS-PRÉFET.

On les laisse interpréter.

LE CURÉ.

Je ne voudrais pourtant pas vous compromettre.

LE SOUS-PRÉFET.

Ah! parbleu, vous n'avez pas besoin de vous en mêler; je me compromets bien tout seul.

LE CURÉ.

Une messe pour le prince légitime, le jour de sa majorité, sans prières pour l'ordre actuel; on ne peut pas se le dissimuler, c'est assez grave!

LE SOUS-PRÉFET.

Voyons, voyons un peu, monsieur le curé; est-ce que vous auriez besoin d'une petite persécution pour relever vos affaires? Dites-le-moi: nous arrangerons cela le mieux possible.

LE CURÉ.

Si vous plaisantez...

LE SOUS-PRÉFET.

Non; je parle très-sérieusement. On invente bien des horribles attentats pour effrayer les chambres; on remet la statue de Bonaparte sur sa base pour éveiller des sympathies populaires; qu'y aurait-il d'étonnant à ce que, de votre côté, vous eussiez besoin aussi de quelque véhicule dans ce genre-là? Il ne faut pas en faire le fin avec moi. Vous êtes bien sûr que les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez.

LE CURÉ.

Vous êtes désolant.

LE SOUS-PRÉFET.

Écoutez, monsieur le curé: eussiez-vous des craintes réelles, je vous donne ma parole que jamais je ne me ferai exécuteur des hautes œuvres d'aucun gouvernement. Ainsi dites vos messes, faites vos prières comme vous l'entendrez, aux heures qui vous conviendront le mieux, les jours qui vous paraîtront le plus favorables; ne m'en parlez pas, je ne vous en ouvrirai jamais la bouche.

LE CURÉ.

Je suis persuadé que vous êtes la droiture même; cependant on a des idées quelquefois, et une de mes idées, c'est qu'il ne serait pas impossible qu'on vous eût donné des instructions pour nous laisser nos coudées un peu plus franches. Hein!

LE SOUS-PRÉFET.

Si vous saviez le cas que je fais des instructions! Mais il ne faut pas être sorcier pour deviner que le pouvoir aimerait assez à se rapprocher de vous, afin de profiter de votre clientèle et se donner un petit air d'autrefois; mais si j'étais prêtre, je ne m'y fierais pas.

LE CURÉ.

Vous ne vous y fieriez pas?

LE SOUS-PRÉFET.

Je ne m'y fierais pas du tout.

LE CURÉ.

C'était encore une de mes idées.

LE SOUS-PRÉFET.

Elle était bonne.

LE CURÉ.

Il faut avouer que vous êtes un sous-préfet comme il n'y en a jamais eu. Si vous aviez un peu de religion!...

LE SOUS-PRÉFET.

J'ai déjà celle de l'honneur; ce n'est pas mal pour commencer.

LE CURÉ.

Voulez-vous me permettre de venir vous voir de temps en temps?

LE SOUS-PRÉFET.

Vous êtes bien bon, monsieur le curé; mais je suis rarement seul, et je ne voudrais pas vous expo-

ser à vous trouver souvent en mauvaise compagnie.

LE CURÉ.

Il a peur de se convertir.

LE SOUS-PRÉFET.

C'est bien mieux, je me trouve parfait.

LE CURÉ.

Ah! jeune homme, jeune homme! vous êtes fier de votre jeunesse. Cela passe bien vite. Dieu vous fasse miséricorde! Je vous souhaite le bonsoir.

(Il sort; le sous-préfet le reconduit.)

LE SOUS-PRÉFET, seul.

Si on ne devinait pas avec les prêtres, on ne saurait jamais ce qu'ils vous veulent. Ce brave curé n'aurait pas été fâché d'être un tant soit peu martyr. Il s'adressait! bien (A la cantonade.) Vous ne venez pas, vous autres?

SCÈNE III.

LE SOUS-PRÉFET, CHARLES, JULES, RICHARD.

CHARLES.

Nous te croyions encore avec ton curé.

LE SOUS-PRÉFET.

Il est parti.

JULES.

Qu'est-ce donc qu'il te voulait?

LE SOUS-PRÉFET.

Se dénoncer.

CHARLES.

Comment! se dénoncer!

LE SOUS-PRÉFET.

Pour une messe qu'il craint de voir interpréter comme séditieuse.

JULES.

Tu l'as bien rassuré, j'espère.

LE SOUS-PRÉFET.

Est-ce que je me mêle de messes!

CHARLES.

Tu as tort; tu pourras t'en repentir. Il y a dans les hauts lieux des gens qui n'ont ni foi ni loi et qui n'hésiteraient pas à te destituer, comme n'ayant pas de convenances religieuses.

JULES.

Au fait, tu comptes dejà parmi les anciens sous-préfets.

CHARLES.

Il y a près d'un an qu'il est en place.

JULES.

Ils l'auront oublié.

CHARLES.

Tant que son tuteur sera député, je regarde Auguste comme inamovible.

JULES.

A propos de son tuteur, on dit qu'il doit arriver aujourd'hui.

LE SOUS-PRÉFET.

En voici la première nouvelle.

CHARLES.

Comment! il se cacherait même de toi!

JULES.

Quand ces messieurs-là ne sont plus en masse, ils deviennent très-prudens.

RICHARD.

Messieurs, messieurs, pas de mauvaises plaisanteries.

JULES.

A qui donc en a-t-il Richard?

RICHARD.

Vous êtes toujours prêts à blâmer ceux qui défendent le système actuel. Concevez-vous un système que personne ne défendrait? On vous a dit cent fois qu'il y avait des gens qui étaient nés pour commander; il faut bien alors qu'il y ait des gens qui soient nés pour servir. D'ailleurs le pouvoir, dans ce moment-ci, est encore bien jeune; il a les fantaisies de son âge: quand on lui passerait quelque chose! Il n'est pas obstiné; il se dédit tant qu'on veut. Il n'y a donc pas de quoi se désespérer, attendons. Que daible! attendons.

CHARLES et JULES, en riant.

Oui, oui, attendons.

LE SOUS-PRÉFET, *affectant un air solennel.*

Paix, messieurs! Il me semble que vous oubliez un peu trop que vous êtes dans le cabinet particulier de monsieur le sous-préfet.

CHARLES, JULES ET RICHARD, *embrassant le sous-préfet.*

Ah! notre bon sous-préfet! Ah! le meilleur des sous-préfets!

LE SOUS-PRÉFET, *cherchant à se débarrasser.*

Ils vont tout à l'heure étouffer leur meilleur des sous-préfets.

CHARLES.

Vive notre sous-préfet!

JULES et RICHARD.

Vive notre sous-préfet!

LE SOUS-PRÉFET.

Voulez-vous bien vous taire! On va croire que je suis entouré d'agens de police.

JULES.

Non, cher ami! Pour cette fois, c'est bien le cœur qui parle.

LE SOUS-PRÉFET.

Et un peu le vin de Champagne. Mais silence, voici le chef de mes bureaux, il faut se méfier de lui.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, M. LOUCHET.

LE SOUS-PRÉFET.

Qu'est-ce que vous m'apportez là, monsieur Louchet?

M. LOUCHET.

Monsieur le sous-préfet peut se donner la peine de lire.

(Pendant que le sous-préfet est occupé à lire, monsieur Louchet regarde les jeunes gens en dessous.)

CHARLES, bas à Jules.

Vois donc la vilaine mine qu'il nous fait.

JULES.

Je le défierais bien d'en faire une belle.

LE SOUS-PRÉFET, après avoir lu.

C'est bon; vous n'avez qu'à me laisser cela.

M. LOUCHET.

Monsieur le sous-préfet ne signe pas tout de suite?

LE SOUS-PRÉFET.

Non.

M. LOUCHET.

Il me semblait qu'il y avait urgence.

LE SOUS-PRÉFET.

Il vous semblait mal. Je puis vous assurer que cette lettre est inutile.

M. LOUCHET.

Inutile, si l'on veut que le scandale ait lieu; mais si l'on a l'intention de le réprimer....

LE SOUS-PRÉFET.

Monsieur Louchet, il me semble que ma décision suffit.

M. LOUCHET.

Aussi, monsieur, n'est-ce que par le désir de vous conserver le plus long-temps possible que je crains de vous voir compromettre votre responsabilité. Je suis persuadé que monsieur le sous-préfet a d'excellentes intentions; mais la connexité de ses opinions avec les opinions...

RICHARD.

Achevez, monsieur Louchet; avec les opinions de gens qui pensent mal. N'est-ce pas cela que vous voulez dire?

M. LOUCHET.

Je ne suis pas républicain, moi, messieurs; je le déclare hautement. J'ai horreur des gouvernemens qui tuent.

CHARLES.

Fi donc, tuer! c'est comme les tyrans. Il vaut mieux faire mourir en prison; c'est plus naturel.

LE SOUS-PRÉFET.

Charles, je ne permets pas les applications détournées.

CHARLES.

Je suis sûr que monsieur Louchet avait déjà fait cette réflexion-là.

M. LOUCHET.

Monsieur, du moment qu'on mange le pain d'un gouvernement, on ne doit plus réfléchir.

JULES.

Voilà un axiome que tu ne ferais pas mal de méditer, Auguste.

M. LOUCHET.

C'est singulier, messieurs, vous êtes tous amis de monsieur le sous-préfet, et je ne puis pas dire un mot dans son intérêt sans que vous ayez l'air de me tourner en ridicule.

RICHARD.

Mais distinguez-vous bien ce qui est dans son intérêt?

M. LOUCHET.

C'est de conserver sa position, je suppose.

RICHARD.

Et s'il lui était indifférent de la perdre?

M. LOUCHET.

Ah! mon Dieu!

LE SOUS-PRÉFET.

Ne les écoutez pas, monsieur Louchet.

M. LOUCHET.

Indifférent de perdre une place! Cela ne s'est jamais vu, à moins qu'on ne soit sûr qu'un autre gouvernement vous en récompensera.

CHARLES.

C'est ce qui vous reste à deviner.

M. LOUCHET, *avec inquiétude.*

Le gouvernement actuel existe toujours?

LE SOUS-PRÉFET, *de l'air le plus grave.*

Plaît-il, monsieur Louchet?

M. LOUCHET.

C'est qu'à entendre ces messieurs...

LE SOUS-PRÉFET.

Mes amis peuvent tout se permettre devant moi, surtout en sortant de table; je connais le fond de leur cœur comme le mien. Mais vous, monsieur Louchet, je ne vous aurais jamais cru capable de mettre en doute si le gouvernement actuel existait encore.

M. LOUCHET.

Monsieur le sous-préfet me rendra la justice de croire...

LE SOUS-PRÉFET.

Quand vous serviez le Directoire, vous aviez confiance dans sa durée, n'est-il pas vrai?

M. LOUCHET.

Comment croire qu'un gouvernement qui se renouvelait par cinquième ne fût pas éternel!

LE SOUS-PRÉFET.

Quand vous serviez l'Empire, pensiez-vous que vous assisteriez à sa chute?

M. LOUCHET.

Avec tant de gloire, cela était impossible.

LE SOUS-PRÉFET.

Quand vous serviez la Restauration, vous aviez foi dans son avenir?

M. LOUCHET.

Quatorze siècles de légitimité, monsieur le sous-préfet!

LE SOUS-PRÉFET.

Eh bien! monsieur, de votre aveu, vous avez cru à la durée de tous les gouvernemens qui vous ont employé, et vous mettez en doute si le gouvernement actuel existe encore! Je ne veux pas vous embarrasser, mais comprenez-vous les inductions que je pourrais tirer de vos paroles? J'aime à croire que vous n'en avez pas pesé la valeur, et je vous promets de les oublier. Laissez-moi ces papiers, je les examinerai.

(M. Louchet sort en arrière et toujours en saluant.)

SCÈNE V.

LE SOUS-PRÉFET, RICHARD, JULES, CHARLES, un peu après FRANÇOIS.

JULES.

Il te menaçait, ton monsieur Louchet.

LE SOUS-PRÉFET.

Le voilà remis à l'ordre pour quelque temps.

RICHARD.

Tu es admirable! Citer à un homme la kyrielle

des gouvernemens qu'il a vu tomber, pour lui prouver l'infaillible stabilité du gouvernement qui leur succède! Quand tu serais doctrinaire tu ne ferais pas mieux.

FRANÇOIS.

Madame Blondeau demande si monsieur est visible.

LE SOUS-PRÉFET.

Pour ma tante, toujours. Vous apporterez de la lumière.

(François sort.)

CHARLES.

Nous te laissons. Viendras-tu ce soir au spectacle?

LE SOUS-PRÉFET.

Si vous me promettez qu'on ne sifflera pas la petite Estelle.

RICHARD.

Elle est si minaudière!

LE SOUS-PRÉFET.

Ce n'est pas l'avis du capitaine de gendarmerie. Messieurs, respect aux autorités.

TOUS ENSEMBLE.

A ce soir, à ce soir!

SCÈNE VI.

LE SOUS-PRÉFET, MADAME BLONDEAU.

(Le domestique annonce madame Blondeau, et pose deux bougies sur une table.)

LE SOUS-PRÉFET.

Bonsoir, ma petite tante; qu'avez-vous donc de si pressé à me dire?

MADAME BLONDEAU.

Imagine-toi que ton tuteur vient de m'envoyer une lettre dans laquelle il me dit qu'il est à une lieue d'ici, dans une ferme; qu'il a l'intention de venir chez moi à la brune, et d'y passer la nuit.

LE SOUS-PRÉFET.

Pourquoi chez vous? n'a-t-il pas sa maison à la ville?

MADAME BLONDEAU.

Tu dis juste ce que je me suis dit; car enfin, quoiqu'il soit ton tuteur et que je sois ta tante, nous n'avons jamais été liés ensemble.

LE SOUS-PRÉFET.

Savez-vous bien que sa démarche pourrait en faire douter? Il y a peut-être quelque petite chose que j'ignore.

MADAME BLONDEAU.

Ne badine donc pas, Auguste, quand je te parle raison. Certainement il y a beaucoup de députés qui

feraient bien de se cacher; mais si ton tuteur doit avoir un charivari, j'aime encore mieux qu'il l'ait chez lui que chez moi; c'est plus dans l'ordre. De penser qu'on jetterait des pierres dans mes vitres, comme on dit que c'est l'usage, tu juges si je serais contente. Je ne m'occupe pas de politique; c'est bien le moins qu'on respecte mon domicile.

LE SOUS-PRÉFET, à part.

Je commence à deviner, et la lettre que monsieur Lonchet m'apportait à signer pourrait bien ne pas être sans motif.

MADAME BLONDEAU.

J'ai pris mon parti tout de suite. J'ai recacheté le billet de ton tuteur, comme si je ne l'avais pas lu; je l'ai donné à Félicité qui lui dira que je suis à la campagne et qu'elle n'a les clefs de rien. Monsieur le député deviendra ce qu'il pourra. Tu trouves que j'ai tort?

LE SOUS-PRÉFET.

Moi, ma petite tante, pas du tout; mais je crois qu'on aura mal interprété ce qui se passe. Un des collègues de mon tuteur est en effet arrivé ce matin; il dîne en grande compagnie ici près. J'ai entendu parler d'une aubade qu'on voulait lui donner; pour le charivari, il n'en est pas question.

MADAME BLONDEAU.

Te voilà absolument comme les autres; parce que tu es en place, tu crois tout savoir. Et quand il serait question de charivari?

LE SOUS-PRÉFET.

Pourvu qu'il ne fût pas chez vous, n'est-ce pas?

MADAME BLONDEAU.

C'est épouvantable qu'un gouvernement force ses députés à se compromettre aussi indignement.

LE SOUS-PRÉFET.

Mais, ma bonne petite tante, les députés ne sont pas les députés du gouvernement; il sont les députés de la France.

MADAME BLONDEAU.

De la France! j'aime bien ça. Tais-toi donc. S'ils étaient les députés de la France, est-ce que la France leur donnerait des charivaris? Dis plutôt que tout se fait à rebours du bon sens aujourd'hui. Je ne veux pas te fâcher; mais que tu sois un homme d'État, n'y a-t-il pas de quoi rire? Conviens-en.

LE SOUS-PRÉFET.

J'en conviendrais si je ne connaissais pas les autres. Un sous-préfet, d'ailleurs, n'est pas un homme d'État.

MADAME BLONDEAU.

Tu deviendras peut-être préfet un jour?

LE SOUS-PRÉFET.

Je ne crois pas. Mais un préfet n'est pas non plus un homme d'État. Nous sommes tous commis de gens qu'on appelle ministres, parce qu'ils consentent à être les très-humbles serviteurs d'une volonté qui, en définitive, est obligée d'obéir à tout le monde. Voyez s'il y a là de quoi être bien glorieux.

MADAME BLONDEAU.

Malgré cela, tu pourrais faire beaucoup de mal si tu voulais.

LE SOUS-PRÉFET.

C'est un pouvoir qui ne manque à personne.

MADAME BLONDEAU.

Et cependant, mon cher ami, je sais que tu fais du bien.

LE SOUS-PRÉFET.

Ceux qui vous disent cela vous trompent, ma tante. La vérité est que je ne fais rien du tout.

MADAME BLONDEAU.

Et ces deux personnes dernièrement que tu avais reçu l'ordre de faire arrêter, et que tu as laissées évader?

LE SOUS-PRÉFET.

Il ne faut pas dire que je les ai laissées évader; je me suis seulement trompé. On s'est présenté trop tard pour les saisir; c'est un bonheur pour elles.

MADAME BLONDEAU.

Tu es gentil, va. Embrasse-moi et fais toujours de même.

LE SOUS-PRÉFET.

On ne peut pas promettre de se tromper toujours.

MADAME BLONDEAU, riant.

Tu as raison; mais, sans rien promettre, quand on a un bon cœur, on a les honnêtes gens pour soi. Ces deux pauvres proscrits! si tu avais pu les entendre! Veux-tu que je te dise où ils se sont réfugiés?

LE SOUS-PRÉFET.

Chez vous.

MADAME BLONDEAU.

Tu le savais?

LE SOUS-PRÉFET.

Et ce n'était pas les premiers que vous cachiez.

MADAME BLONDEAU.

Oh bien! puisque c'est comme cela, je ne veux plus avoir de secrets pour toi.

LE SOUS-PRÉFET.

Pour Dieu, ma tante, pas de confidences. Souvenez-vous que vous ne vous mêlez pas de politique.

MADAME BLONDEAU.

Je ne m'en mêle que pour la bonne cause.

LE SOUS-PRÉFET.

Comme tout le monde.

MADAME BLONDEAU.

Allons, allons, tu as ta manière, je ne te contrarierai pas. Te voilà averti. Je quitte la ville. Ton tuteur se réfugiera peut-être chez toi; prends tes mesures en conséquence. Mais ne te compromets pas trop pour lui. Après tout, il n'a jamais été que le tuteur de ta fortune, et il est bien facile de voir que ce n'est pas lui qui t'a élevé, mon bon Auguste. Adieu, mon ami.

LE SOUS-PRÉFET.

Adieu, ma bonne tante.

SCÈNE VII.

LE SOUS-PRÉFET, seul, ensuite FRANÇOIS, puis CONSTANCE.

LE SOUS-PRÉFET.

Il faut avouer que c'est une belle chose que d'être vrai, naturel, d'agir sans arrière-pensée. Voilà mes amis qui se méfient de moi, et qui préparent en cachette un charivari à mon tuteur. Car enfin, s'il n'était question de rien, monsieur Louchet m'aurait-il apporté à signer l'ordre de mettre la force publique sous les armes? Comment ce tuteur lui-même aurait-il su à Paris la réception qui l'attendait à son retour, au point de n'oser descendre dans son domicile? Certainement il y a correspondance entre lui et monsieur Louchet. Pourquoi pas? Cet homme lui sert peut-être d'espion auprès de moi. Ce serait une infamie bien digne du régime de police sous lequel nous avons le bonheur de vivre. Quoi qu'il en soit, jamais député ne me forcera à faire couler le sang pour sauver son amour-propre. Que les gouvernemens n'hésitent pas en pareille circonstance, à la bonne heure; ils ont les chambres pour les absoudre; mais moi, j'ai ma conscience qui est un peu plus difficile. (Il sonne. A François qui entre.) Vous allez atteler la calèche.

FRANÇOIS.

La calèche fermée?

LE SOUS-PRÉFET.

Oui, la calèche fermée. Vous la laisserez sous la remise, et vous vous tiendrez à la tête de vos chevaux, sans les quitter un seul instant.

FRANÇOIS.

Monsieur n'a pas d'autres ordres à me donner?

LE SOUS-PRÉFET.

Non. Dites à Constance que je voudrais lui parler.

FRANÇOIS.

Justement la voici.

(Il sort.)

LE SOUS-PRÉFET.

Constance, j'écarte exprès François, parce que je ne veux pas qu'il entende ce que j'ai à vous dire. Il viendra peut-être quelqu'un me demander. Je vous prie de vous tenir sur la porte cochère, mais sans affectation. Si on se nomme, ou si vous reconnaissez la personne, vous l'amènerez ici. Dans le cas contraire, vous agirez de même, sans lui faire la moindre question.

CONSTANCE.

C'est monsieur que monsieur attend. La tante de monsieur m'a tout raconté.

LE SOUS-PRÉFET.

Peste soit de ma bonne tante!

CONSTANCE.

Avec moi, monsieur, il n'y a pas de danger.

LE SOUS-PRÉFET.

Elle a peut-être été en faire autant dans trois ou

quatre maisons avant de quitter la ville, sans réfléchir à quoi elle m'exposait.

CONSTANCE.

Est-ce qu'on oserait donner un charivari à monsieur sous les fenêtres du sous-préfet? C'est impossible; vos amis ne le souffriraient pas.

LE SOUS-PRÉFET.

C'est bien, ma chère Constance; faites exactement ce que je vous ai dit. Je ne vous recommande pas d'être discrète.

CONSTANCE.

Ah! pour ça...

LE SOUS-PRÉFET.

Tant que je serai seul, on laissera entrer quiconque me demandera. Si la visite que je crains m'arrive, porte fermée pour tout le monde.

CONSTANCE.

Soyez sans inquiétude.

(Elle sort.)

LE SOUS-PRÉFET, seul.

Excellente fille qui croit que mes amis ne souffriraient pas qu'on insultât ma maison! Mes amis! Qui peut se vanter d'en avoir dans les temps politiques? On n'a que des complices. Dès qu'ils se sont cachés de moi, c'est qu'ils sont décidés à se satisfaire à tout prix. Allons, c'est encore une expérience que je devrai au poste que j'occupe; mais celle-ci me paraît bien dure. Du courage! mes dispositions sont faites pour tout événement. Le diable s'en mêlera, ou je saurai éviter le charivari sans donner à personne le

droit de se plaindre, ni, ce qui serait pire, le droit de se moquer de moi.

SCÈNE VIII.

LE SOUS-PRÉFET, RICHARD.

LE SOUS-PRÉFET.

Richard, je suis bien aise de te voir.

RICHARD.

De la manière que tu me le dis, on pourrait en douter.

LE SOUS-PRÉFET.

Vous n'avez donc pas été au spectacle?

RICHARD.

J'y étais, mais ne te voyant pas venir, et inquiet du bruit qui se répand qu'on va battre le rappel...

LE SOUS-PRÉFET.

Le rappel!

RICHARD.

Si l'aubade que nous voulons donner au député qui est descendu chez monsieur Lelong te déplaisait, il fallait nous le dire franchement.

LE SOUS-PRÉFET.

Donnez vingt aubades à qui vous voudrez, si cela vous amuse, qu'est-ce que cela me fait à moi? Ce qui est inconcevable, c'est que vous ayez pu me confondre avec ces valets du pouvoir qui ne cher-

chent qu'à dresser des embûches pour signaler leur zèle. Moi, faire battre le rappel contre de la musique!

RICHARD.

Aussi n'y concevions-nous rien; car ce député est vraiment un honnête homme.

LE SOUS-PRÉFET.

Va te promener avec tes honnêtes gens. Des honnêtes gens qui laissent faire le mal; et qui se croient honnêtes gens parce qu'ils vous disent à l'oreille qu'ils sont bien loin de l'approuver!

RICHARD.

Voilà ta tête partie.

LE SOUS-PRÉFET.

Est-ce un quoique? est-ce un parce que? La belle distinction pour donner aux uns des aubades, aux autres des charivaris! C'est à faire pitié.

RICHARD.

Si tu ne veux pas m'écouter....

LE SOUS-PRÉFET.

Il vont diviniser un homme qu'ils ne connaissent pas; et moi qui ne les ai jamais quittés, qui suis leur camarade, leur ami, sur un propos les voilà qui me regardent comme un sournois, sans que cela leur coûte le moins du monde.

RICHARD.

Mets-toi à notre place. Vingt personnes nous disent qu'on va convoquer la force publique; il n'y a que toi ici qui puisse savoir pourquoi.

LE SOUS-PRÉFET.

J'ai la certitude qu'on a le projet de donner un charivari à mon tuteur, et on s'est caché de moi.

RICHARD.

C'est donc contre le charivari que tu veux faire battre le rappel?

LE SOUS-PRÉFET.

Tu m'impatientes avec ton rappel; je ne sais pas ce que tu veux dire.

RICHARD.

De notre côté, je te jure que nous n'aurions jamais formé un pareil projet sans te consulter. Là, mon bon Auguste, as-tu pu croire que nous aurions risqué de te compromettre sans ton consentement? Nous savons bien que tu ne tiens pas à ta sous-préfecture....

LE SOUS-PRÉFET.

J'en ai cent pieds par-dessus la tête.

RICHARD.

Mais enfin nous, nous tenons à toi; nous y tenons tellement que, pour peu que cela te fasse plaisir, ton tuteur aura sa part de notre aubade.

LE SOUS-PRÉFET.

Donne-moi la main, et pardonnons-nous réciproquement de nous être soupçonnés.

RICHARD.

Il y a de ton monsieur Louchet dans tout ce tripotage-là.

LE SOUS-PRÉFET.

Juge dans quelle position je pouvais me trouver. Mon tuteur arrive, peut-être même est-il arrivé au moment que je te parle; il n'ose pas descendre chez lui; l'asile sur lequel il comptait lui sera refusé; c'est probablement chez moi qu'il se réfugiera; c'est donc chez moi que des clameurs viendraient l'accueillir. Ce serait à me déshonorer.

RICHARD.

Pauvre garçon! Et comment t'en débarrasseras-tu?

LE SOUS-PRÉFET.

A présent que je ne vous crains plus, je suis sûr d'avoir raison contre lui. Je ne doute pas qu'il ne vienne dans de très-mauvaises dispositions; peut-être même a-t-il ma destitution dans sa poche.

RICHARD.

Quel plaisir ce serait cependant de lui donner une bonne leçon?

LE SOUS-PRÉFET.

Sans le respect humain, parbleu! je le crois bien.

RICHARD.

Un faux libéral dont nous avons tous été dupes.

LE SOUS-PRÉFET.

Tu vas m'apprendre cela.

RICHARD.

On s'arracherait les cheveux de dépit en pensant qu'on s'est laissé prendre aux simagrées d'indépendance dont il faisait parade.

LE SOUS-PRÉFET.

Il y aurait tant d'autres raisons pour s'arracher les cheveux!

RICHARD.

C'est égal, s'il te destitue, nous saurons le retrouver.

LE SOUS-PRÉFET.

Sa frayeur me paraît tellement exagérée, que je serais tenté de croire que c'est encore un jeu, et qu'il a besoin de rehausser ses actions auprès des ministres, comme ce bon curé de tantôt qui me demandait aussi sa petite persécution. Nous le trahissons peut-être en lui refusant les honneurs du martyre.

RICHARD.

Tout est double dans ce temps-ci. A ta place, je le laisserais courir les rues à ses risques et périls.

LE SOUS-PRÉFET.

Ce n'est pas possible.

RICHARD.

Tu n'as qu'à venir chez moi sans donner d'ordres pour le recevoir.

LE SOUS-PRÉFET.

Je tiens à mettre les procédés de mon côté.

RICHARD.

Ainsi te voilà prisonnier. En vérité, tu es trop bon. Je reçois tous nos amis après l'aubade; tu nous manqueras.

LE SOUS-PRÉFET.

Si je puis disposer de moi, j'irai vous rejoindre.

RICHARD.

Et si tu nous arrives destitué...

LE SOUS-PRÉFET.

Nous porterons vingt toast à l'indépendance. N'est-ce pas la fiche de consolation en pareil cas?

SCÈNE IX.

LE SOUS-PRÉFET, RICHARD, CONSTANCE.

CONSTANCE.

Monsieur!

LE SOUS-PRÉFET.

Quoi?

CONSTANCE.

Monsieur sait bien?

LE SOUS-PRÉFET.

Oui.

CONSTANCE.

Eh bien! monsieur, il est là.

LE SOUS-PRÉFET.

Faites-le monter tout de suite, ma chère Constance.

CONSTANCE.

Bon.

(Elle sort.)

LE SOUS-PRÉFET.

Et toi, Richard, passe par l'autre escalier, à moins que tu ne tiennes au bonheur insigne d'embrasser le premier mon très-honorable tuteur.

RICHARD.

Je n'y tiens pas du tout, et je me sauve. Tâche de nous revenir.

SCÈNE X.

LE SOUS-PRÉFET, et un peu après LE DÉPUTÉ.

LE SOUS-PRÉFET.

Je m'attends à un orage.

(Il rit.)

LE DÉPUTÉ, enveloppé d'un manteau qu'il jette sur un siége, ainsi que son chapeau.

Voyez, monsieur, à quelles précautions je suis obligé de descendre pour rentrer dans ma ville natale, dans une ville où ma famille a toujours joui de la plus haute considération, dans une ville siége de l'administration que je vous ai fait donner. J'en suis humilié pour vous.

LE SOUS-PRÉFET.

Je ne suis pas coupable de votre excès de prudence. Vous auriez pu rentrer en toute sûreté dans votre maison, si le bruit de votre arrivée et de vos craintes ne s'était pas répandu par des moyens que j'ignore, mais qui ont peut-être donné l'idée d'un projet auquel personne ne pensait.

LE DÉPUTÉ.

Vous convenez donc que le projet existe?

LE SOUS-PRÉFET.

Il m'a suffi de témoigner que cela me désobligeait

pour acquérir la certitude qu'il n'aurait pas d'exécution.

LE DÉPUTÉ.

Je ne vous croyais pas autant d'ascendant.

LE SOUS-PRÉFET.

C'est la faute de vos correspondances.

LE DÉPUTÉ.

Ainsi vous n'avez pris aucune mesure comme fonctionnaire?

LE SOUS-PRÉFET.

Mesures contre quoi, puisqu'il n'était question de rien?

LE DÉPUTÉ.

C'est égal, monsieur, vous deviez commencer comme on commence partout, et déployer d'abord un appareil imposant. Ce n'est pas que je ne devine très-bien votre intention: vous avez voulu jouer le rôle de protecteur vis-à-vis de moi, et que je fusse bien persuadé que c'était à vous personnellement que je devais de ne pas être insulté à mon retour. Tant de présomption ne justifie que trop les reproches qu'on vous fait sur le parti auquel vous vous êtes lié.

LE SOUS-PRÉFET.

Qu'importe, si dans ce moment vous n'avez pas à vous en plaindre?

LE DÉPUTÉ.

Est-ce que le scandale peut m'atteindre, monsieur? Croyez-vous que c'était pour moi que je le redoutais? C'est sur vous, sur vous seul qu'il serait retombé.

Que prouvent les charivaris, les ovations, les aubades, les banquets? l'opinion d'une foule insensée qui est incapable de comprendre la marche loyale de notre gouvernement. Dans des temps comme ceux-ci, un homme raisonnable ne doit désirer qu'une chose : être impopulaire.

LE SOUS-PRÉFET.

Je ne vois pas alors ce qui vous empêchait de rentrer chez vous.

LE DÉPUTÉ.

Tant que j'ai pu croire qu'il y avait du danger....

LE SOUS-PRÉFET.

Danger d'être reçu comme un homme impopulaire; c'est votre ambition.

LE DÉPUTÉ.

Mon courage n'est pas aveugle, ce n'est pas celui d'un fou. Il a des bornes. Certainement si la force publique eût été convoquée....

LE SOUS-PRÉFET.

Nous n'avons pas de garnison dans ce moment, et la garde nationale ne se montre guère en pareille circonstance.

LE DÉPUTÉ.

Et pourtant vous n'hésitiez pas à me pousser hors de votre maison.

LE SOUS-PRÉFET.

Tenez, monsieur, nous ne nous entendrons jamais, parce que nous nous cachons réciproquement les pensées qui nous occupent. Nous ferions mieux de nous parler à cœur ouvert.

LE DÉPUTÉ.

Qu'avez-vous à me reprocher?

LE SOUS-PRÉFET.

C'était la question que j'allais vous faire pour mon compte.

LE DÉPUTÉ.

N'est-ce pas à moi que vous devez votre place?

LE SOUS-PRÉFET.

Loin de le nier, je vous en ai toujours accusé.

LE DÉPUTÉ.

Accusé! L'expression est heureuse. Je suis donc bien coupable à vos yeux d'avoir voulu vous sauver de la dissipation dans laquelle l'oisiveté vous aurait nécessairement fait tomber? Quelque bien assise que soit une fortune, elle n'est pas inépuisable.

LE SOUS-PRÉFET.

L'amour de l'indépendance m'aurait préservé des folies qu'il vous plaisait de craindre pour moi.

LE DÉPUTÉ.

L'indépendance! quand on peut servir son pays. Vous avez beau rire, monsieur, un homme en place est plus utile qu'un indépendant; c'est pourquoi je mettais de l'intérêt à ce que vous apprissiez l'administration.

LE SOUS-PRÉFET.

En cela vous avez parfaitement réussi; j'en sais tout ce qu'on peut en savoir, c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'administration.

LE DÉPUTÉ.

De mieux en mieux! Il ne faut plus s'étonner si votre préfet se plaint que vous ne répondiez pas même à ses lettres.

LE SOUS-PRÉFET.

C'est par prévoyance. Sur deux lettres qu'il m'écrit, il y en a toujours une pour m'engager à ne pas tenir compte de la précédente.

LE DÉPUTÉ.

Est-ce sa faute si lui-même reçoit continuellement de pareils contre-ordres? Mais au moins il répond.

LE SOUS-PRÉFET.

Il a plus de commis que moi.

LE DÉPUTÉ.

Et avec soumission.

LE SOUS-PRÉFET.

Cela tient au caractère.

LE DÉPUTÉ.

Que de fois j'ai arrêté votre destitution!

LE SOUS-PRÉFET.

Je vous en remercie bien sincèrement, car je ne veux pas être destitué.

LE DÉPUTÉ.

Vous ne le voulez pas!

LE SOUS-PRÉFET.

Non. Un homme qui a subi une place jusqu'à sa destitution ne peut pas réclamer une grande con-

fiance pour la franchise de ses opinions. On lui suppose toujours du dépit, et cela pourrait me nuire par la suite.

LE DÉPUTÉ.

Je ne vous comprends pas.

LE SOUS-PRÉFET.

Si je me présentais comme candidat au conseil du département, par exemple.

LE DÉPUTÉ.

Ou pour la députation.

LE SOUS-PRÉFET.

Dans le cas où la chambre serait dissoute, pourquoi pas ?

LE DÉPUTÉ.

J'aurais joué un joli jeu. Je ne vous avais fait nommer sous-préfet que pour assurer ma réélection ; il se trouve que c'est un rival que je me suis donné.

LE SOUS-PRÉFET.

Un rival ! c'est me faire trop d'honneur ; un concurrent tout au plus.

LE DÉPUTÉ.

En attendant, voyez en moi un juge, monsieur. J'ai votre destitution toute prête. Le ministre m'avait laissé la faculté de l'anéantir ou de l'envoyer à votre préfet si je vous trouvais indigne d'indulgence. D'après notre conversation, puis-je hésiter ?

LE SOUS-PRÉFET.

N'hésitez que le temps qui m'est nécessaire pour lui faire remettre ma démission.

LE DÉPUTÉ.

Ah! ah! vous demandez des faveurs, grand politique futur! Il ne fallait pas me confier que vos projets ambitieux reposaient sur la gloire d'avoir répudié le gouvernement.

LE SOUS-PRÉFET.

Vous avez raison : c'est une faute que j'ai faite.

LE DÉPUTÉ.

Destitué! destitué!

LE SOUS-PRÉFET.

Mais, monsieur...

LE DÉPUTÉ.

Pas de grâce. Destitué!

(On entend de la musique au dehors. Le député s'arrête, écoute avec attention; et, à mesure que l'aubade continue, il laisse apercevoir l'émotion la plus vive.)

LE SOUS-PRÉFET, qui n'a rien perdu de cette scène, dit à part :

Dieu me pardonne! il prend cela pour lui.

LE DÉPUTÉ, d'un ton très-radouci.

Auguste, qu'est-ce donc?

AUGUSTE.

Ce n'est pas un charivari.

LE DÉPUTÉ.

J'entends bien. On dirait d'une aubade.

LE SOUS-PRÉFET.

Ce n'est pas autre chose.

LE DÉPUTÉ.

Tu n'as pas l'air étonné. Tu t'y attendais donc?

LE SOUS-PRÉFET.

Rien ne se fait ici sans que j'en sois prévenu.

LE DÉPUTÉ.

Je n'ose pas te demander à qui tu la crois destinée.

LE SOUS-PRÉFET.

Eh! parbleu! à un député.

LE DÉPUTÉ.

C'est singulier ; sous tes fenêtres!

LE SOUS-PRÉFET.

Cela ne peut pas vous déplaire.

LE DÉPUTÉ.

Comment!... Quoi!... Ce serait!... C'est impossible! Mais qu'avait donc ce monsieur Louchet? C'est un monstre que monsieur Louchet! Il nous trompait tous les deux.

LE SOUS-PRÉFET.

Il ne m'a jamais trompé.

LE DÉPUTÉ.

Mauvais sujet, qui t'amusais à te laisser faire une scène ridicule!

LE SOUS-PRÉFET.

Destitué! destitué!

LE DÉPUTÉ.

Cette musique est vraiment délicieuse! Je t'avoue que je suis confus. Que de générosité dans tes amis! Car enfin, à vos yeux, mes enfans, je ne dois pas

mériter tant d'honneurs. Vous m'accuseriez de faiblesse, que je n'aurais rien à vous répondre. Mais je te jure, Auguste, qu'on ne peut me reprocher que cela. Pour le reste, tu me connais assez.... Tu es bien persuadé.... Je ne le crois même pas des autres. Nous sommes dans cette chambre comme dans une machine pneumatique; on nous fait l'air ou le vide à volonté. Quand on voit un pouvoir qui pleure, un pouvoir qui craint, un pouvoir qui vous prie de le sauver, on se laisse aller sans savoir ce qu'on fait. C'est une fantasmagorie perpétuelle. Viens donc m'embrasser.

(Il se laisse tomber dans un fauteuil.)

LE SOUS-PRÉFET.

Non, non, destitué!

LE DÉPUTÉ.

Ah! de grâce! sois plus généreux; ne reviens pas là-dessus.... Il faut que je me montre à ces jeunes gens, que je les remercie. C'est bien le moins que je leur doive.

(Il va pour se lever.)

LE SOUS-PRÉFET, le forçant doucement à se rasseoir.

Ne faites pas cela.

LE DÉPUTÉ.

Je ne serais pourtant pas fâché de leur faire entendre que si nous laissons passer bien des choses avec trop de facilité, c'est que nous comptons intérieurement, pour les rectifier, sur l'opinion publique, sur cette bonne jeunesse si intelligente, et qu'on ne persécute que parce qu'elle ne veut pas se laisser tromper. Voilà tout le secret.

LE SOUS-PRÉFET.

Ils le savent aussi bien que vous.

LE DÉPUTÉ.

Quand je pense à toute la peine que se donne ce pauvre pouvoir pour obtenir de loin à loin des ovations si mesquines, et que moi, sans m'en douter, sans avoir rien fait pour cela.... tu le sais mieux que personne, Auguste; tu es témoin que je n'ai rien fait pour cela. C'est une grande satisfaction. (Il se lève précipitamment et se dirige vers une croisée.) Je n'y tiens pas ; je veux absolument les remercier.

LE SOUS-PRÉFET, l'arrêtant.

Non, non, je vous en conjure.

LE DÉPUTÉ.

Mais vraiment, mon cher Auguste, tu es....

LE SOUS-PRÉFET.

Destitué, destitué!

LE DÉPUTÉ, tirant un papier de sa poche.

Que tu m'impatientes avec ta destitution! Veux-tu voir le cas que j'en fais?

LE SOUS-PRÉFET.

Monsieur, ne la déchirez pas.

LE DÉPUTÉ.

Tiens, la voilà.

(Il la met en morceaux qu'il jette aux pieds du sous-préfet.)

LE SOUS-PRÉFET.

Je suis désolé. On croira que j'ai employé la séduction....

LE DÉPUTÉ.

On ne croira rien ; c'est moi qui l'avais sollicitée.

LE SOUS-PRÉFET.

Bah !

LE DÉPUTÉ.

Sans doute. Je suis très-influent au ministère. Pour cette raison-là je ne voudrais pas que cette aubade fût mise dans les journaux ; je connais les ministres, il n'en faudrait pas davantage pour leur mettre la tête à l'envers sur mon compte. Tâchons que ceci se passe en famille, entre nous.

LE SOUS-PRÉFET.

Vous êtes influent, et vous avez peur !

LE DÉPUTÉ.

Nos relations sont basées là-dessus. J'ai cinq députés qui ne votent que d'après moi ; aussi ne me refuse-t-on rien. Ne pense pas à la députation, ça ne conviendrait pas à ton caractère. Laisse-moi faire tes petites affaires comme je l'entendrai, et tu verras. (*Il se retourne du côté de la croisée ; le sous-préfet l'arrête encore.*) Je ne conçois rien à ta conduite. Que diable as-tu donc ? Comme virtuoses, ces jeunes gens mériteraient mes applaudissemens, quand même cette musique n'aurait pas été faite pour moi.

LE SOUS-PRÉFET.

C'est qu'en effet elle n'est pas pour vous.

LE DÉPUTÉ, *stupéfait.*

Hein !

LE SOUS-PRÉFET.

Vous avez pris feu si vite que je n'ai pas eu le temps de vous ôter votre illusion.

LE DÉPUTÉ.

Ne m'avez-vous pas dit vous-même....

LE SOUS-PRÉFET.

Que c'était une aubade; que c'était pour un député; qu'on la donnait sous mes fenêtres, et que je savais d'avance qu'elle aurait lieu. Je n'ai pas menti d'un mot. Mais ce que vous ne m'avez pas laissé le courage d'ajouter, c'est qu'elle s'adressait à un de vos collègues qui a dîné dans la maison à côté, chez monsieur Lelong.

LE DÉPUTÉ.

Je veux sortir d'ici. J'étouffe.

LE SOUS-PRÉFET.

Calmez-vous.

LE DÉPURÉ.

Dussé-je être mis en pièces par vos jacobins, je veux sortir.

LE SOUS-PRÉFET.

A tout hasard j'avais fait atteler ma calèche; elle est à vos ordres.

LE DÉPUTÉ.

Je n'ai pas d'autre moyen de m'éloigner; c'est par force majeure que je l'accepte; mais sachez que désormais tout est rompu entre nous.

LE SOUS-PRÉFET.

Laissez-moi vous accompagner.

LE DÉPUTÉ.

Vous ! Est-ce pour prolonger cette odieuse mystification ! Faites avancer votre voiture.

LE SOUS-PRÉFET.

Tout comme il vous plaira ! (Il sonne ; Constance paraît.) Constance, dites à François qu'il avance.

CONSTANCE.

Oui, monsieur.

LE DÉPUTÉ.

Je descends avec elle ; j'ai trop besoin de respirer.

LE SOUS-PRÉFET.

Attendez qu'on vous avertisse.

(Le député sort sans répondre.)

SCÈNE XI.

LE SOUS-PRÉFET, seul.

Pauvre marionnette, c'est pourtant un dévoué ! Quel appui pour un gouvernement ! Grâce à un heureux hasard, j'ai triomphé de sa malveillance, et je suis à la fois débarrassé de sa protection et de son hypocrisie. C'est tout bénéfice. Ne perdons pas de temps pour rédiger ma démission. (Il se met à écrire.) Je veux que le préfet la reçoive demain à son réveil. Mais quelles clameurs se font entendre dans la rue ? (Il se lève.) Y aurait-il danger pour le fugitif ? (Il écoute avec

inquiétude.) Non, c'est en mon honneur; la méprise est complète; on crie: Vive le sous-préfet! *(Revenant à son bureau.)* Dépêchez-vous, mes braves administrés; vous n'avez que le temps tout juste. A présent, un mot pour le journal du département, afin que l'honneur de mon abdication ne puisse être mis en doute par personne. Il sera plaisant de faire porter ces deux lettres par l'estimable monsieur Louchet, sans qu'il sache ce qu'elles contiennent. *(Il quitte son bureau.)* Je suis libre, bien libre; je puis rejoindre mes amis! Mon cœur se dilate. Je pouvais remettre cela à demain, à après-demain, j'avais du temps devant moi! Mais je n'aurais pas été aussi tranquille.

N'EST PAS BIEN ÉCHAPPÉ QUI TRAÎNE SON LIEN.

LE

RAPPROCHEMENT,

OU

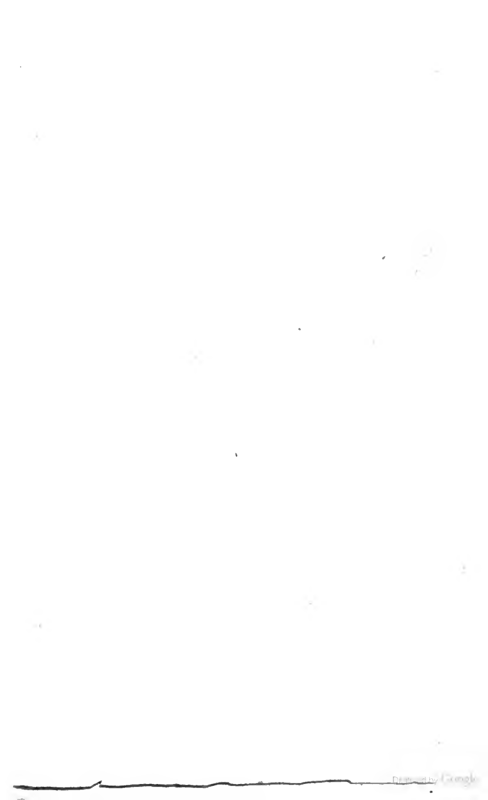
IL FAUT FAIRE DE NÉCESSITÉ VERTU.



PERSONNAGES.

MONSIEUR DALAIN.
MADAME DALAIN.
MADAME BLONDEAU, mère de madame Dalain.
LE DOCTEUR.
PÉLAGIE, femme de chambre de madame Dalain.

(La scène se passe à Paris, dans la chambre à coucher de madame Dalain.)





Mme DALAIN.

QU'EST-CE QUE CELA SIGNIFIE

Le Rapprochement Ch. VII



LE

RAPPROCHEMENT.



SCÈNE I.

MADAME BLONDEAU, MADAME DALAIN.

MADAME BLONDEAU.

De tout ce que tu me dis, ma chère enfant, je conclus que tu es une petite personne fort ennuyée.

MADAME DALAIN.

Que ne dites-vous tout de suite fort ennuyeuse, maman?

MADAME BLONDEAU.

Non. Quand tu te trouves avec des gens qui te paraissent en valoir la peine, ta conversation ne manque pas de vivacité. Je ne suis pas à même de juger si, par-ci par-là, il ne t'échappe pas quelques inconséquences; mais j'ai remarqué que cela arrive souvent, pour peu qu'on veuille faire des frais extraordinaires.

MADAME DALAIN.

Vous m'arrangez bien.

MADAME BLONDEAU.

Tu ne lis plus?

MADAME DALAIN.

Quoi lire? Tout ce qui paraît est assommant.

MADAME BLONDEAU.

Lis des ouvrages anciens.

MADAME DALAIN.

Des vieilleries!

MADAME BLONDEAU.

Et ta musique?

MADAME DALAIN.

Mon piano est dans le salon; me déranger pour aller jouer pendant dix minutes, cela n'en vaut pas la peine.

MADAME BLONDEAU.

Fais-le mettre ici.

MADAME DALAIN.

Ma chambre n'est déjà pas assez encombrée?

MADAME BLONDEAU.

Que ne brodes-tu? Que ne fais-tu de la tapisserie?

MADAME DALAIN.

On trouve de tout cela chez les marchands, et bien mieux fait que tout ce qu'on peut faire soi-même.

MADAME BLONDEAU.

Quand ce ne serait que pour te désennuyer.

MADAME DALAIN.

Vous en revenez toujours là. Où voyez-vous que je m'ennuie?

MADAME BLONDEAU.

Tu bâilles sans cesse.

MADAME DALAIN.

Moi!

MADAME BLONDEAU.

Tu bâilles au spectacle.

MADAME DALAIN.

C'est la chaleur.

MADAME BLONDEAU.

A la promenade.

MADAME DALAIN.

C'est le grand air.

MADAME BLONDEAU.

Dans les concerts, au milieu des plus beaux morceaux de musique.

MADAME DALAIN.

Le bruit, quelque harmonieux qu'il soit, me fait toujours cet effet-là.

MADAME BLONDEAU.

Et au bal.

MADAME DALAIN.

C'est la fatigue.

MADAME BLONDEAU.

Mais enfin, dans le monde?

MADAME DALAIN.

Il est si agréable le monde d'aujourd'hui, si amusant surtout!

MADAME BLONDEAU.

Tiens, tiens, si tu ne te retenais pas, je te vois au moment.....

MADAME DALAIN.

Ah! mais, maman, il ne faut pas m'en vouloir; cela vient de l'estomac.

MADAME BLONDEAU.

Tu es trop heureuse.

MADAME DALAIN.

C'est là le mot.

MADAME BLONDEAU.

Si tu avais passé ta jeunesse comme moi, à poste fixe, dans un magasin de draps ouvert à tous les vents.....

MADAME DALAIN.

Vous aviez au moins un mari qui vous convenait.

MADAME BLONDEAU.

Tu vas recommencer! Qui est-ce qui a voulu avoir le mari que tu as? N'est-ce pas toi qui l'as choisi? Il ne faut pas être injuste. Rappelle-toi donc combien de fois tu m'as répété : Je n'épouserai que le frère d'Eulalie; si on ne me donne pas le frère d'Eulalie, je resterai fille.

MADAME DALAIN.

C'est vrai que j'aimais beaucoup Eulalie dans ce temps-là; mais je ne la vois plus.

MADAME BLONDEAU.

Dame! que veux-tu que j'y fasse?

MADAME DALAIN.

J'étais si jeune! c'était de l'enfantillage; vous n'auriez pas dû m'écouter.

MADAME BLONDEAU.

C'est indigne ce que tu me dis là. Une pauvre mère qui n'a qu'une fille unique qui la tourmente sans cesse, qui ne lui laisse pas de répit pour faire un mariage très-sortable au bout du compte.....

MADAME DALAIN.

Du côté de l'argent.

MADAME BLONDEAU.

Du côté de la famille, du côté de l'éducation.

MADAME DALAIN.

Je ne sais pas.

MADAME BLONDEAU.

Comment! tu ne sais pas? Enfin tu sais que ton mari est un honnête homme.

MADAME DALAIN.

Je suis sûre que c'est un homme de bourse; un homme de hausse, un homme de baisse; un homme qui achète à prime, qui vend à terme; un homme qui se met à découvert à la moindre fluctuation; en un mot, un agioteur, titre qui n'a jamais été très-respectable dans aucun temps.

MADAME BLONDEAU.

Véritablement, ma fille, tu me désoles.

MADAME DALAIN.

Vous êtes bien bonne, maman, puisque j'ai pris mon parti, et monsieur Dalain aussi.

MADAME BLONDEAU.

Cela ne suffit pas dans un ménage. Qu'est-ce que tu peux désirer? Tu as une voiture, tu as des loges au spectacle, cette habitation-ci qui est charmante, une maison de campagne.

MADAME DALAIN.

Voilà tout.

MADAME BLONDEAU.

Voilà tout, dit-elle!

MADAME DALAIN.

Sans doute. Je voudrais changer mon argenterie, par exemple.

MADAME BLONDEAU.

Il n'y a que trois ans que tu l'as; je te l'ai donnée le jour même de ton mariage.

MADAME DALAIN.

Trois ans de mariage, ça vieillit bien. Je voudrais aussi changer mon mobilier... Je voudrais... Tenez, maman, je voudrais changer mon mari.

MADAME BLONDEAU.

Allez, ma fille, vous vous moquez. C'est me punir cruellement de la faiblesse que j'ai eue pour vous.

MADAME DALAIN.

Fâchez-vous contre moi à présent; il ne manque plus que cela.

MADAME BLONDEAU.

Je ne me fâche pas, mon enfant, je ne me fâche pas; mais vois donc dans quelle perplexité tu me mets.

MADAME DALAIN.

Croyez-vous que je sois plus heureuse?

MADAME BLONDEAU.

Je ne dis pas; mais raisonnons un peu. Tu prétends que tu veux changer ton mari; eh bien! change-le.

MADAME DALAIN, avec vivacité.

Comment dites-vous, maman?

MADAME BLONDEAU.

Essaie d'avoir de meilleurs procédés pour lui.

MADAME DALAIN.

C'est là tout le conseil que vous vouliez me donner?

MADAME BLONDEAU.

Il n'est pas mauvais, ce me semble.

MADAME DALAIN.

Non; mais il suppose que jusqu'ici je n'ai eu que de mauvais procédés.

MADAME BLONDEAU.

Tu ne me comprends pas. Tout ce que je désirerais, moi, ce serait un rapprochement. Ce n'est pas vivre que d'être ainsi. Il y a des gens qui sont à cent lieues l'un de l'autre, et qui ne sont pas aussi séparés que vous l'êtes dans la même maison, dans le même appartement.

MADAME DALAIN.

Qu'est-ce que cela fait?

MADAME BLONDEAU.

Si vous aviez un enfant!

MADAME DALAIN, riant.

Ah! ah! ah!

MADAME BLONDEAU.

Un seul enfant. Je ne suis pas bien ambitieuse.

MADAME DALAIN.

Vous croyez?

MADAME BLONDEAU.

Tu verrais. Cela changerait toute ton existence. Tu t'intéresserais à quelque chose du moins; tu aimerais quelque chose.

MADAME DALAIN, prenant la main de sa mère.

Est-ce que je ne vous ai pas? Est-ce que je ne m'intéresse pas à vous? Est-ce que je ne vous aime pas de tout mon cœur?

MADAME BLONDEAU.

Tout cela est bel et bon, ma petite; mais il est bien rare qu'on aime sa mère comme on aime un enfant. Un enfant à soi, un enfant qui vous doit l'existence, que vous avez porté dans votre sein, qui se développe sous vos yeux, que vous voyez grandir, se perfectionner, c'est une jouissance toujours nouvelle. Tu ne peux pas sentir cela; c'est inexplicable. Et la preuve, c'est que, malgré les chagrins que tu

me donnes, méchante fille, je ne peux pas prendre sur moi de te faire un reproche.

MADAME DALAIN, souriant.

Je n'aurais pas cru que cela vous coûtât autant.

MADAME BLONDEAU.

Ne vas-tu pas dire que je te gronde?

MADAME DALAIN.

Si nous descendions dans le jardin.

MADAME BLONDEAU.

Est-ce que nous ne sommes pas bien ici?

MADAME DALAIN.

Ce serait pour changer de place.

MADAME BLONDEAU.

Ou plutôt pour changer de conversation.

MADAME DALAIN.

Malheureusement, celle que nous avons ne peut pas avoir de résultat.

MADAME BLONDEAU.

Voilà déjà un mot qui est bon; malheureusement! Tu trouves donc toi-même que c'est un malheur?

MADAME DALAIN.

Ah! maman, vous ergotez.

MADAME BLONDEAU.

Mais non. Si tu voulais, ce résultat ne serait pas

impossible. Qu'est-ce que je cherche à obtenir de toi? que tu sois un peu plus gentille avec ton mari. Sois seulement avec lui comme je te vois quelquefois ici avec des étrangers.

MADAME DALAIN.

Ces étrangers sont aimables.

MADAME BLONDEAU.

Le plus souvent je ne comprends pas un mot de ce qu'ils disent; mais comme tu leur souris d'un air d'approbation, je suppose que c'est moi qui ai tort.

MADAME DALAIN.

Ce sont des jeunes gens qui vont beaucoup dans le monde.

MADAME BLONDEAU.

Dans ce monde qui te fait bâiller pourtant. Tout ça, tout ça, mon enfant, c'est de la crême fouettée; le bonheur n'est pas là. Ce papillotage de pantins ne peut pas t'amuser long-temps; tu as trop d'esprit pour cela. Fais-toi un bon intérieur; envoie-moi promener cet essaim de petits freluquets qui donnent mauvais air à une maison; remplace-les par des gens raisonnables. En te rapprochant de ton mari, rien ne sera plus facile; car il faut un mari dans une maison. Sans mari, toute société que reçoit une jeune femme est équivoque.

MADAME DALAIN.

J'y penserai, maman; je vous assure que j'y penserai; mais, je vous en prie, parlons d'autre chose.

MADAME BLONDEAU.

Si tu me rendais grand'mère, je deviendrais folle.

MADAME DALAIN.

C'est un terrible avertissement que vous me donnez là.

MADAME BLONDEAU.

Tu parles de changer tes meubles et ton argenterie; je te changerais tout ce que tu voudrais.

MADAME DALAIN.

Chère maman!

MADAME BLONDEAU.

N'est-ce pas, ma petite, que tu tâcheras?

MADAME DALAIN.

Oui, oui, maman.

MADAME BLONDEAU.

Je ne sais pas qui est-ce qui me parlait l'autre jour de ton mari, et qui m'en disait beaucoup de bien. C'est quelqu'un en état de le juger.

MADAME DALAIN.

C'est rassurant. Ne froncez pas le sourcil. Plaisanterie à part, à condition que vous me laisserez descendre au jardin, j'ai besoin d'air, je vous promets de réfléchir à mon nouveau rôle.

MADAME BLONDEAU.

Mauvaise espiègle! Va prendre l'air. Je dîne avec toi aujourd'hui, et pendant que tu te promèneras, je vais m'amuser à lire le journal.

MADAME DALAIN.

Vous êtes ici chez vous.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

MADAME BLONDEAU, seule.

Je l'ai trop gâtée. Le cœur est bon; mais quelle pauvre tête! Je n'ai jamais su faire la leçon. D'ailleurs, à quoi servent les leçons? Quand on n'a qu'un enfant, il est impossible de le tourmenter. Elle se plaint de son mari; ce n'est pas un phénix; cependant elle ne pourrait lui reprocher rien d'essentiel. C'est un mari qui gagne de l'argent, qui est enseveli dans ses spéculations; l'esprit n'est pas fort étendu. Si elle voulait, elle en aurait pour deux. J'ai toujours peur que le vague qu'elle a dans l'imagination ne lui fasse gaspiller sa vie. C'est un enfant qu'il lui faudrait; je crois qu'elle serait bonne mère, et ce sentiment-là préserve de tout.

SCÈNE III.

MADAME BLONDEAU, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Votre serviteur, madame. Je ne vois que la maman; où est donc la fille?

MADAME BLONDEAU.

Elle fait un tour au jardin, docteur. Cela se trouve à merveille; je ne suis pas fâchée de pouvoir vous parler tête à tête.

LE DOCTEUR.

Je suis à vos ordres.

MADAME BLONDEAU.

Nous venons encore d'avoir une crise.

LE DOCTEUR.

Qui cela donc?

MADAME BLONDEAU.

Entre madame Dalain et moi.

LE DOCTEUR.

Bien, bien; je comprends, je comprends.

MADAME BLONDEAU.

Toujours ma même chanson.

LE DOCTEUR.

Un rapprochement.

MADAME BLONDEAU.

Eh! oui. Je ne désire que cela au monde.

LE DOCTEUR.

A cause des suites.

MADAME BLONDEAU.

Avouez que c'est bien naturel. N'avoir qu'une fille que je puis perdre, et rien après! Je ne parle pas de

notre fortune, il se trouvera assez de gens pour se la partager; mais enfin il aurait été plus satisfaisant de la voir suivre une route directe.

LE DOCTEUR.

Que dit-elle à cela?

MADAME BLONDEAU.

Ce ne sont pas là les raisons que je lui donne, comme vous croyez bien; c'est trop vulgaire pour une cervelle vaporeuse comme la sienne. Je ne lui parle que du bonheur d'être mère, de la satisfaction d'avoir un enfant; satisfaction qui a bien ses chagrins, entre nous; mais je lui peins tout cela couleur de rose.

LE DOCTEUR.

Et elle répond?....

MADAME BLONDEAU.

Que son mari n'est pas aimable.

LE DOCTEUR.

Il y a long-temps qu'elle répond cela.

MADAME BLONDEAU.

Je lui ai glissé aussi quelques mots sur l'entourage qu'elle se donnait.

LE DOCTEUR.

Vous avez bien raison

MADAME BLONDEAU.

On doit y tourner continuellement monsieur Dalain en ridicule.

LE DOCTEUR.

A coup sûr.

MADAME BLONDEAU.

Et madame Dalain s'en fortifie davantage dans son éloignement.

LE DOCTEUR.

C'est l'usage.

MADAME BLONDEAU.

Tout cela n'est-il pas pitoyable? Vous devriez bien lui parler, docteur.

LE DOCTEUR.

Je ne demande pas mieux; mais que lui dire?

MADAME BLONDEAU.

Lui remontrer le tort qu'elle se fait. Vous voyez tant de monde. Ne pourriez-vous pas supposer mille choses, des questions qu'on vous aurait faites, quelques médisances?

LE DOCTEUR.

Ce ne serait pas toutes suppositions.

MADAME BLONDEAU, avec émotion.

En vérité!

LE DOCTEUR.

Calmez-vous, eh! mon Dieu, calmez-vous. Ne connaissez-vous pas ce qu'on appelle la société, la bonne compagnie? Ne faut-il pas qu'elle se mêle de tout, qu'elle interprète tout? Que voulez-vous qu'elle fasse? Elle ne vit que de commérages. Il faut bien qu'elle s'en crée quand elle n'en trouve pas de tout faits. Au surplus, cela ne tire pas à conséquence; elle ne croit

pas à ce qu'elle dit; elle ne se soucie pas d'y croire; elle parle.

MADAME BLONDEAU.

Je ne conçois pas que madame Dalain.....

LE DOCTEUR.

Mais madame Dalain, comme vous, comme moi, comme eux tous sur chacun d'eux. On dirait que vous ne savez pas ce que c'est que des loges de portier; eh bien! la bonne compagnie, c'est la même chose, ni plus ni moins.

MADAME BLONDEAU.

Oui, mais madame Dalain pourtant.....

LE DOCTEUR.

Quel âge avez-vous?

MADAME BLONDEAU.

La singulière question!

LE DOCTEUR.

C'est que vous me paraissez d'une jeunesse, avec vos terreurs sur madame votre fille!...

MADAME BLONDEAU.

Il faut pourtant convenir qu'il n'est pas agréable pour la mère d'une personne aussi pure.....

LE DOCTEUR.

Est-ce que ce sont les personnes pures qui s'occupent d'elle? C'est un tas de vieilles coquettes qui se réjouissent chaque fois qu'elles croient entrevoir du désordre quelque part.

MADAME BLONDEAU.

Mon cher docteur, il n'y a pas un moment à perdre pour remettre mes enfans tout-à-fait bien ensemble; prêtez-moi secours, je vous en conjure par votre vieille amitié. Penser qu'on parle mal de ma fille, m'est une idée insupportable. Je me chargerais volontiers de monsieur Dalain; j'en répondrais presque. Sous son enveloppe d'argent, il aime sa femme. Elle n'est pas non plus si difficile à aimer; soyons de bonne foi. Elle est charmante et très-séduisante, quand elle le veut.

LE DOCTEUR.

Quand elle le veut.

MADAME BLONDEAU.

Je l'ai déjà fort ébranlée ce matin. Elle m'a promis de réfléchir.

LE DOCTEUR.

Elle vous l'a promis?

MADAME BLONDEAU.

Oui, et même assez positivement.

LE DOCTEUR.

C'est du nouveau.

MADAME BLONDEAU.

Je vais vous l'envoyer. Vous verrez que le terrain n'est pas mal préparé. N'allez pas faire la grosse voix; parlez-lui doucement. Elle a assez confiance en vous; elle vous craint; elle n'osera pas vous répondre par quolibets, comme elle en a pris l'habitude avec moi.

Profitez de cela pour aller franchement au but. Que les mères sont impatientantes, n'est-ce pas?

LE DOCTEUR.

Qu'elles sont admirables!

MADAME BLONDEAU.

Et les docteurs donc! Je vais vous l'envoyer.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

LE DOCTEUR, seul.

Je ne me fais pas une illusion aussi complète que cette bonne madame Blondeau. Sa fille est bien langoureuse! et toutes ces petites femmes langoureuses ne m'ont jamais beaucoup rassuré, surtout entourée comme est celle-là. Rien que des étourneaux, des poètes, des musiciens, des faiseurs de romans et de balivernes. Il n'y a qu'un monsieur Dalain qui puisse souffrir cela. Il faut qu'il soit aussi absorbé qu'il l'est dans ses chiffres pour ne pas s'apercevoir du ridicule qu'il se donne. Il en a peut-être pris son parti; ça le débarrasse.

SCÈNE V.

LE DOCTEUR, MONSIEUR DALAIN.

M. DALAIN, entr'ouvrant la porte.

Ma femme n'est pas là ?

LE DOCTEUR.

Non, non. N'ayez pas peur.

M. DALAIN.

Bonjour, docteur. Je viens chercher un livre que sans doute elle aura pris dans mon cabinet. C'est assez son habitude. Justement, le voici.

LE DOCTEUR.

Eh bien! vous vous en allez déjà?

M. DALAIN.

J'espère bien que vous me ferez le plaisir de passer un moment chez moi, avant de sortir de la maison.

LE DOCTEUR.

Madame Dalain n'est pas près de remonter. Regardez par cette croisée; vous la verrez assise, qui cause avec sa mère.

M. DALAIN.

Depuis des siècles, nous ne nous rencontrons plus qu'à table où nous causons si peu! Il est inutile qu'elle me trouve ici.

LE DOCTEUR.

Je voulais vous dire que sa santé m'inquiète.

M. DALAIN, s'approchant de la fenêtre.

Je vais me mettre ici, de manière à pouvoir m'en aller aussitôt qu'elle fera un mouvement pour se lever.

LE DOCTEUR.

C'est de la terreur que cela.

M. DALAIN.

Quand les choses sont établies, à quoi bon les rompre?

LE DOCTEUR.

Quand elles sont mal établies, c'est une raison pour les changer.

M. DALAIN.

Je n'ai pas envie de recommencer à faire le Céladon, comme dans les premiers temps de mon mariage; d'ailleurs cela ne réussirait plus. Madame Dalain a pris l'habitude d'avoir de l'esprit, de décider de tout à tort et à travers; comment diable voulez-vous que nous puissions nous entendre?

LE DOCTEUR.

Si vous vous le mettiez bien dans la tête.

M. DALAIN.

Il y a déjà assez de choses dans ma tête. Ma foi! non. Vous ne savez pas combien c'est cher aujourd'hui d'être galant pour sa femme; c'est ruineux; elles sont pires que des maîtresses. Ce que madame Dalain m'a coûté pendant notre soi-disant lune de miel est incroyable. Et notez qu'elle n'en paraissait

pas beaucoup plus contente. Cela lui était dû, et j'étais trop heureux, selon elle, quand elle voulait bien sourire aux surprises que je lui faisais. Quand j'ai vu cela, je me suis tenu tranquille. N'ai-je pas bien fait?

LE DOCTEUR.

Non.

M. DALAIN.

Non!

LE DOCTEUR.

Non. Vous êtes riche; vous gagnez encore de l'argent tous les jours; vous n'avez pas d'enfant; je ne crois pas que vous ayez de maîtresse en titre....

M. DALAIN.

Après; quelle conclusion voulez-vous tirer? Que je dois laisser carrière à l'imagination d'une femme qui ne sait jamais ce qu'elle veut. Tenez, la vérité; entre nous, madame Dalain n'était pas mon fait. J'aurais voulu quelque chose de remuant, quelque chose de gai, quelque chose qui allât tout seul, surtout quelque chose qui ne singeât pas la princesse. C'est la rage de toutes nos dames aujourd'hui. Je ne suis pas le seul qui s'en plaigne.

LE DOCTEUR.

Pour être gaie, pour être remuante, pour être comme il faudrait qu'elle fût pour vous plaire, la première condition est une bonne santé.

M. DALAIN.

Qu'est-ce qu'elle a donc?

LE DOCTEUR.

Elle a..., elle a...., que sa poitrine est fort délicate.

M. DALAIN.

Parbleu! je crois bien; elle n'en fait pas usage. Tant que la mode a été de crier, elle criait plus que personne; ça exerçait sa poitrine, ça l'entretenait. A présent, il faut parler comme dans la chambre d'un malade, c'est bonne compagnie. Je sais cela de bric et de broc, par ouï-dire. Elle sont folles.

LE DOCTEUR.

Enfin je vous répète qu'elle n'est pas bien portante.

M. DALAIN.

Je lui ai donné une voiture, je lui ai donné une maison de campagne.

LE DOCTEUR.

C'est un mari qu'il lui faudrait.

M. DALAIN.

N'en a-t-elle pas un?

LE DOCTEUR.

Allons, allons, soyons de bonne foi.

M. DALAIN.

Que voulez-vous que j'y fasse?

LE DOCTEUR.

Vous seriez fâché de la perdre?

M. DALAIN.

J'aime beaucoup sa mère.

LE DOCTEUR.

Vous aimez aussi votre femme?

M. DALAIN.

Madame Blondeau a été très-convenable, très-généreuse pour ce mariage. Elle est si riche!

LE DOCTEUR.

Vous vous arrangez pour qu'elle le devienne davantage.

M. DALAIN.

Comment cela?

LE DOCTEUR.

Si elle perdait sa fille, tout ce qu'elle vous a donné lui reviendrait.

M. DALAIN.

Je ne sais pas pourquoi vous voulez qu'elle perde sa fille.

LE DOCTEUR.

Écoutez, monsieur Dalain, je ne suis pas un alarmiste.

M. DALAIN.

S'il faut qu'elle aille aux eaux, vous n'avez qu'à le dire.

LE DOCTEUR.

Les eaux n'y feraient rien.

M. DALAIN.

Votre autre idée est une idée de médecin. Ils sont

toujours à conseiller la même chose. J'ai une cousine qui a neuf enfans et qui n'a jamais été bien portante.

LE DOCTEUR.

Je ne vous parle pas de neuf enfans.

M. DALAIN.

Pour avoir des enfans, il faut qu'il y ait de l'union dans un ménage. Quand le père est d'un côté, la mère de l'autre, il s'ensuit des éducations détestables...

LE DOCTEUR.

J'entends que le père et la mère aillent du même côté.

M. DALAIN.

Un enfant ne me déplairait pas.

LE DOCTEUR.

C'est une sécurité.

M. DALAIN.

J'en aurais deux, que cela me ferait grand plaisir.

LE DOCTEUR.

Alors on est tout-à-fait sans inquiétude. Sur deux enfans, il en reste toujours un.

M. DALAIN.

Il faut espérer que je les garderais tous les deux.

LE DOCTEUR.

De rendre une dot, de mettre des hommes de loi dans le secret de vos opérations, de votre fortune...

M. DALAIN.

Puisque j'aurais des enfans!

LE DOCTEUR.

C'est ce que je vous dis.

M. DALAIN.

Je n'ai pas d'éloignement pour ma femme, moi.

LE DOCTEUR.

Soyez persuadé qu'elle n'en a pas non plus pour vous.

M. DALAIN.

Tâchez de la faire expliquer. Si elle veut être raisonnable, ne plus avoir de fantaisies, je doublerais volontiers sa pension. Je préfère cela. Une fois que c'est dit, c'est dit.

LE DOCTEUR.

Fort bien. Mais pour commencer par quelque chose, pour lui montrer les bonnes dispositions où vous êtes à son égard, ne trouveriez-vous pas à propos...

M. DALAIN.

De quoi faire?

LE DOCTEUR.

Une petite surprise.

M. DALAIN.

Nous y voilà!

LE DOCTEUR.

Ce sera la dernière. J'ai besoin d'un texte pour l'aider à sortir de son apathie.

M. DALAIN.

Mais, pour Dieu! qu'elle n'aille pas en reprendre l'habitude!

LE DOCTEUR.

Non, non.

M. DALAIN.

Lui direz-vous que ce sera la dernière?

LE DOCTEUR.

Oui, oui.

M. DALAIN.

Quelle sera cette surprise?

LE DOCTEUR.

Je n'en sais rien. Cherchez ce qui pourrait lui faire le plus de plaisir.

M. DALAIN.

Ce sera ce qu'il y aura de plus extravagant, de plus cher.

LE DOCTEUR.

Nous allons retomber dans la discussion.

M. DALAIN.

Elle a depuis quelque temps une grosse réjouie de femme de chambre qui doit être au courant de ses fantaisies.

LE DOCTEUR.

Consultez-la; cela ne vous engage à rien.

M. DALAIN.

L'avez-vous déjà vue? C'est une petite commère

qui n'est, ma foi ! pas mal. Elle me dira tout ce que je voudrai.

LE DOCTEUR.

C'est au mieux.

M. DALAIN.

A telle fin que de raison, je vais toujours la faire demander. Oh ! oh ! voilà madame Dalain qui quitte le jardin ; je me sauve. Voyez ; essayez ; ne m'engagez pas trop, et venez ensuite me retrouver. J'y compte. Au revoir, au revoir, cher docteur.

SCÈNE VI.

LE DOCTEUR, *seul.*

Il n'est guère possible d'être plus à jour que cet homme-là. Il faut croire que la finesse qui sert dans les affaires de bourse est une finesse bien courte. Tudieu ! avec quel promptitude il a changé de sentimens pour sa femme, aussitôt qu'il a eu des craintes sur la dot ! Il se souciait fort peu que je me rappelasse ce qu'il venait de me dire ; il allait au plus pressé. Au fait, la spéculation que je lui offrais en valait la peine ; pour sa sûreté, il n'a pas de meilleur parti à prendre que de devenir le meilleur des maris et le plus tendre des pères. Ce n'est là que la moitié de ma besogne, malheureusement, et celle qui me reste est la plus difficile. (*Il réfléchit.*) La singulière idée !... Pourquoi ?... Qui sait ?... (*Il rit.*) Je ne connais

pas la société de madame Dalain. Parmi tous ces jeunes gens si spirituels, si charmans, qu'elle reçoit, n'est-il pas permis de supposer qu'elle en aura distingué un plus spirituel, plus charmant que les autres? Le bruit en a couru. Une femme délaissée a besoin de consolations. C'est bien scabreux les consolations; ça peut mener loin, très-loin. La patience des anciens chevaliers est terriblement passée de mode; on ne veut plus soupirer pendant dix ans, comme on prétend que cela se faisait autrefois; les femmes elles-mêmes se moqueraient de pareils soupirs. Le siècle est si positif! C'est une inspiration. Qu'est-ce que je risque?

SCÈNE VII.

LE DOCTEUR, MADAME DALAIN.

MADAME DALAIN.

Pardon, monsieur le docteur; je ne fais que d'apprendre à l'instant que vous étiez ici. C'est la dernière chose que maman m'ait dite. Elle est singulière maman, avec son idée fixe! Vous savez ce que c'est que son idée fixe?

LE DOCTEUR.

C'est l'amour maternel.

MADAME DALAIN.

Je le veux bien; mais elle le traduit quelquefois d'une manière fatigante. Elle ne me prêche plus à

présent que rapprochement avec monsieur Dalain. Je vous fais juge.

LE DOCTEUR.

Je me récuse. Jamais je ne me mêle d'intérieur de ménage, et, pour m'y soustraire, j'avertis d'avance que je donne toujours raison à celui qui me parle.

MADAME DALAIN.

Si monsieur Dalain vous parlait, vous lui donneriez donc raison?

LE DOCTEUR.

Oui.

MADAME DALAIN.

Et vous trouveriez que j'ai tort de me sentir de l'éloignement pour un homme qui n'a rien de ce qui plaît, rien qui puisse faire la moindre illusion?

LE DOCTEUR.

Vous vous plaigniez de la conversation de madame votre mère, et vous allez nous y ramener.

MADAME DALAIN.

C'est que je ne veux pas vous paraître ridicule.

LE DOCTEUR.

C'est vous qui me parlez, je vous donne raison.

MADAME DALAIN.

Et quand il vous parlera?

LE DOCTEUR.

Il aura raison à son tour.

MADAME DALAIN.

C'est une grande vertu d'être aussi impassible entre un homme qu'on connaît à peine, et une femme qu'on a vue venir au monde, et dont la mère est votre amie intime.

LE DOCTEUR.

Vous voulez me piquer! c'est méchant.

MADAME DALAIN.

J'ai commencé par vous dire que vous connaissiez peu monsieur Dalain; c'est votre excuse. Mais me croyez-vous assez fantasque pour avoir pris le parti que j'ai pris sans de bonnes raisons?

LE DOCTEUR.

Votre extrême délicatesse, la susceptibilité de votre goût peuvent vous rendre trop exigeante. Que diriez-vous si vous aviez un mari qui eût dissipé votre fortune, par exemple?

MADAME DALAIN.

Ah! c'est une des raisons de maman.

LE DOCTEUR.

Qui affichât des maîtresses?

MADAME DALAIN.

Je ne crains pas cela avec monsieur Dalain; il aurait peur de faire tort à son crédit.

LE DOCTEUR.

Enfin, ce serait plus sérieux que ce que vous pouvez lui reprocher.

MADAME DALAIN.

Je ne connais rien d'humiliant pour une femme comme d'avoir un mari gauche ou suffisant outre mesure, suivant les gens avec lesquels il se trouve; qui ne sait pas un mot de ce qui se dit dans le monde, et qui n'écoute de nouvelles que celles qu'on peut coter à la Bourse.

LE DOCTEUR.

Voilà de l'exagération.

MADAME DALAIN.

Il aura l'air d'avoir un avis sur un ballet ou un opéra nouveau, si vous voulez; il répétera tant bien que mal ce qu'il aura entendu dire de la première représentation d'un drame ou d'une comédie, mais par concession, sans savoir de quoi il parle, sans y mettre le moindre intérêt.

LE DOCTEUR.

Est-il indispensable de se passionner dans de pareilles conversations?

MADAME DALAIN.

Non; mais il prendra feu pour ou contre le bouleversement d'un pays, selon qu'il doit en résulter quelques centimes de hausse ou de baisse.

LE DOCTEUR.

C'est un homme spécial.

MADAME DALAIN.

Dans le temps que j'avais encore la patience de

l'écouter, si vous saviez comme il me saboulait la politique pour l'adapter à la mesquinerie de ses calculs! c'était à s'enfuir.

LE DOCTEUR.

Voyons : je ne m'y connais pas trop; mais pour une autre femme que vous, aurait-il bonne mine?

MADAME DALAIN.

C'est selon le goût. S'il y a des femmes qui mettent du prix à un air de bonne santé, il est certain qu'il a cet air-là. Sa démarche n'est pas mauvaise; il se met bien; il a une espèce d'habitude des premiers mots dont on se sert pour aborder quelqu'un; mais il ne faut pas qu'il aille plus loin. Oh! dès qu'il essaie de voler de ses propres ailes, aussitôt qu'il veut faire l'agréable, c'est fini, on voit tout de suite le tuf.

LE DOCTEUR.

D'où je conclus que s'il n'était jamais agréable, vous le trouveriez très-bien. Mais parlons de choses plus intéressantes. Comment va notre santé?

MADAME DALAIN.

Dans une situation d'esprit comme celle où je suis continuellement....

LE DOCTEUR.

Ne remontons plus aux causes; occupons-nous des effets. Avons-nous de l'appétit?

MADAME DALAIN.

Pas du tout.

LE DOCTEUR.

Dormons-nous?

MADAME DALAIN.

Très-peu.

LE DOCTEUR.

Je l'aurais deviné; nous avons les yeux battus.

MADAME DALAIN, courant précipitamment à une glace.

Les yeux! je ne vois pas cela.

LE DOCTEUR.

Je le vois, moi.

MADAME DALAIN.

Mais regardez donc bien, docteur.

LE DOCTEUR.

Si vous les ouvrez de force, si vous les excitez, ils vont me reparaître charmans; mais ce ne sera qu'un éclair.

MADAME DALAIN.

Pour vous les montrer, il faut bien que je les ouvre; quant à les exciter, je ne sais pas ce que vous voulez dire.

LE DOCTEUR.

Ce n'est pas votre faute. Jamais une femme qui montre ses yeux ne les montre naturellement. Et votre teint, direz-vous qu'il n'est pas brouillé?

MADAME DALAIN, retournant à la glace.

Vous trouvez cela un teint brouillé?

LE DOCTEUR.

C'est que je ne m'y connais plus.

MADAME DALAIN.

Je le crois.

LE DOCTEUR.

Donnez-moi donc un peu ce bras, que je voie comment nous avons le pouls. (*Madame Dalain lui tend le bras, qu'il a l'air de consulter avec la plus grande attention.*) Je ne m'étonne plus. Je disais aussi : Que diable! il n'est pas possible qu'il n'y ait pas quelque chose là-dessous.

MADAME DALAIN, *intimidée.*

Qu'y a-t-il, docteur?

LE DOCTEUR, *tenant toujours la main de madame Dalain.*

C'est bien cela. Je ne reviens pas de ma bonhomie! Voilà une heure qu'elle me tient à écouter toutes ses doléances sur monsieur Dalain; j'aurais cru qu'il y avait un mur d'airain entre eux.

MADAME DALAIN.

Qu'est-ce que cela signifie?

LE DOCTEUR.

Petite dissimulée!

MADAME DALAIN.

Je n'ai rien à dissimuler.

LE DOCTEUR.

Toutes les jeunes femmes sont de même; elles n'avouent jamais les choses que lorsqu'il n'y a plus moyen de les cacher.

MADAME DALAIN.

Je vous prie en grâce, docteur, expliquez-vous clairement.

LE DOCTEUR.

Ou je n'entends rien à mon métier, ou vous pouvez annoncer dès à présent à votre mère et à votre mari la nouvelle qu'ils désirent le plus.

MADAME DALAIN.

Je m'en garderai bien.

LE DOCTEUR.

C'est d'une prudence extrême; vous craignez encore que je ne me trompe, et vous ne voulez pas leur donner une fausse joie.

MADAME DALAIN.

Vraie ou fausse, je n'en ai pas à leur donner.

LE DOCTEUR.

Je repasserai sous quelques jours; et quand nous aurons une certitude encore plus positive, vous en ferez ensuite l'usage que vous voudrez.

(Il va pour sortir.)

MADAME DALAIN, le retenant.

Monsieur le docteur!

LE DOCTEUR.

Quoi?

MADAME DALAIN.

Vous ne verrez pas monsieur Dalain?

LE DOCTEUR.

Pardonnez-moi. Il m'a fait promettre de lui aller dire un petit bonjour.

MADAME DALAIN.

J'en suis désolée. Ne lui parlez de moi sous aucun prétexte, entendez-vous? Comme tous les gens qui n'ont pas d'esprit, monsieur Dalain est assez goguenard; si vous l'armiez une fois d'une mauvaise plaisanterie, il ne l'userait pas; dans dix ans elle lui servirait encore. Donnez-moi votre parole d'honneur que vous ne lui direz rien qui ait rapport à moi.

LE DOCTEUR.

Je ne dis jamais rien qu'on ne m'en ait donné la permission.

MADAME DALAIN.

Je ne vous la donne pas; rappelez-vous bien que je ne vous donne pas cette permission.

LE DOCTEUR.

Non, non, vous ne me la donnez pas; c'est convenu.

MADAME DALAIN, le suivant jusqu'à la porte.

C'est on ne peut pas plus sérieux.

SCÈNE VIII.

MADAME DALAIN seule; ensuite PÉLAGIE.

MADAME DALAIN, excessivement agitée, se laisse tomber sur un siége.

Ce maudit docteur me trouble à un point!.... il parle avec une assurance!.... on ne sait que dire. (Elle se lève et va consulter une glace.) Qu'est-ce donc qu'il trouve

à mes yeux?... Il est sûr qu'ils ne sont pas comme à l'ordinaire.... ni mon teint non plus. (Elle vient se rasseoir.) Quand il n'y aurait que les propos qu'il m'a tenus, ne serait-ce pas assez pour être tout sens dessus dessous? (Elle se tâte le pouls.) On ne peut pas se tâter le pouls soi-même; d'ailleurs je n'y connais rien. (Elle se lève lentement et va à la croisée.) Et ma mère qui lit bien tranquillement pendant ce temps-là! (Elle sonne.) Que faut-il faire? Je ne puis consulter personne. Pourvu que ce docteur n'aille pas parler! (Elle sonne encore.) Oh! non, non, il me l'a bien promis. Ce serait abominable.

PÉLAGIE.

Madame a sonné?

MADAME DALAIN.

Il y a déjà une heure, mademoiselle; où étiez-vous donc?

PÉLAGIE.

J'étais chez monsieur.

MADAME DALAIN.

Pourquoi faire? à quel propos? que pouvait-il avoir à vous demander? Répondez donc. Le docteur était-il avec lui?

PÉLAGIE.

Il y est venu un moment après.

MADAME DALAIN.

De quoi ont-ils parlé?

PÉLAGIE.

De rien, madame.

MADAME DALAIN.

Ils n'ont donc pas parlé?

PÉLAGIE.

Pardonnez-moi, madame.

MADAME DALAIN.

Ils ont parlé sans rien dire?

PÉLAGIE.

Monsieur a demandé à monsieur le docteur des nouvelles de madame.

MADAME LALAIN.

Eh bien?

PÉLAGIE.

Monsieur le docteur a répondu que madame était comme il faut; monsieur a dit: Tant mieux! et puis ils ont baissé la voix; mais monsieur avait l'air bien content.

MADAME DALAIN.

Il avait l'air content?

PÉLAGIE.

Il se frottait les mains; je ne l'ai jamais vu si gai.

MADAME DALAIN.

Vous n'en avez pas deviné la cause?

PÉLAGIE.

Non, madame.

MADAME DALAIN.

Vous mentez, mademoiselle.

PÉLAGIE.

Mais je vous assure que non, madame.

MADAME DALAIN.

Pourquoi vous a-t-on fait venir?

PÉLAGIE.

Madame a sonné; je n'ai pas pu le savoir.

MADAME DALAIN.

Il y a du louche dans tout ceci. Je vous défends d'aller dorénavant chez monsieur.

PÉLAGIE.

Cependant, quand monsieur me fait demander, je dois obéir.

MADAME DALAIN.

Jusqu'à un certain point, mademoiselle.

(Elle retourne à sa glace et se regarde quelque temps.)

PÉLAGIE, à part.

On dirait qu'elle est jalouse de moi. Elle n'aime pas son mari, qu'est-ce que ça lui ferait?

MADAME DALAIN.

Vous restez là?

PÉLAGIE.

J'attends les ordres de madame.

MADAME DALAIN.

Est-ce que je ne vous en ai pas donnés?

PÉLAGIE.

Non, madame.

MADAME DALAIN.

Alors c'est que j'aurai sonné machinalement. C'est bien ; allez-vous-en.

PÉLAGIE.

Madame n'est pas malade?

MADAME DALAIN.

Qu'est-ce que vous dites?

PÉLAGIE.

Je demande à madame si madame n'est pas indisposée.

MADAME DALAIN.

Mais c'est une persécution que cela!

PÉLAGIE, à part en s'en allant.

Elle perd la tête.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

MADAME DALAIN, seule d'abord; ensuite MONSIEUR DALAIN.

MADAME DALAIN.

On ne peut jamais rien deviner à ce que disent ces créatures-là. Monsieur Dalain d'une gaieté folle! Voudrait-il faire un éclat? A quoi bon? Qu'y gagnerait-il? Et puis ce docteur qui est lié avec ma mère depuis plus de trente ans.... Il se trame pourtant quelque chose. (A M. Dalain, avec effroi.) C'est vous, monsieur!

M. DALAIN.

Quel accueil vous me faites!

MADAME DALAIN.

Que me voulez-vous?

M. DALAIN.

Un peu de patience!

MADAME DALAIN.

Il est si extraordinaire de vous voir chez moi.

M. DALAIN.

A qui la faute?

MADAME DALAIN.

Vous avez vu le docteur. Que vous a-t-il dit? Je vous préviens que le docteur extravague.

M. DALAIN.

Je l'ai trouvé fort sensé.

MADAME DALAIN.

Vous ne me dites pas la conversation que vous avez eue ensemble.

M. DALAIN.

Vous ne m'en donnez pas le temps.

MADAME DALAIN.

Eh bien! monsieur, parlez; je vous écoute. Mais s'il s'est permis d'injurieuses suppositions.....

M. DALAIN.

Il ne prêche que la concorde.

MADAME DALAIN.

Vous ne me cachez rien?

M. DALAIN.

Je ne conçois pas votre agitation. Qu'imaginez-vous donc qu'il aurait pu me dire?

MADAME DALAIN, à part.

Dieu soit loué! il m'a tenu parole.

(Elle reprend un air plus rassuré.)

M. DALAIN.

Le titre d'ami est un droit pour chercher à remettre l'union dans un ménage.

MADAME DALAIN.

Comment donc, monsieur! on ferait une sentence de cela.

M. DALAIN.

Je ne vous dissimulerai pas que je l'ai écouté avec intérêt. C'est si ennuyeux d'être marié comme si on ne l'était pas!

MADAME DALAIN.

Vous avez mis du temps à faire cette réflexion.

M. DALAIN.

Ce n'est pas la première fois que je la fais; mais la difficulté d'entamer ce sujet avec vous me retenait toujours. Sans ce brave homme de docteur, j'aurais encore différé.

MADAME DALAIN.

Je dois lui avoir une grande obligation.

M. DALAIN.

Badinez-vous, ou parlez-vous sérieusement?

MADAME DALAIN.

Je crois que je parle sérieusement.

M. DALAIN.

C'est étonnant ce qu'il vous trouve de qualités.

MADAME DALAIN.

Étonnant est gracieux.

M. DALAIN.

Vous n'espérez pas que je mesurerai toutes mes paroles.

MADAME DALAIN.

Je plaisantais.

M. DALAIN.

Il ne faudrait pas plaisanter. Vous paraissiez en vouloir au docteur; je veux vous prouver que vous avez tort. Certainement, si vous étiez à marier, il n'y a pas d'homme qui ne désirerait vous épouser, sur le bien qu'il dit de vous

MADAME DALAIN.

Mais que vouliez-vous à Pélagie?

M. DALAIN.

Je ne me rappelle plus.

MADAME DALAIN.

Sans doute l'interroger sur mon compte?

M. DALAIN.

Oh! bien, oui, Pélagie! Il n'y a rien à dire sur

votre compte. Mais, dans tous les cas, ce ne serait pas à elle qu'il faudrait s'adresser. Elle vous est attachée comme si elle avait toujours été à votre service. Vous avez un beau talent pour vous faire aimer de tout le monde.

MADAME DALAIN.

Excepté de vous.

M. DALAIN, à part.

Tiens, tiens, comme elle devient douce! (Haut.) Moi, je suis rond en affaires. Je l'ai dit au docteur: pour peu que vous soyez aussi lasse que moi de la vie que nous menons, vous n'avez qu'à parler; je ferai tout ce que vous voudrez.

MADAME DALAIN.

Vous apercevez-vous qu'il n'y a pas un mot de tendresse dans tout ce que vous me dites?

M. DALAIN.

En conscience, si je vous reconnais! Quoi! vous tenez à de la tendresse?

MADAME DALAIN.

Sans doute.

M. DALAIN.

Moi qui m'attendais à des reproches, à une foule de récriminations qui me faisaient trembler d'avance, et pas du tout.

MADAME DALAIN.

Vous avez de moi la plus fausse idée.

M. DALAIN.

Ah çà! c'est une gageure. Vous n'avez pas tou-

jours été comme vous êtes dans ce moment-ci.

MADAME DALAIN.

Toujours.

M. DALAIN.

Vous ne me répondiez jamais qu'avec humeur ou avec ironie.

MADAME DALAIN.

Moi, de l'ironie!

M. DALAIN.

D'où vient que nous avions une maison en deux?

MADAME DALAIN.

C'est à vous que je le demande.

M. DALAIN.

Je rêve; il n'est pas possible que je ne rêve pas. Nous recevions du monde dans le commencement de notre mariage; tout à coup, vous n'avez plus voulu de cela.

MADAME DALAIN.

Choisissez mieux vos griefs. Du monde! n'en reçois-je pas tous les jours?

M. DALAIN.

Vous les recevez ici, dans votre chambre; c'est un monde à part, c'est un monde à vous; mais notre salon ne sert plus. Qui voulez-vous que j'invite quand je ne puis pas compter sur ma femme pour faire les honneurs de chez moi? Tout ça tracasse, tout ça gêne, quoi qu'on en dise. Pour être entié-

rement à des opérations de finances, il faut n'avoir rien dans l'esprit.

MADAME DALAIN.

Je pense de même.

M. DALAIN.

Voyez donc pourtant, ma bonne amie, ce que c'est que de s'expliquer!

MADAME DALAIN.

Tout est là.

M. DALAIN.

Nous pouvons avoir une maison charmante; vous recevrez vos gens d'esprit, je recevrai mes gens de bourse.

MADAME DALAIN.

Cela fera de la variété.

M. DALAIN.

Tandis que vous causerez, nous jouerons; et lorsque viendront le thé et les glaces (Riant avec affectation), comme il n'y a qu'une manière de prendre des glaces et du thé...

MADAME DALAIN.

Les deux sociétés n'en feront plus qu'une.

M. DALAIN.

Cela vous convient donc?

MADAME DALAIN.

Il faudrait que je fusse bien difficile pour que cela ne me convînt pas.

M. DALAIN.

Sincèrement?

MADAME DALAIN.

Vous êtes toujours en défiance.

M. DALAIN.

C'est que vous avez un certain air qui n'est pas rassurant du tout. Je veux croire que vous êtes de bonne foi à cette heure; mais si vous pouviez voir votre figure, elle est absolument la même que quand vous vous moquez.

MADAME DALAIN.

Apparemment je n'ai qu'une figure.

M. DALAIN.

Votre mère serait si contente!

MADAME DALAIN.

Il faut croire que nous le serons tous.

M. DALAIN.

Elle désirait ce rapprochement avec bien de l'ardeur.

MADAME DALAIN.

Rapprochement, dites-vous?

M. DALAIN.

Mais oui. Vous vouliez de la tendresse; rapprochement est un mot tendre.

MADAME DALAIN.

Si ce n'est qu'un mot.

M. DALAIN.

Je suis tout prêt à vous donner des arrhes. Regardez autour de vous; voyez ce qui pourrait vous faire plaisir. Votre chambre, quoiqu'elle me paraisse toujours très belle, n'a peut-être plus le même agrément pour vous qui l'occupez toujours; si nous la changions?

MADAME DALAIN.

Monsieur Dalain, vous avez beau être fin, ceci est plus fin que vous. Je ne puis me persuader que vous ayez deviné si juste de prime abord, et je commence à me douter de ce que vous vouliez savoir de Pélagie.

M. DALAIN.

Quand cela serait?

MADAME DALAIN.

C'est fort délicat.

M. DALAIN.

Ce qui m'embarrasse, c'est de savoir où vous coucherez pendant que les ouvriers seront ici. Je n'ai que ma chambre à vous offrir.

MADAME DALAIN.

Je ne voudrais pas vous déranger.

M. DALAIN, *d'un ton caressant.*

Il y aurait bien moyen de ne pas me déranger. Comprenez-vous, ma chère amie?

MADAME DALAIN, *minaudant.*

Je le crois du moins.

M. DALAIN, avec plus d'empressement.

Eh bien?

MADAME DALAIN.

Si promptement!

M. DALAIN.

Je renais; en vérité, c'est pour moi comme une nouvelle existence. Ma tête enfin va se trouver libre. Plus de trouble, plus de fâcheuses préoccupations, nous allons être comme tous les bons ménages. Embrassons-nous donc. (Il l'embrasse.) Voilà une excellente affaire conclue. Je vais retrouver ta mère; je veux être le premier à lui donner cette nouvelle; et je fais déménager tout de suite ton appartement, afin qu'il n'y ait plus moyen de se dédire.

MADAME DALAIN.

Vous n'avez pas de crainte à avoir de mon côté.

M. DALAIN.

Certes, il n'y a pas non plus à en avoir du mien.

(Il sort.)

MADAME DALAIN, seule.

Il a raison d'aller avertir ma mère; c'est à elle que ce rapprochement fera le plus de plaisir. Quant à moi, c'était le meilleur parti que j'avais à prendre: à tout hasard,

IL FAUT FAIRE DE NÉCESSITÉ VERTU.

LE

RENDEZ-VOUS MANQUÉ,

OU

MIEUX VAUT DOUCEUR QUE VIOLENCE.

PERSONNAGES.

MONSIEUR URBAIN, tapissier.
MADAME URBAIN, sa femme.
MONSIEUR FRIPPET, voisin.

(La scène se passe à Paris, dans la boutique du tapissier.)





Mme URBAIN.

COMME TU AS CHAUD

[illegible] vous manque [illegible]



LE

RENDEZ-VOUS MANQUÉ.



SCÈNE I.

MADAME URBAIN, MONSIEUR FRIPPET.

(Au lever du rideau, madame Urbain est sur la porte de sa boutique, et tourne le dos aux spectateurs.)

M. FRIPPET, dans la rue, derrière le théâtre.

Vous prenez l'air, ma voisine?

MADAME URBAIN.

J'attends mon mari, monsieur Frippet.

(Ils redescendent le théâtre.)

M. FRIPPET.

Il n'est pas encore rentré? à l'heure qu'il est! Il est pourtant plus de neuf heures. Je ne croyais pas qu'il rentrât aussi tard.

MADAME URBAIN.

Il rentre quand il veut.

M. FRIPPET.

Et vous ne le grondez pas?

MADAME URBAIN.

Pourquoi le gronderais-je?

M. FRIPPET.

Un tapissier n'a plus rien à faire à cette heure-ci.

MADAME URBAIN.

Il est possible qu'on lui ait commandé quelque ouvrage pour demain, et qu'il cherche à s'assurer des ouvriers dont il aura besoin.

M. FRIPPET.

C'est demain dimanche, on ne travaille pas.

MADAME URBAIN.

On ne travaille pas, mais on danse. Il peut avoir une salle de bal à décorer.

M. FRIPPET.

Dans ce cas-là, il devrait vous prévenir.

MADAME URBAIN.

A quoi bon?

M. FRIPPET.

Pour que vous ne soyez pas inquiète.

MADAME URBAIN.

Mais je ne suis pas inquiète; je l'attends, voilà tout.

M. FRIPPET.

Au fait, le mari d'une aussi jolie femme ne doit rester dehors qu'à son corps défendant. Si pourtant vous alliez faire un amoureux pendant ce temps-là?

MADAME URBAIN.

Pour faire un amoureux, il faudrait deux condi-

ditions : qu'il fût aussi beau garçon qu'Urbain, ce qui est difficile, et que je l'aimasse autant, ce qui est impossible.

M. FRIPPET.

La beauté, la beauté ne fait rien.

MADAME URBAIN.

Ne dites donc pas ça ; ça fait même pour les pratiques. Qu'est-ce qu'il y a que nous sommes établis ? Deux ans et demi tout au plus ; eh bien ! rien que la bonne mine de mon mari, son air gai, accommodant, je parierais que ça nous a valu plus de la moitié des commandes qu'on nous a faites.

M. FRIPPET.

Je ne vas pas à l'encontre.

MADAME URBAIN.

Un homme a toujours raison d'être beau. Aussi n'ai-je jamais été de l'avis de ceux qui disent, pour consoler les mères qui ont un vilain petit garçon : Il sera toujours assez bien pour un homme. Ce n'est pas vrai.

M. FRIPPET.

Vous ne m'avez pas laissé achever. Je voulais vous faire entendre que ça ne fait rien dans certains cas. Souvent une femme a un mari très-agréable, ce qui ne l'empêche pas de s'amouracher d'un magot. Moi, par exemple.....

MADAME URBAIN.

Il ne faut plus revenir là-dessus, monsieur Frippet.

M. FRIPPET.

Rentrer chez soi et trouver sa femme..... à ne pas pouvoir en douter.

MADAME URBAIN.

Allons, allons.

M. FRIPPET.

Et avec qui? Si vous l'aviez vu!

MADAME URBAIN.

Je n'en ai jamais été bien persuadée, à vous parler franchement.

M. FRIPPET.

Vous n'en avez jamais été bien persuadée! Mais moi qui l'ai vu! Quand je vous dis que je l'ai vu comme je vous vois.

MADAME URBAIN.

Vous avez cru voir. D'abord votre mère ne pouvait pas souffrir votre femme.

M. FRIPPET.

Ma mère n'était pour rien là-dedans.

MADAME URBAIN.

On écoute des rapports, on se laisse monter la tête, et puis on finit par croire qu'on a vu les choses.

M. FRIPPET.

Cela est trop fort. Je vous répète que je suis arrivé jusqu'à la porte. La Providence avait voulu qu'elle ne fût pas fermée.....

MADAME URBAIN.

La Providence a fait là un beau chef-d'œuvre.

M. FRIPPET.

Que diable! j'ai des yeux! Et d'ailleurs d'où viendrait ce tremblement de bouche que ma femme a depuis ce temps-là?

MADAME URBAIN.

Eh bien! voyons; je suppose que tout cela soit comme vous le dites; à quoi bon le répéter à tout bout de champ, puisque vous vous êtes remis avec elle?

M. FRIPPET.

Ah! si je m'y suis remis, ce n'est pas par amitié, je vous assure. Sans la rente que j'étais obligé de lui faire.....

MADAME URBAIN.

Ne vous repentez pas; vous vous êtes conduit en galant homme. Il faut bien se passer quelques petits torts dans la vie.

M. FRIPPET.

Vous appelez cela des petits torts?

MADAME URBAIN.

Depuis que vous l'avez reprise, vous n'avez pas eu à vous en plaindre; elle est bien tranquille.

M. FRIPPET.

Avec une mâchoire qui va comme une marionnette de plâtre, que voulez-vous qu'elle fasse? Les galans sont plus difficiles que cela.

MADAME URBAIN.

Je n'ai pas de conseils à vous donner; mais puisque

nous sommes là-dessus, vous étant remis ensemble, à votre place, je n'en soufflerais plus le mot.

M. FRIPPET.

Il n'y a donc que moi qui n'en parlerais pas? Ç'a été le bruit de tout le quartier.

MADAME URBAIN.

Les quartiers oublient si vite!

M. FRIPPET.

C'est toujours un bien grand casse-cou dans la vie d'un homme, je vous en réponds. Si elle avait eu le moindre reproche à me faire; si j'avais été de ces libertins comme il y en a..... Un lampiste a tant de prétextes pour être à droite ou à gauche! En vérité, je m'en serais fait un cas de conscience. Je l'aimais.

MADAME URBAIN.

Ça reviendra, monsieur Frippet; ça reviendra. Laissez faire le temps. Votre petite fille vous ressemble comme deux gouttes d'eau, déjà.

M. FRIPPET.

Elle est venue dans la première année de notre mariage, ce serait bien le diable.....

MADAME URBAIN.

C'est l'essentiel. Voilà pourquoi je ne parlerais plus du passé. On ne se fait pas idée comme les enfans comprennent de bonne heure. Vous ne voudriez pas que votre petite ne fût pas comme elle doit être pour sa mère?

M. FRIPPET.

Vraiment, ma voisine, vous êtes une femme à croquer! Que nous aurions été heureux ensemble!

MADAME URBAIN.

Je ne suis pas malheureuse comme je suis.

M. FRIPPET.

Je ne dis pas, mais du moins auriez-vous été bien sûre que je ne me serais jamais fait attendre.

MADAME URBAIN, en riant.

Vous auriez peut-être eu tort.

M. FRIPPET.

Je n'ai envié qu'un seul homme dans ma vie, c'est votre mari. Il ne serait pas pardonnable s'il vous donnait du chagrin.

MADAME URBAIN.

Urbain me donner du chagrin! Il en mourrait.

M. FRIPPET.

Vous comprenez! Je ne parle pas de grands chagrins; mais il est bien éveillé.

MADAME URBAIN.

C'est un salpêtre.

M. FRIPPET.

Le salpêtre s'enflamme facilement.

MADAME URBAIN.

Il a beau être vif, mon mari est doux comme un mouton.

M. FRIPPET.

Ainsi vous ne seriez pas jalouse?

MADAME URBAIN.

Pardi! oui. Si j'allais me mettre martel en tête, avec tout ce que j'ai à faire dans la maison, il ne manquerait plus que cela. Je deviendrais triste, maussade, tourmentante, sans aboutir à rien qu'à mettre mon ménage à l'envers. Non, non, Urbain n'a pas d'aventures; mais il en aurait, je mettrais ma main au feu qu'il me préférera toujours à toutes les autres femmes. Que peut-on vouloir de plus?

M. FRIPPET.

Il vous a joliment ensorcelée; je lui en fais mon compliment.

MADAME URBAIN.

Vous pouvez lui en faire votre compliment; car il faut avoir du bon pour être sorcier comme lui, croyez-moi.

M. FRIPPET.

Si j'avais été votre mari, par exemple?

MADAME URBAIN.

Est-ce que je peux penser qu'un autre homme aurait pu être mon mari?

M. FRIPPET.

Cependant.....

MADAME URBAIN.

Jamais cette idée-là ne m'était venue.

M. FRIPPET.

Avec tout ça, il ne revient pas.

MADAME URBAIN.

Il ne reviendra peut-être que dans une heure. Qui sait s'il n'a pas rencontré quelqu'un qui lui aura donné un billet de spectacle? ça lui arrive quelquefois. Pourvu qu'il s'amuse, je suis contente.

M. FRIPPET.

Il ne craint donc pas que vous ne vous amusiez guère pendant ce temps-là?

MADAME URBAIN.

Je ne m'ennuie jamais. Il me racontera les pièces qu'il aura vues; ça nous fera de la conversation.

M. FRIPPET, *soupirant.*

Je soupire malgré moi.

MADAME URBAIN.

A cause?

M. FRIPPET.

Ah! mon Dieu, est-il possible!

MADAME URBAIN.

Qu'est-ce que vous avez donc?

M. FRIPPET.

J'admire votre confiance.

MADAME URBAIN.

Je vous demande la permission d'aller voir un peu

à notre souper. Il pourrait bien brûler pendant que je m'amuse à faire la belle parleuse.

(Elle sort en chantant.)

SCÈNE II.

MONSIEUR FRIPPET, seul.

Il n'y a rien à faire par-là. C'est ferré à glace. J'aurais pourtant bien aimé lui mettre la puce à l'oreille sur le compte de son mari; il y avait de quoi, mais elle ne veut rien entendre. Il faut qu'il soit de fer, ce petit gaillard-là; car, malgré tout, il trouve encore moyen de fanatiser sa femme. Je ne sais pas comment il peut y résister. C'est égal; je ne veux pas perdre cela de vue; nous sommes porte à porte; il peut venir un bon moment où elle se trouvera à plaindre... Enfin, enfin, on ne sait pas.

SCÈNE III.

MONSIEUR FRIPPET, MADAME URBAIN.

MADAME URBAIN.

Pardon, mon voisin. La servante est un peu malade; je l'ai fait coucher de bonne heure, de sorte que je suis obligée de tout faire ce soir.

M. FRIPPET.

Si je pouvais vous être bon à quelque chose?

MADAME URBAIN.

Ce n'est pas de refus. Nous dînons bien dans notre chambre; mais nous préférons souper ici. Si vous voulez m'aider à apporter cette table, vous m'obligerez.

M. FRIPPET.

Très-volontiers.

(Ils placent une table au milieu du théâtre.)

MADAME URBAIN.

A présent, je vais mettre mon couvert; Urbain arrivera quand il voudra; tout sera prêt.

M. FRIPPET.

Vous soupez donc?

MADAME URBAIN, tout en mettant le couvert.

Oui. C'est une habitude que mon mari a conservée de chez son père; ce n'est pas mal; je m'y suis faite tout de suite. Il n'y a plus d'ouvrières; il n'y a plus de garçons; la journée est finie; rien ne nous presse; rien ne nous dérange; on peut causer tant qu'on veut; enfin, ça plaît à Urbain.

M. FRIPPET.

Que pouvez-vous manger à cette heure-là?

MADAME URBAIN.

La plupart du temps, presque rien; mais ce soir, oh! ce soir, c'est différent.

M. FRIPPET.

C'est donc un gala?

MADAME URBAIN.

A peu près. C'est demain ma fête, je m'appelle Julie; Urbain n'y a pas pensé. C'est ma troisième fête depuis notre mariage; il n'avait pas oublié les deux autres; il sera désolé.

M. FRIPPET.

C'est mal à lui.

MADAME URBAIN.

Il a tant d'occupations!

M. FRIPPET.

C'est égal.

MADAME URBAIN.

Ça m'amuse plus que s'il y avait pensé, parce que je veux lui faire une surprise. J'ai un civet, j'ai un gâteau de Savoie, et jusqu'à des fraises. Je vous inviterais bien, mon voisin; mais je ne sais pas si ça lui ferait plaisir.

M. FRIPPET.

Vous êtes trop bonne, je ne pourrais pas accepter. Il faut que je sois demain de très-grand matin à Auteuil.

MADAME URBAIN.

Je vous parle bien franchement, comme vous voyez.

M. FRIPPET.

Ne vous excusez donc pas, c'est tout naturel. Bonsoir, ma voisine.

MADAME URBAIN.

Bonsoir, mon voisin. Donnez-moi une poignée de main, comme on fait aujourd'hui.

M. FRIPPET, baisant la main que lui présente madame Urbain.

Voilà comme je donne mes poignées de main.

MADAME URBAIN.

C'est à l'ancienne mode.

(M. Frippet s'en va.)

SCÈNE IV.

MADAME URBAIN, seule, achevant de mettre son couvert.

Voilà un homme qui ne sera jamais heureux; ce n'est plus possible. J'ai eu beau lui dire, je me mets bien à sa place. Avoir là toujours auprès de soi, sous ses yeux, quelqu'un qu'on ne peut plus aimer, qu'on ne peut plus estimer; attendre, chacun de son côté, le moment où on sera débarrassé l'un de l'autre, ça fait frissonner. De quoi peuvent-ils parler quand ils sont tête à tête? Ils ne doivent pas parler. Qu'il faut être folle pour se mettre dans ce cas-là! A quoi ça avance-t-il? A se rendre malheureuse. Et dire qu'on ne pense pas à ça avant..... (A son mari, qui entre.) Te voilà donc, toi?

SCÈNE V.

MONSIEUR URBAIN, MADAME URBAIN.

M. URBAIN.

Mon enfant, fais-nous souper tout de suite.

MADAME URBAIN.

Tu as faim?

M. URBAIN.

Oui.

MADAME URBAIN.

Tant mieux, ça se trouve à merveille; tu n'attendras pas long-temps. As-tu chaud? (Elle lui passe la main sur le front.) Mais oui. (Elle lui essuie la figure avec une serviette.) Bois un peu de vin pur. (Elle lui verse du vin dans un verre.) Je reviens.

M. URBAIN, tirant sa montre.

Neuf heures et demie! J'ai encore une grande heure devant moi; c'est bon. Son mari est de garde aux Tuileries; il ne peut pas revenir.

MADAME URBAIN, apportant deux petits pains.

As-tu été au spectacle?

M. URBAIN.

Non. Mais qu'est-ce que c'est donc que ces jolis petits pains-là? C'est comme on en donne dans les cafés.

MADAME URBAIN, se pose devant lui en lui prenant les favoris.

Regardez-moi dans les yeux, monsieur; mieux que cela. On dirait que tu n'oses pas me regarder.

M. URBAIN.

Tu me tires trop la barbe.

MADAME URBAIN, se mettant les mains derrière le dos.

A présent je ne vous la tire plus; regardez-moi.

M. URBAIN.

Je te regarde.

MADAME URBAIN.

N'avez-vous rien à vous reprocher?

M. URBAIN, déconcerté.

A me reprocher!

MADAME URBAIN.

Oui. Mettez la main sur la conscience.

M. URBAIN.

Je ne sais pas ce que tu veux dire.

MADAME URBAIN.

Cherchez bien.

M. URBAIN.

J'ai beau chercher....

MADAME URBAIN.

Ah! monsieur Urbain, monsieur Urbain, on voit bien que nous ne sommes plus des nouveaux mariés.

M. URBAIN, avec un embarras toujours croissant.

Je t'assure bien, ma bonne amie, que je ne te

comprends pas du tout, mais pas du tout, du tout.

MADAME URBAIN.

Ah! scélérat!

M. URBAIN.

Est-ce qu'on t'aurait fait des contes sur moi, par hasard?

MADAME URBAIN.

Je n'ai pas besoin qu'on me fasse des contes.

M. URBAIN.

Allons, explique-toi donc, Julie.

MADAME URBAIN.

Comment dites-vous?

M. URBAIN.

Je te dis de t'expliquer.

MADAME URBAIN.

Répétez comme vous aviez dit la première fois.

M. URBAIN.

J'ai dit: explique-toi donc, Julie.

MADAME URBAIN.

Julie! Ce nom-là ne vous rappelle rien?

M. URBAIN, *se frappant le front.*

Ah! pardon, ma chère petite amour du bon Dieu. (*Il l'embrasse.*) Va, sois sûre que je te souhaite une bonne et excellente fête, et ça de tout mon cœur et de toute mon âme. Que je m'en veux! Je croyais que ta sainte ne venait que le mois prochain.

MADAME URBAIN.

Non, monsieur ; ma sainte vient toujours le vingt-deux mai, et elle n'a pas envie de changer tant qu'elle sera sainte. Marguerite, toute malade qu'elle est, ne l'avait pas oublié, elle. J'aurais voulu que tu pusses voir notre petit Julien avec le bouquet qu'elle lui avait mis dans sa petite menotte. C'est qu'il avait déjà l'air de savoir ce qu'il faisait !

M. URBAIN.

Je te réponds bien que c'est la dernière fois que tu auras à me faire un pareil reproche.

MADAME URBAIN.

Ecoute donc : il faut bien que je te cherche des querelles d'Allemand ; je serais si embarrassée pour t'en faire d'autres !

(Elle sort.)

M. URBAIN, seul.

Parbleu ! elle m'a fait une belle frayeur. C'était faute de réflexion. Comment pourrait-elle se douter...

MADAME URBAIN, portant un plat.

Qu'est-ce que vous croyez que j'apporte là-dedans, monsieur ? Un civet ; rien que cela.

M. URBAIN.

Un civet !

MADAME URBAIN, faisant la révérence.

De la façon de votre très-humble servante. J'espère bien que vous n'en aurez jamais mangé de meilleur.

M. URBAIN.

Il te ressemblera donc?

MADAME URBAIN.

Câlin! mettez-vous à table. Tu n'ôtes pas ton habit?

M. URBAIN.

C'est inutile. Je me suis engagé bêtement à ressortir.

MADAME URBIN.

Ce soir?

M. URBAIN.

Eh! mon Dieu, oui. Imagine-toi que j'ai eu la sottise de passer devant le poste de la mairie; ils étaient là plusieurs camarades à prendre l'air; ils m'ont entouré, et je n'ai pu m'en dépêtrer qu'en leur promettant de revenir leur faire un peu compagnie.

MADAME URBAIN, *tristement.*

Ah!

M. URBAIN.

C'est si long une nuit de garde!

MADAME URBAIN.

Raison de plus pour n'en passer que quand on y est obligé.

M. URBAIN.

Que veux-tu? J'ai promis.

MADAME URBAIN.

Tu n'as pas promis pardevant notaire?

M. URBAIN.

Certainement non.

MADAME URBAIN.

Dame! vois.

M. URBAIN.

Et toi?

MADAME URBAIN.

Tu penses bien que ça ne peut pas me faire grand plaisir.

M. URBAIN.

D'honneur! je ne sais plus quel parti prendre. C'est comme un fait exprès; tu me parais, ce soir, encóre plus gentille qu'à l'ordinaire.

MADAME URBAIN.

La belle avance! Tu vas t'en aller.

M. URBAIN.

Veux-tu que je reste? Dis.

MADAME URBAIN.

On compte sur toi; je crains que ce ne soit mal.

M. URBAIN.

Ce sera ce que ça voudra; tu n'as qu'à dire un mot. (Il lui tend la main; elle lui donne la sienne.) Dis un mot, Julie: veux-tu que je reste? Je t'avoue que ta fête me chiffonne; ce n'est rien, et ça me donne des remords.

MADAME URBAIN.

Des remords?

M. URBAIN.

C'est la vérité.

MADAME URBAIN.

Et que leur diras-tu quand tu les rencontreras?

M. URBAIN.

Je dirai..... je dirai que c'était ta fête.

MADAME URBAIN.

Toutes réflexions faites, non ; vas-y. Il ne faut pas faire de confidence sur l'intérieur de notre ménage. La moitié de ces messieurs se moquerait de toi ; il n'y en a peut-être pas un qui aime sa femme comme tu m'aimes. Voyons ; tu ne manges plus à cause de cela ? Monsieur Urbain, faites-moi donc au moins des complimens sur mon civet.

M. URBAIN.

Il est délicieux.

MADAME URBAIN.

Sens-tu qu'il n'est pas âcre comme ceux de Marguerite ? Avant de m'aventurer, j'ai demandé des conseils. Tu ne m'écoutes pas.

M. URBAIN.

Si fait, ma chère enfant.

MADAME URBAIN.

Je t'ai parlé de ton rendez-vous bien innocemment, pour causer de quelque chose. Puisque tu en es si contrarié, ce sera une leçon pour une autre fois.

M. URBAIN.

Je t'en réponds.

MADAME URBAIN.

Tu ne resteras, d'ailleurs, que le temps que tu voudras. Crois-tu que ce soit tout notre souper ?

M. URBAIN.

Je n'en sais rien.

MADAME URBAIN.

Tu vas voir, monsieur, tu vas voir.

(Elle sort.)

M. URBAIN, seul.

Tromper une femme comme celle-là, c'est conscience!

MADAME URBAIN.

Des fraises et un biscuit de Savoie avec notre chiffre.

M. URBAIN.

Eh! mais, eh! mais!

MADAME URBAIN.

Je te dis que c'est une noce.

M. URBAIN.

Vous faites des cachotteries comme cela!

MADAME URBAIN.

Les cachotteries, c'est mon fort. (Apercevant que son mari regarde à sa montre.) Pardi! tu n'es pas à la minute. A peine s'il est dix heures.

M. URBAIN.

C'est machinalement que je regardais ma montre. As-tu vu quelqu'un ce soir?

MADAME URBAIN.

Ce bon monsieur Frippet qui est toujours bien triste.

M. URBAIN, riant.

L'imbécile!

MADAME URBAIN.

Imbécile! je ne vois pas en quoi. Avec tout l'esprit du monde, si votre femme n'est pas raisonnable...

M. URBAIN.

Que veux-tu? ça me paraît toujours plaisant.

MADAME URBAIN.

Tu fais le fier comme ça; je voudrais t'y voir, toi.

M. URBAIN.

Ah! quant à moi, ce serait différent.

MADAME URBAIN.

C'est bien naturel, je pardonne ça. J'entends des femmes qui trouvent que les hommes sont bien heureux d'être hommes. Ces messieurs peuvent tout se permettre, disent-elles, et nous, ils nous font un crime de la moindre chose; on voit bien que ce sont eux qui ont fait la loi. La loi de quoi? Est-ce que les maris peuvent introduire dés enfans de contrebande dans leur ménage? Comme c'est agréable pour un brave homme de s'échiner pour nourrir des enfans qui ne sont pas de lui!

M. URBAIN.

Sais-tu que tu es rude!

MADAME URBAIN.

Ce que je ne conçois pas, c'est que des hommes mariés, qui seraient comme des démons s'il leur

arrivait malheur, ne se font pas scrupule d'aller porter le désordre dans les autres familles. N'ai-je pas raison?

M. URBAIN.

A la bonne heure; mais tu t'échauffes, tu t'échauffes!

MADAME URBAIN.

Moi, il me semble que si j'avais été homme, jamais je n'aurais fait un crime comme celui-là. Crois-tu?

M. URBAIN.

Comment veux-tu que je sache ce que tu aurais fait, si tu avais été homme?

MADAME URBAIN.

C'est humiliant; car, quelque courage qu'on ait, il n'en faut pas moins agir de ruse pour se cacher d'un mari. Quand il n'y aurait que cela.

M. URBAIN.

Donne-moi des fraises.

MADAME URBAIN.

Est-ce que tu te serais soucié d'une femme mariée, toi?

M. URBAIN.

Il paraît que tu es bien économe, le jour de ta fête; à peine si tu m'as mis du sucre.

MADAME URBAIN.

Tu ne t'en serais pas soucié, je suis sûre.

M. URBAIN, *d'un ton d'impatience.*

Quelle diantre de conversation as-tu été nous chercher là ?

MADAME URBAIN.

Elle est venue je ne sais comment. Ce n'est pas l'embarras, il y a bien des ménages où elle ne serait guère de mise. Mais à nous deux, nous pouvons parler de tout, n'est-ce pas, petit doux-doux? Le voilà comme une âme en peine; il grille de s'en aller avec ses vilains camarades.

M. URBAIN.

Tu crois cela !

MADAME URBAIN.

Non. Je ne connais pas ta figure. (*Elle se lève et va s'asseoir sur les genoux de son mari.*) Quelle heure est-il? (*Elle lui tire sa montre.*) Dix heures un quart. Ah! il est temps de partir. Attends, attends encore un peu.

(*Elle sort.*)

M. URBAIN, *seul.*

Me voici sans savoir ce que je dois faire.

MADAME URBAIN, *un peigne à la main.*

Je veux t'arranger tes cheveux et tes favoris qui sont tout ébouriffés.

(*Elle se rassied sur ses genoux et le coiffe.*)

M. URBAIN, *se défendant.*

Laisse donc.

MADAME URBAIN, *continuant.*

Tu es le beau du quartier, il faut conserver ta réputation. Je veux que tu me fasses honneur.

M. URBAIN.

Si tu savais comme tu me fais mal!

MADAME URBAIN.

A peine si je te touche. Allez-vous-en, allez-vous-en. Mais tâche, mon petit, de ne pas trop boire de punch. Il paraît qu'il y en a toujours dans les soirées de corps-de-garde.

M. URBAIN.

N'aie pas peur.

MADAME URBAIN.

Je te donne jusqu'à minuit. C'est bien suffisant.

M. URBAIN.

Je parierais que tu vas m'attendre.

MADAME URBAIN.

Non, non. Seulement ferme bien la porte et ne perds pas la clef. Va, mon ami, et amuse-toi.

M. URBAIN.

Je vais baisser la lampe, afin de retrouver de la lumière quand je rentrerai.

MADAME URBAIN.

C'est bien.

M. URBAIN.

A tantôt.

MADAME URBAIN.

A tantôt.

(Elle entre dans sa chambre.)

SCÈNE VI.

MONSIEUR URBAIN, seul.

Comme c'est confiant une honnête femme! Elle ne cherche pas à faire la fine, ni à deviner le dessous des cartes; elle croit les choses tout bonnement comme je lui dis. Dieux! que c'est précieux! Et on joue un pareil bonheur contre quoi, je vous le demande un peu? Irai-je là-bas à présent? N'irai-je pas? Le diable m'emporte si j'en sais rien. L'autre sera furieuse. Cette porte qu'elle doit laisser entre-bâillée jusqu'à dix heures et demie..... Quelle imprudence! Quand j'y songe! Des voisins, en passant, n'ont qu'à avoir remarqué cela et se tenir aux aguets! (Souriant.) Dans ces voisins, il y en a peut-être dix qui connaissent déjà le secret de la porte entre-bâillée; il y en a peut-être vingt..... La vérité est que je n'ai pas un brin d'amour pour cette commère-là. Qu'est-ce que c'est donc? De la fatuité. Belle fatuité!

Julie n'est pas encore couchée; je l'entends qui marche dans sa chambre. Elle ne se couchera pas que je ne sois revenu; elle a toujours quelque chose à faire. Elle est si active! Pauvre petite femme! Et que sa fête tombe juste aujourd'hui! On a beau dire, c'est toujours une espèce de solennité; dans un bon ménage, ça doit marquer. Et j'irais justement..... Ce n'est pas bien. (Se tournant du côté de la porte.) Cher ange! si tu savais combien je t'aime!

Comme jolie femme, l'autre en est à cent lieues, malgré ses grands yeux noirs. Conçoit-on rien au cœur humain? J'ai là derrière cette porte une femme charmante, une femme parfaite qui ne vit que pour moi; je puis entrer chez elle sans précaution, sans crainte, bien sûr de lui faire grand plaisir; et j'hésite pour savoir si j'irai courir après une coquette qui ne m'a fait des avances que par habitude, qui pense peut-être déjà à celui qui me succédera! Duperie, franche duperie! Va te promener le rendez-vous! (Il s'approche doucement de la porte de la chambre, et dit à voix basse:) Julie!

MADAME URBAIN, dans sa chambre.

C'est toi? tu n'es pas encore parti?

M. URBAIN.

Non. (Il entr'ouvre la porte.) Qu'est-ce que tu fais donc là?

SCÈNE VII.

MONSIEUR URBAIN, MADAME URBAIN.

MADAME URBAIN, en entrant sur la scène.

Je te repassais un gilet et un pantalon pour demain; ce n'est pas un grand mal. Je n'ai pas envie de dormir.

M. URBAIN.

Ni moi de sortir.

MADAME URBAIN, avec joie.

En vérité?

M. URBAIN.

A moins que ça ne te fasse de la peine.

MADAME URBAIN.

Eh bien! je n'osais pas te le dire; mais tu prends le bon parti.

M. URBAIN.

Je t'ai demandé conseil, pourquoi ne m'as-tu pas répondu?

MADAME URBAIN.

Pourquoi? pourquoi?....

M. URBAIN.

Tu n'avais qu'à me montrer un peu d'humeur, me faire une petite moue.

MADAME URBAIN.

Beaux moyens! ça ne réussit qu'une fois; les hommes se blasent tout de suite là-dessus. Et puis tu voulais sortir pour un motif si innocent, que c'eût été conscience. Tu restes, parce que tu le veux bien, n'est-ce pas, Urbain?

M. URBAIN.

Je le veux si bien que je te résisterais, quand tu m'ordonnerais le contraire.

MADAME URBAIN.

Entre nous, qu'est-ce que c'était que cet engagement que tu avais pris?

M. URBAIN.

Ça se fait sans y penser, ça s'oublie aussi facilement.

MADAME URBAIN.

Je gagerais que tes camarades ne s'en souviennent déjà plus.

M. URBAIN.

Ta, ta, ta, ta, vous êtes triomphante, petit despote.

MADAME URBAIN.

Entrez, entrez dans votre chambre, monsieur.

M. URBAIN.

Ne te fais pas attendre; la bonne rangera tout cela demain.

MADAME URBAIN, *seule*.

Si je l'avais boudé, il serait peut-être bien loin; je n'ai rien dit, il reste:

MIEUX VAUT DOUCEUR QUE VIOLENCE.

NOUVELLES.

FÉLIX,

OU

LE PETIT BLESSÉ DE JUILLET.






LUCCHESI · PALLI



A FORCE DE VINAIGRE ET D'EAU FRAICHE
ON PARVINT A RANIMER FELIX

Félix ou le petit Blessé de Juillet

FÉLIX,

OU

LE PETIT BLESSÉ DE JUILLET.

DEUX gardes nationaux, après avoir soupé ensemble, marchaient gaiement le long des quais, pour aller rejoindre le poste où ils devaient passer la nuit. Ils s'entretenaient de politique, mais comme s'en entretiennent de braves gens qui sortent de table et qui n'ambitionnent pas de devenir ministres.

— Pour notre argent, disait l'un, on devrait bien au moins nous apprendre quelque chose de ce qu'on veut faire.

— Pour nous l'apprendre, répondait l'autre, il faudrait le savoir auparavant. De tous nos gens en place, il n'y en a pas un qui se doute où il va; et, ce qu'il y a de rassurant, c'est que ceux qui intriguent pour les remplacer ne pensent qu'à les remplacer, et ne voient pas plus loin.

Là-dessus tous deux se mirent à éclater de rire. Ce que c'est que d'avoir bien soupé!

Tout à coup la conversation fut interrompue. M. Lerouge, celui qui avait montré si peu de respect pour la science de nos hommes d'Etat, fit remarquer à son camarade, M. Duval, quelqu'un qui avait l'air de vouloir escalader un bateau de blanchisseuses. A cette heure de la nuit, quel pouvait être son dessein? Sans réfléchir davantage, M. Duval, plus leste que M. Lerouge, se précipita dans un de ces petits escaliers qui conduisent sur le bord de la rivière, et bientôt il se trouva près de l'inconnu que cette apparition subite sembla troubler au dernier point. C'était un jeune homme de seize à dix-sept ans, pauvrement vêtu. Malgré l'obscurité, on pouvait supposer que sa figure était intéressante.

— Que faites-vous là, mon ami? lui demanda M. Duval.

— Monsieur, je n'ai pas de mauvaises intentions.

— Ce bateau vous appartient-il?

— Non, Monsieur.

— Alors que venez-vous y chercher à l'heure qu'il est?

Sur ces entrefaites arriva M. Lerouge.

— Eh bien! s'écria-t-il, ce drôle s'est-il expliqué?

Le jeune homme, étonné d'une interpellation aussi brusque, regarda celui qui venait de la proférer avec



un sentiment de fierté et d'aigreur dont les deux amis furent également frappés. Cependant M. Lerouge, remis le premier de cette impression, n'en continua pas moins son interrogatoire sur le même ton de violence.

— As-tu quelques complices là-dedans? Parle, bon sujet. Est-ce là que se tient votre quartier-général? Viens-tu rendre compte à l'un de tes chefs des vols que tu as faits ce soir?

Le pauvre garçon, dans un état d'angoisse inexprimable, aurait voulu dévorer les larmes qu'un traitement aussi cruel arrachait malgré lui de ses yeux. Incapable de répondre, il était prêt à suffoquer, lorsque M. Duval jugea à propos de venir à son secours.

— Emmenons-le au corps-de-garde, et ne le tourmentons pas davantage.

— Qu'il marche donc! répondit M. Lerouge, en saisissant le bras du jeune homme avec tant de force que celui-ci poussa un cri affreux. Tu es bien douillet, ce me semble.

— Monsieur, vous venez d'appuyer sur une blessure qui n'est pas encore bien guérie.

— Vous êtes blessé? reprit aussitôt M. Lerouge d'un ton beaucoup plus doux. Pardon; mais que diable! quand on n'est pas coupable, on le dit tout de suite. Je ne vous en veux pas, moi; et, avec votre silence, voyez pourtant ce qui peut arriver. Vous devez

croire que je suis méchant; je vous traite avec une dureté qui n'a pas le sens commun; pourquoi? parce que, à coup sûr, je me suis imaginé des choses qui ne sont pas. Est-ce votre veste qui est là, par terre?

— Je n'en ai plus besoin, monsieur.

— Il perd la tête, pensa M. Lerouge en relevant la veste et la mettant sous son bras. Si vous vouliez seulement nous dire un mot.... Qu'est-ce que cela vous coûterait? Vous serez bien obligé de faire votre confession tout à l'heure à l'officier du poste. Que ne nous la faites-vous? Dans la garde nationale, officiers et soldats sont de la même farine. Il ne faut pas mettre d'orgueil à cela. Nous sommes des pères de famille, vous êtes un enfant, qu'y aurait-il d'extraordinaire à nous avouer franchement ce que vous alliez chercher dans ce bateau? Votre bonne amie, peut-être? ce n'est pas un crime. Est-ce que nous n'avons pas tous passé par-là?

M. Lerouge avait beau entasser paroles sur paroles, comme cela arrive aux gens qui ont un bon cœur et qui cherchent à réparer une sottise qu'ils se reprochent, il ne put obtenir un seul mot du jeune homme. M. Duval, quoique ayant mieux débuté avec lui, essaya tout aussi vainement de lui faire rompre le silence. Il marchait tranquillement entre ses deux conducteurs, non avec cet air d'insouciance ironique qu'on remarque dans les criminels de profession, mais avec la résignation de quelqu'un qui n'a rien à

craindre, et pour qui une arrestation n'est pas même un événement.

Aux éclats de rire bruyans qui se faisaient entendre à l'approche du corps-de-garde, il était clair que quelque plaisant s'était chargé, cette nuit-là, d'égayer ses camarades, et qu'il s'en acquittait avec le plus grand succès. L'arrivée de M. Lerouge, connu dans le quartier pour un bon vivant, semblait devoir ajouter encore à l'hilarité générale; mais en découvrant à travers la fumée du poêle et des cigares la figure pâle et souffrante du jeune garçon qui le suivait, les idées prirent sur-le-champ une autre direction, et chacun se pressa à l'envi autour de la table du capitaine pour savoir de quoi il allait être question.

— Capitaine, dit M. Lerouge, voyez si vous serez plus heureux que M. Duval et moi, et si vous réussirez à faire parler ce jeune homme que nous venons de trouver sur le bord de la rivière, près d'un bateau de blanchisseuse.

— C'était peut-être pour y mettre le feu, s'écria une voix.

— Sa figure serait bien trompeuse, répondit le capitaine; il n'a pas l'air d'un malfaiteur. En parlant ainsi il fixait sur le pauvre garçon des regards où se peignait la plus tendre compassion. Dites-nous, mon bon ami, ce que vous pouviez aller faire à onze heures du soir dans un tel endroit?

— Me noyer, M. le capitaine.

Il y eut comme un mouvement électrique qui fit reculer tout le monde à la fois. Le capitaine était frappé de terreur. Pour le jeune homme, impassible au milieu de la consternation qu'il avait produite, on pouvait juger que sa résolution de quitter la vie lui paraissait si naturelle qu'il avait peine à comprendre l'effroi qu'elle venait de causer.

Alors un important (où ne s'en trouve-t-il pas?), un de ces gens pour qui le besoin de débiter des lieux communs est un besoin de première nécessité, crut l'occasion favorable pour donner carrière à son talent. Le capitaine le laissa faire quelque temps, faute de savoir lui-même comment reprendre un interrogatoire qui avait commencé d'une manière aussi imprévue. L'important s'en donnait donc tout à son aise. Mais son sermon était si choquant, son exaltation à froid si ridicule, que le bon capitaine, pour couper court, adressa au jeune homme la première question qui lui vint à l'idée.

— Comment vous nommez-vous, mon enfant?

— Félix, monsieur le capitaine.

— Tiens, Félix! remarqua le plaisant de cette nuit-là, qui était déjà rentré dans son naturel; Félix veut dire heureux, je crois. C'est un singulier nom pour un garçon qui voulait se noyer.

S'il comptait produire de l'effet, il se trompa.

— Eh bien! Félix, reprit le capitaine, vous êtes

avec des amis; parlez-nous comme à des amis. A votre âge, qui a pu vous porter à une action aussi désespérée? Je suis vieux. Eh! mon Dieu, que de fois j'ai eu plus besoin de courage qu'il n'en faut pour renoncer à la vie! Un homme doit s'habituer de bonne heure à lutter contre l'infortune. Avez-vous des parens?

— Une mère à l'hôpital, et qui est peut-être morte dans ce moment-ci.

— C'est tout?

— C'est tout.

— Quel est votre état?

— Je n'en ai plus. J'avais un maître qui m'a renvoyé de chez lui.

— On trouve toujours à travailler.

— Regardez mes bras, monsieur le capitaine.

En parlant ainsi, le pauvre enfant avait retroussé les manches de sa chemise pour montrer d'horribles cicatrices à peine refermées.

— Bon Dieu! qu'est cela? Où avez-vous reçu ces blessures?

— Dans les journées de juillet.

M. Lerouge fit un bond.

— Pauvre petit héros! et moi qui le rudoyais. Par bonheur, je m'en suis repenti tout de suite. Un vainqueur de juillet! Capitaine, il ne faut pas que cela lui fasse tort dans votre esprit.

— Vous êtes fou, monsieur Lerouge, répondit le

capitaine en souriant. Pourquoi tort? Parce qu'apparemment dans vos idées je suis carliste.

— Capitaine, nous vous avons choisi et nous vous choisirions encore, quoique vous ne disiez jamais comme nous.

— Laissons cela. Cet enfant ne peut plus se soutenir; prenez-le d'un côté et moi de l'autre, et plaçons-le dans un fauteuil.

— Il meurt de faim, peut-être?

— Est-il possible de mourir de faim à Paris, dit le plaisant qui gardait rancune à Félix du mauvais quolibet qu'il avait fait sur son nom; on voit tant de comédies de ce genre-là tous les jours!

— Mais regardez ses lèvres, comme elles sont décolorées. Il meurt de besoin, j'en suis sûr.

Ces mots n'étaient pas achevés que la table se couvrait déjà du peu de provisions qu'il y avait dans le corps-de-garde. C'était à qui apporterait quelque chose, le plaisant et même l'homme aux sermons comme les autres.

A force de vinaigre et d'eau fraîche, on parvint enfin à ranimer Félix. Chacun attendait ce moment comme s'il eût été question de son meilleur ami. Ce visage si jeune et si flétri par la souffrance; ces bras qu'il n'avait pas eu le temps de recouvrir et qui attestaient son courage; cette misère et cet abandon pour toute récompense; le retour qu'on fait involontairement sur soi-même quand on est témoin d'un

malheur si complet; tout concourait à rendre Félix l'objet d'une bienveillance générale. A cet empressement il ne pouvait répondre que par un triste sourire; mais, rencontrant la main du capitaine, il la baisa avec transport en répandant un torrent de larmes.

— C'est bon ! c'est bon ! criait M. Lerouge. Pleure, pleure, mon petit; cela détend. N'est-ce pas, capitaine, que cela détend? S'il pouvait manger à présent, je le regarderais comme sauvé. Dites, avez-vous faim, mon ami?

— Une faim terrible, monsieur.

— Eh bien ! prenez seulement garde de vous faire du mal, et mangez tout ce qui est là-dessus.

Félix ne se le fit pas dire deux fois.

Cependant le factionnaire, qui n'avait été instruit qu'en gros de cette scène, et qui n'avait pas pu partager les émotions de ses camarades, tout en allant et venant devant le poste du corps-de-garde, avait fait une réflexion : Comment des blessures reçues en juillet n'étaient-elles pas encore complètement cicatrisées? Pour une personne qui craint d'être dupe, une idée comme celle-là est un tourment. Il entre donc, et prenant juste le temps d'adresser à Félix cette question dont il ne voulait pas perdre le mérite, il retourne aussitôt à son poste, laissant aux autres le soin de recueillir la réponse du jeune homme.

— Mais c'est vrai, dit quelqu'un.

— La remarque est juste, répliqua un autre.

— Nous allons voir, ajouta un troisième.

Et déjà des groupes commençaient à se former.

Mais Félix, à qui la nourriture qu'il venait de prendre avait rendu des forces, répondit du ton le plus calme et le plus vrai : — Si vous voulez, messieurs, ne pas m'obliger à vous nommer mon maître, je suis prêt à ne vous rien cacher. Vous n'avez peut-être pas oublié qu'il était beaucoup question, dans un temps, de certaines ordonnances qui effrayaient tout le monde.

— Certainement non, nous ne l'avons pas oublié, et nous ne l'oublierons jamais! Telle fut l'exclamation générale.

— On ne parlait que de ça à la maison, continua Félix, et quand je sus qu'on se battait, je demandai à mon maître la permission d'y aller comme les autres. Il ne le voulut pas encore, je ne sais pourquoi. Mais quand il vit que l'affaire était bien engagée, il ne m'en empêcha plus; au contraire même, il me donna un de ses pistolets. Oh! le bon pistolet! et la main du petit brave se serra comme s'il le tenait encore. Bientôt je pris le sabre d'un homme que j'avais tué; un bon sabre aussi... je pus aller partout. On croirait que le courage est difficile; ah! mon Dieu, ça s'apprend tout de suite. Mais c'est cruel d'être trop blessé avant la fin. Il faut être juste, mon maître fut bien bon pour moi quand on me rapporta

chez lui. Il y en avait qui parlaient d'hôpital. — Un héros comme lui! disait-il devant tous ceux qui étaient là, c'est mon enfant, je l'adopte.

— Parbleu! je crois bien, s'écria M. Lerouge avec l'expression d'attendrissement la plus singulière qu'ait jamais présentée figure humaine. Continuez, continuez, mon cher ami.

— Notre maison faisait plaisir à voir; madame, qui est une dame qui ne s'était jamais mêlée de rien, au lieu de se contenter de faire de la charpie dans sa chambre, comme faisaient beaucoup d'autres dames, avait préféré venir pour cela dans la loge de ma mère, qui était sa portière, afin, disait-elle, d'encourager les autres. Les femmes de chambre, les cuisinières, tout était là compère et compagnon; et même dans mon petit cabinet, monsieur amenait chaque personne qui venait chez lui. S'il faut tout dire.....

— Oui, oui, il faut tout dire.

On n'a pas besoin de faire observer que cette injonctions venait de M. Lerouge; Félix lui semblait ne parler que pour lui. S'il avait jeté les yeux sur le capitaine, il aurait vu que l'intérêt qu'il portait au jeune homme, quoique moins bruyant que le sien, n'en était pas moins vif.

— Alors donc, s'il faut tout dire, au bout de quelque temps, ma mère vint me raconter qu'une dame du quartier assurait que je ne guérirais jamais, parce que le chirurgien qui me traitait, et que mon-

sieur avait renvoyé, assurait qu'on ne faisait pas faire tout ce qu'il y avait à me faire faire.

— Que n'alliez-vous à Saint-Cloud ou dans un hospice quelconque? Il n'y en a pas un qui ne vous eût été ouvert.

— Oh bien oui! mon maître n'entendait pas de cette oreille-là. C'est comme pour les récompenses nationales, il disait qu'il fallait les laisser à ceux qui n'avaient pas autre chose; que pour moi je ne manquerais jamais de rien; c'était au point qu'il y avait du monde qui me trouvait déjà trop heureux. Sans me flatter, si j'avais voulu être glorieux il y avait de quoi. Quand on me faisait venir autour de la table, après le dessert, les éloges qu'on me donnait ne peuvent pas se dire: bien mieux, monsieur poussait la chose jusqu'à me faire mettre à la fenêtre, à côté de lui, tout habillé en malade que j'étais, ma casquette sur la tête. Les voisins pouvaient nous voir. Il n'y avait que ma mère qui me répétait toujours: — Avec tout ça tu ne guéris pas. Ce n'est pas qu'elle crût que c'était parce que monsieur était fier de montrer mes blessures, et que, quand je serais guéri, il n'aurait plus rien à montrer; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'un beau jour il mit ma mère à la porte et moi ensuite.

— Sans plus de façons?

— Mon Dieu, non. Si c'est vrai que les gens qui sont venus en place par rapport aux journées de

juillet se soient repentis, comme on le dit, de ce que nous avons fait, il est bien possible que monsieur ait réfléchi et qu'il se soit repenti comme les autres.

— Il y en a bien de cet acabit-là, qui ont eu la prétention de ne se servir de nous que comme d'instrumens dont ils se déferaient quand ils ne leur seraient plus bons à rien.

Cette boutade s'élevait d'un lit de camp où était resté le seul garde national qui, en apparence, n'avait pris aucune part à ce qui s'était passé, mais qui n'avait cependant pas perdu un seul mot de tout le récit de Félix.

— Je parie que je connais son maître, continua-t-il en s'élevant un peu sur son coude.

— C'est bien possible, monsieur, mais ne le nommez pas, je vous en prie.

— N'avait-il pas eu une grande place dont il avait été destitué quelque temps avant les fameuses journées?

— Oui, monsieur.

— Ce qui lui faisait bien de la peine.

— Comme de juste.

— Il criait en diable contre les ministres d'alors?

— Depuis le matin jusqu'au soir, c'est vrai.

— Contre l'arbitraire?

— Que de fois j'ai entendu ce mot-là!

— Et n'a-t-il pas une place plus belle aujourd'hui?

— Magnifique, à ce qu'on assure.

— Aussi ne veut-il plus qu'on parle des journées de juillet.

— Dans les derniers temps que j'étais chez lui, il trouvait seulement qu'on en parlait trop.

— Que croyez-vous, mon ami, qu'il répondrait à quelqu'un qui chercherait à vous être utile?

— Monsieur, n'y allez pas; il vous répondrait que je suis un républicain. Ça lui est déjà arrivé. Je lui ai même écrit pour lui demander ce que c'était, mais il m'a menacé de me faire mettre en prison pour me l'apprendre.

— Ennemi de l'arbitraire! c'est bien cela; c'est cela même.

— Ce fut le coup de grâce pour ma mère; elle en tomba malade. Nous n'avions pas grand'chose; je me mis à la soigner; vous jugez que ça ne me guérissait pas. Quand il fallut l'emmener à l'hôpital, ma foi! je pensai que pour moi ça n'en valait pas la peine. Voilà pourquoi on m'a trouvé près du bateau.

— Camarades, c'est toujours à nous de réparer les sottises de ces messieurs; je suis sûr que vous êtes tous de mon avis: il faut faire une collecte pour ce garçon. Voici ma part. Quant à votre maître, mon cher ami, continua ce bon citoyen, rassurez-vous, je ne le connais pas; mais je connais tant de ses pareils qu'en vous faisant les questions que je vous ai adressées, je savais d'avance toutes vos ré-

ponses. Et il s'étendit de nouveau sur le lit de camp.

— Et moi, Félix, demanda alors le capitaine, regardez-moi bien; êtes-vous sûr de ne m'avoir jamais vu?

— C'est vrai, monsieur, j'en avais déjà eu l'idée. Vous êtes venu à la maison. N'est-ce pas vous qui aviez ce grand chien noir? Oui, je me le rappelle maintenant. Votre habit de garde national, et puis je n'osais pas trop fixer les yeux sur vous; c'est ce qui m'empêchait d'être sûr. Quel bonheur de voir un monsieur qui venait chez monsieur! Eh bien! mon capitaine, puisque c'est comme ça, qu'est-ce que vous allez faire de moi?

— Cela me regarde donc?

— Oui, mon capitaine, si vous avez cette bonté-là.

— C'est fort bien, dit M. Lerouge; mais en attendant, voici ce qui vous appartient, mon petit brave. Et il déposait sur la table une pile d'argent qu'il venait de recueillir.

— Cela m'appartient?

— Oui.

— Mon capitaine, qu'est-ce que c'est donc que cet argent?

— C'est un présent que vous font nos camarades.

— En vérité, ces messieurs sont bien bons; je suis bien sensible; mais je ne crois pas que je puisse accepter. Qu'en pensez-vous, mon capitaine?

— Quand ce ne serait que pour votre mère.

— Pauvre mère! C'est juste. Mais, mon capitaine, si vous vouliez le lui donner vous-même, ça lui paraîtrait moins louche. Sa tête est bien affaiblie depuis qu'elle est malade; elle n'aurait qu'à ne pas me comprendre du premier coup.

— Allons, je vois que je vais être chargé de toutes vos affaires.

— Oui, mon capitaine.

— J'y mets cependant une condition, c'est que vous ne vous battrez plus.

— Non, mon capitaine; mais vous me ferez engager dans un régiment?

— Vous n'êtes pas encore d'âge à être soldat.

— Comme tambour, mon capitaine.

— Commençons d'abord par vous faire guérir; nous verrons après.

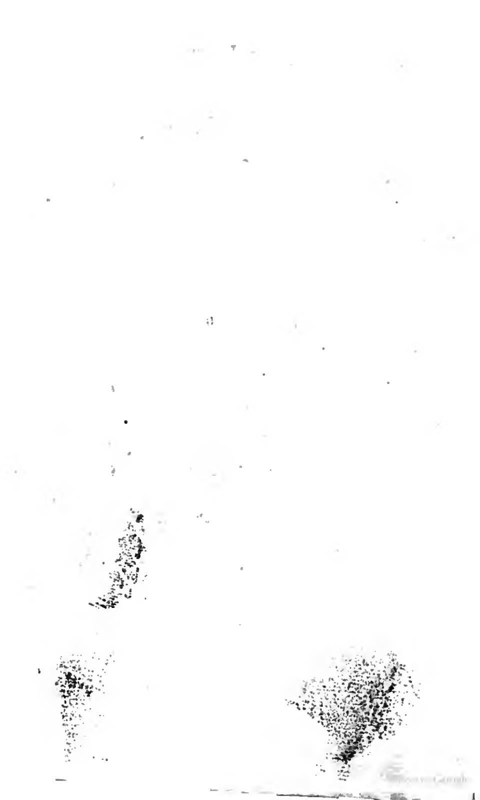
— Oui, mon capitaine.

Félix est guéri; Félix est tambour. En partant de ce grade, on peut aller loin; le plus difficile est de ne pas oublier son origine.

MADEMOISELLE

DE PALÉZANE.









[illegible] NE SE LASSAIT PAS DE
L'ADMIRER DANS CETTE ATTITUDE

Mlle de [illegible]



MADEMOISELLE

DE PALÉZANE.

Les Désormeaux avaient toujours possédé dans leur province quelqu'une de ces charges qui donnaient autrefois le privilége de s'appeler des gens du roi; privilége qui ne permettait pas, il est vrai, de marcher tout-à-fait de front avec la noblesse, mais qui laissait la faculté de se croire fort au-dessus de la bourgeoisie. Malgré cette précieuse origine, M. Charles-Jules-Richard Désormeaux ne se croyait au-dessus de rien. Seulement, par une habitude de famille, il avait sollicité et obtenu un assez bel emploi; mais la preuve que ce n'était ni par intérêt ni par vanité qu'il l'avait désiré, c'est qu'à la mort de sa femme, il s'était hâté de s'en défaire pour aller habiter une terre qu'il possédait aux environs d'Angers. Là, après avoir placé sa fille dans un couvent,

et envoyé son fils au collége de Vendôme, il se livrait à l'indolence de son caractère qu'il décorait du nom de philosophie. Il lisait peu, se promenait, faisait quelques visites et s'ennuyait beaucoup; mais comme on s'ennuie à la campagne, à son aise, ce qui était bien quelque chose pour lui.

« Je n'ai que deux enfans, se disait-il; en se mariant, ils trouveront chacun dans la famille où ils entreront une fortune égale à celle que je leur laisserai; cela doit leur suffire s'ils sont raisonnables; s'ils ne le sont pas, je ne vois pas pourquoi je me gênerais pour eux. La modération seule assure le bonheur. »

Et cependant, quoique très-modéré, M. Désormeaux n'était pas heureux. Des regrets vagues, augmentés par la solitude où il vivait, lui faisaient penser que les fonctions qu'il avait quittées n'étaient pas bien fatigantes; qu'en les conservant encore quelque temps, c'eût été un établissement honorable pour son fils, ou une dot qui aurait pu faciliter le mariage de sa fille. D'autres idées venaient encore se jeter à la traverse. Il craignait d'avoir trop compté sur ses forces; il n'avait que quarante-deux ans; le veuvage commençait à lui sembler pénible. Mais comment en sortir avec le genre de vie qu'il avait adopté; et quelle femme voudrait s'associer au sort d'un ermite?

A l'extrémité de ses domaines se trouvait une assez

jolie maison d'habitation qui lui appartenait. Une famille d'Angers l'avait louée fort long-temps; mais depuis un an elle était vacante, et le notaire de M. Désormeaux pensait à la faire annoncer par des affiches, quand il reçut de Paris une lettre dans laquelle on le priait de chercher, aux environs d'Angers, une retraite décente pour une personne à qui l'air de ce pays avait été recommandé. On devine bien que la retraite décente fut tout de suite indiquée au correspondant de Paris, et voici de quelle manière il répondit à plusieurs questions que M. Désormeaux avait chargé son notaire de lui adresser :

« Mlle Olympe de Palézane doit avoir de vingt-six à vingt-huit ans. Je ne l'ai vue qu'une fois chez un de ses parens; elle m'a paru fort aimable. Les soins qu'elle a donnés à ce parent dans la dernière maladie qu'il a faite; le chagrin de le voir dépérir chaque jour; sa mort, enfin, dont elle a été le triste témoin, ont attaqué la santé déjà fort délicate de Mlle de Palézane, et ce motif, joint à la modicité de sa fortune, l'a déterminée à se retirer dans votre pays qu'on lui a beaucoup vanté. Ce sera pour le propriétaire un voisinage très-précieux, en ce que cette demoiselle n'entraîne aucune suite avec elle. »

Ce dernier mot fut celui qui résonna le plus agréablement à l'oreille de M. Désormeaux. Une demoiselle sans suite! et une demoiselle de vingt-six à vingt-

huit ans, et qu'on dit aimable, pour un reclus, quel événement !

Des réparations sont ordonnées aussitôt, afin de rendre la maison digne d'une pareille hôtesse; Bazile, un vieux domestique, en a la surveillance. Après les réparations viennent les embellissemens; tout, jusqu'au jardin, prend un nouvel aspect. Dieu sait le mouvement que se donna M. Désormeaux; aussi, les paysans étonnés concevaient-ils la plus haute idée d'une personne pour laquelle il sortait si visiblement de son caractère. Au bout de trois semaines d'attente, une voiture s'arrête dans la cour du château; une femme en descend; c'est Mlle Olympe de Palézane. Aux yeux d'observateurs un peu fins, cette première vue ne lui aurait pas été bien favorable; mais les gens simples, que la curiosité a rassemblés autour d'elle, ne peuvent pas s'apercevoir de ce qu'il y a d'apprêté dans son maintien et dans sa marche.

Tandis que le châtelain, pris au dépourvu, se hâte de mettre un peu d'ensemble dans sa toilette, Bazile, qui fait les honneurs du salon à la nouvelle arrivée, ne néglige rien pour lui vanter la résidence dont elle vient prendre possession. « Les paysans sont doux; l'eau est excellente; il ne pleut juste que ce qu'il faut, et le soleil n'est jamais incommode. » Certes, il était impossible au zèle de ce brave homme d'aller plus loin; aussi Mlle de Palézane en parut-elle touchée;

on assure même qu'un léger sourire vint effleurer ses lèvres.

Dans ce moment, M. Désormeaux fit son entrée. Tout en s'habillant, il avait préparé un compliment sur le patron de ceux qu'on faisait autrefois à une jolie femme; mais l'air imposant dont on le reçut glaça tout à coup sa galanterie; les formules de respect prirent la place des fadeurs, et il ne s'en serait jamais tiré si Mlle Olympe, contente de l'effet qu'elle avait produit, ne fût venue à son secours avec cet air d'aisance que donne toujours la vanité satisfaite.

— Monsieur, lui dit-elle du ton le plus gracieux, s'il faut en croire votre valet de chambre, ce pays doit être un paradis terrestre.

— Il le deviendra indubitablement, mademoiselle, si vous nous faites l'honneur de l'habiter.

Cette heureuse repartie fut suivie de quelques momens de silence; après quoi, M. Désormeaux, sentant bien qu'il lui serait difficile de soutenir la conversation sur un ton aussi élevé, offrit à la noble étrangère de la conduire à la maison qu'elle venait voir; ce qui fut accepté avec empressement.

Quoique le trajet eût à peine duré un quart d'heure, M. Désormeaux savait déjà que le monde et ses illusions n'avaient plus aucun attrait pour Mlle de Palézane; elle avait sondé les profondeurs de la vie; sa seule ambition désormais était le calme et le repos. Il savait aussi que son âme se plaisait aux impressions

douces, et que son cœur était compatissant. Tant de confiance enchantait le cher homme; il n'avait plus qu'une crainte, celle de ne pouvoir fixer près de lui une femme aussi parfaite.

Ils avaient parcouru la maison dans le plus grand détail; tout avait été examiné avec la plus scrupuleuse attention; mais Mlle de Palézane avait gardé un sang-froid désespérant. Quelle anxiété! M. Désormeaux n'osait plus interroger cette figure qu'il avait trouvée tant de fois immobile, et cependant il lui fallait connaître son sort.

Son sort! dira-t-on. De quoi s'agit-il donc? Du loyer d'une chétive maison! Si M. Désormeaux ne la loue pas à Mlle de Palézane, il la louera à un autre, sans doute; mais depuis un mois il n'était occupé que de Mlle de Palézane; c'est pour elle, sur l'idée qu'il s'en était faite, qu'il s'est donné tant de soins; la voilà; elle est sous ses yeux; la réalité surpasse de beaucoup les rêves de son imagination. Faudra-t-il renoncer tout à coup aux agrémens qu'il s'était promis d'un si doux voisinage?

L'ennui a improvisé plus de passions qu'on ne croit. Non pas que Mlle Olympe fût entièrement dépourvue d'attraits; sa figure, au contraire, ne manquait pas d'une certaine régularité; sans le travail qu'elle lui faisait subir pour lui donner l'air imposant, on aurait même pu la trouver agréable; mais ce travail trop visible gâtait tout. Doué de cette heureuse fa-

culté qui fait prendre les gens pour ce qu'ils se donnent, M. Désormeaux n'hésita pas à traiter la superbe étrangère comme une reine déchue, ou quelque divinité exilée des cieux, qui devait couvrir de gloire la contrée où elle daignerait fixer son séjour. Le moyen pour Mlle de Palézane de ne pas se laisser fléchir à cet air de soumission!

— Monsieur Désormeaux, dit-elle enfin, à la peine que vous avez prise pour arranger cette maison, vous devez la trouver admirable; c'est tout simple. Malheureusement je viens de quitter à Paris un logement qui était une perfection. Je vous avouerai que, sans m'attendre à rencontrer ici la même élégance, je m'étais figuré les choses un peu plus complètes.

— Que vous étiez-vous donc figuré, mademoiselle?

— Je m'étais figuré, par exemple, qu'il y aurait des persiennes à toutes les croisées, ou pour le moins à celles qui sont du côté du midi.

— Il est facile d'en faire mettre.

— Je m'étais figuré aussi que le salon et la chambre à coucher seraient en parquet.

— On peut les faire planchéier.

— Planchéier! c'est mettre des planches les unes à côté des autres, je crois; ce n'est pas cela que je m'étais figuré; c'était du parquet, du vrai parquet. Vous savez bien ce que c'est que du parquet?

— Parfaitement, mademoiselle.

— Je ne vous en demande que dans deux pièces; à

Paris, j'en avais partout; je ne suis pas exigeante, comme vous voyez. Une chose encore que je devais tout naturellement me figurer, c'était des chambranles de cheminées plus modernes. Je suis sûre que vous n'y avez pas pensé; mais à présent que je vous en ai fait l'observation, cela doit vous sauter aux yeux, n'est-il pas vrai? Cependant, monsieur Désormeaux, si vous trouvez que je demande trop de choses, il faut me le dire; je vous en prie en grâce. »

Tout cela était accompagné de minauderies si majestueuses, que le pauvre M. Désormeaux se serait regardé comme le plus grossier des hommes, s'il eût fait la moindre objection. Il aurait pu penser cependant que Mlle de Palézane était descendue dans son château, qui n'avait ni parquet ni chambranles très-modernes, où les poutres se montraient dans leur nudité native; château enfin comme on en trouve encore beaucoup en France, et auxquels il ne manque qu'un peu d'étendue et d'élévation pour avoir l'air d'une maison bourgeoise. Mais cette idée ne lui vint pas, tout occupé qu'il était de savoir où logerait Mlle Olympe, en attendant que la maison fût dans l'état où elle s'était figuré la trouver, et qu'elle eût écrit pour faire venir son mobilier. Lui proposer de passer ce temps-là chez lui, chez un homme seul, c'était s'exposer à un refus; mais la laisser retourner à Angers!

Pour elle, toujours princesse, il semblait que de

pareils détails ne la regardaient pas; c'était à M. Désormeaux à s'en occuper. Un éventail à la main, elle mesurait nonchalamment le salon, pour décider la place de ses meubles, quand la Providence, dont la mission spéciale, comme chacun sait, est de protéger les hauts personnages, suscita tout à coup Mme Berger, sœur du curé de l'endroit.

Mme Berger, veuve d'un huissier-priseur, s'était retirée auprès de son frère, aussitôt après la mort de M. Berger. C'était la meilleure personne du monde, d'une grande activité, d'une grande obligeance; se mêlant de tout, et, contre l'ordinaire des gens qui se mêlent de tout, finissant par arranger à peu près tout. On pense bien qu'elle ne fut pas avertie la dernière de l'arrivée de Mlle de Palézane; et un peu par curiosité, beaucoup par cet instinct de bonté qui lui faisait prévoir que sa visite pourrait bien être utile à une femme en voyage, elle se mit en chemin pour aller la trouver.

— Bonjour, monsieur Désormeaux, s'écria-t-elle en entrant. J'ai bien l'honneur d'être votre servante, mademoiselle. Mon frère, qui est le curé d'ici, est allé visiter un pauvre homme qui demeure assez loin et qui est bien malade; sans cela, je l'aurais amené avec moi pour lui faire connaître plus tôt l'aimable paroissienne dont vraisemblablement nous allons faire l'acquisition.

— J'ai affaire à un propriétaire si complaisant.

— A qui le dites-vous? M. Désormeaux est le roi des hommes. Vous verrez aussi ses enfans; ce sont les plus jolis petits anges qu'on puisse connaître. Ah çà! mademoiselle, est-ce que vous allez tout de suite rester ici?

— Je n'en sais vraiment rien. Monsieur Désormeaux, madame me demande si je vais rester tout de suite ici.

— Mais, balbutia M. Désormeaux, si j'osais vous l'offrir, mademoiselle, ma maison est à vos ordres jusqu'à ce que tout soit prêt dans la vôtre.

— Cette proposition me touche infiniment; mais, entre nous, monsieur Désormeaux, elle me semble inadmissible; je m'en rapporte à madame.

— Ah! reprit Mme Berger, à la rigueur, oui, j'entends bien; mais M. Désormeaux est un papa.

M. Désormeaux ne fut pas très-content de la remarque.

— Faisons mieux, continua-t-elle, venez au presbytère; vous y resterez tant que vous voudrez; ça ne nous gênera pas; ça nous fera plaisir. Mon frère a beaucoup d'instruction; vous pourrez causer avec lui; nous avons trois chambres qui ne font rien; si vous n'acceptez pas, vous aurez tort.

En présence de tant de bonhomie, il n'y a pas de dignité qui puisse tenir; Mlle de Palézane était vaincue. Elle essaya bien encore de donner l'air d'une faveur à son consentement d'aller loger chez le curé;

ce fut peine perdue; la bonne Berger n'y vit que le plaisir d'avoir pu rendre un service. Elle emmena M[lle] de Palézane au presbytère où M. Désormeaux dîna avec elles; et le soir, quand il fallut s'en retourner, le pauvre homme s'imagina être triste, et se trouva plus seul qu'à l'ordinaire.

Ce fut Louison qui vint ouvrir à son maître. Louison était une grosse fille au service de M. Désormeaux; on n'en a jamais su davantage; seulement on avait remarqué que quand elle était de mauvaise humeur, M. Désormeaux ne lui imposait pas plus qu'un autre. Ce soir-là elle était de mauvaise humeur de l'avoir attendu plus tard qu'à l'ordinaire.

— J'ai fait coucher le père Bazile, lui dit-elle; il ne faut pas non plus tuer les gens. Il a eu assez de mal, Dieu merci! depuis un mois; et on dit que cette demoiselle n'est pas contente, et qu'elle trouve qu'on n'en a pas encore assez fait. Qu'est-ce que c'est donc que cette demoiselle-là? Faut croire qu'elle descend du paradis, puisqu'elle est si difficile; elle aurait ben dû en amener une servante au moins. Qu'est-ce que ça veut dire de faire des embarras comme ça, quand on n'a seulement pas une servante? Grâce au ciel! vous n'avez plus de maison à louer; car c'est un fier travail.

— Qu'est-ce que cela te fait à toi? Je te demande un peu la peine que cela t'a donnée.

— Quand je pense qu'il y a plus de six mois que je

vous parle de faire recarreler la laiterie; et, pour cette demoiselle, rien ne vous coûte. Elle a déjà dit à Bazile que son jardin n'était pas assez grand. Il paraît que c'est de ces demoiselles qui demandent toujours.

— De quoi te mêles-tu?

— Si vous allez dépenser plus d'argent que ça ne vous rapportera, autant laisser la maison comme elle était.

Souvent des observations grossières, auxquelles on n'a pas l'air de prêter attention, vous font plus d'effet qu'on ne voudrait se l'avouer à soi-même. M. Désormeaux était un homme d'ordre, c'est peut-être pour cela qu'il s'ennuyait; car à quoi sert l'ordre quand on ne sait que faire de son temps? Ce qu'il avait accordé d'enthousiasme le matin, il le calculait de sang-froid à cette heure, et il ne pouvait s'empêcher de se trouver bien magnifique. Il n'avait pas encore de bail; Mlle de Palézane pouvait se dédire; d'ailleurs, qu'est-ce que c'était au juste que Mlle de Palézane? il n'y avait pas jusqu'à la remarque de Louison, sur ce qu'elle n'avait pas amené de femme de chambre avec elle, qui ne trouvât aussi sa place dans les réflexions qu'il faisait.

Ces idées l'occupaient encore le lendemain, en accompagnant au presbytère une petite voiture chargée des effets que sa nouvelle hôtesse, à son arrivée, avait déposés chez lui. Il avait pensé qu'après un voyage aussi long, elle serait trop fatiguée pour se

lever de bonne heure, et qu'il aurait tout le temps de sonder Mme Berger sur les observations qu'elle aurait faites de son côté.

Mme Berger était sous le charme le plus complet; elle ne parlait de sa belle étrangère qu'avec admiration. Dans un long entretien qu'elles avaient eu ensemble, tout ce que celle-ci avait laissé entrevoir de modestie, de simplicité, de résignation aux ordres de la Providence, avait jeté la bonne dame dans des ravissemens dont elle avait peine à se ravoir.

— Ah! monsieur Désormeaux, s'écriait-elle, quel bonheur pour nous que Dieu lui ait suggéré l'idée de venir habiter notre pays! C'est un trésor pour les pauvres! Elle a perdu de grands avantages de fortune, à ce qu'il paraît; mais son bon cœur trouvera moyen de suppléer à tout. Quand on a renoncé au luxe et et aux vanités du monde....

— Cependant, permettez-moi un peu, madame Berger, dans les arrangemens qu'elle m'a demandés hier, il y en a beaucoup qui ne sont guère de première nécessité.

— Je voulais vous en parler. Nous nous sommes occupées de vous, elle vous trouve trop facile, elle serait au désespoir d'avoir abusé de votre complaisance; elle doit même s'expliquer avec vous à ce sujet. Elle ne sait pas le prix des choses; mais si elle a été trop loin, vous pouvez le lui dire; rien ne fait dif-

ficulté avec elle. Croiriez-vous qu'elle avait une femme de chambre....

— Elle avait une femme de chambre? répéta M. Désormeaux.

— Qu'elle avait, pour ainsi dire, élevée; qu'elle avait comblée de bienfaits. Au moment de partir avec sa maîtresse, cette fille lui a déclaré tout sèchement qu'elle ne pouvait pas quitter Paris. C'était une contrariété épouvantable, vous m'avouerez. Eh bien! Mlle de Palézane, sans lui faire la moindre objection, lui a réglé ses comptes sur-le-champ, et, pour ne pas lui donner la satisfaction d'avoir retardé son voyage, elle s'est mise en route, comme si de rien n'était, et nous est arrivée toute seule. Je trouve cela parfait.

M. Désormeaux ne pouvait pas supposer que Mme Berger eût deviné une partie des préventions qui lui étaient passées par la tête; il se sentit donc soulagé d'un grand poids en l'entendant parler ainsi. Mais que fut-ce quand Mlle de Palézane, bien belle, bien reposée, dans un négligé charmant, vint elle-même lui demander pardon de ses exigences de la veille? Elle ne voulait plus rien que ce qui était; elle s'étonnait d'avoir montré tant de frivolité, elle dont le caractère était tout-à-fait opposé à ce défaut. Elle suppliait M. Désormeaux d'oublier ses enfantillages, et pour preuve que la maison lui convenait sans autres arrangemens, elle espérait qu'il voudrait bien lui

prêter quelques meubles pour qu'elle pût s'y établir tout de suite; ne voulant pas, ajouta-t-elle en prenant affectueusement la main de Mme Berger, être à charge plus long-temps à l'excellente amie qui lui avait donné l'hospitalité de si bonne grâce.

A ce nom d'excellente amie, Mme Berger, les yeux pleins de larmes, ne put s'empêcher de faire la révérence.

— Ah! restez, restez avec nous, ma chère demoiselle, tout le temps que vous voudrez. Si vous croyez que nous n'avons que notre cure, vous vous trompez; la Providence, grâces lui soient rendues! nous a mis en état de pouvoir être agréable de temps en temps aux personnes qui veulent bien nous honorer de leur amitié.

M. Désormeaux, comme par un acquit de conscience, insistait à son tour pour remplir tous les engagemens qu'il avait pris.

— Soyez de bonne foi; vous ne saviez pas ce que vous faisiez, lui répondit-on d'un son de voix tout particulier.

— On perdrait la tête à moins, mademoiselle.

Au pincement de lèvres de Mlle de Palézane, il put craindre un instant que le trait n'eût paru un peu fort; mais ce ne fut qu'un nuage qui disparut presque aussitôt. On s'humanisa même jusqu'à accepter le dîner que le galant propriétaire offrait pour ce jour-là, à la condition cependant qu'il ferait tout son

possible pour mettre la maison en état d'être habitée le surlendemain au plus tard.

Cette journée fut une véritable journée d'enchantement. Le curé ayant annoncé qu'il ne pourrait venir qu'au moment de se mettre à table, on eut toute la matinée pour parcourir les environs. Dans cette promenade champêtre, à l'aspect de ces terres si fertiles qu'on savait appartenir à M. Désormeaux, M[lle] Olympe ne crut pas devoir cacher plus long-temps la passion qu'elle avait toujours eue pour ce qu'elle appelait la vie primitive; c'était sa vocation, son rêve habituel. Elle comptait sur M[me] Berger pour être initiée à tous les secrets de la véritable existence de campagne. Elle voulait une vache, elle voulait des poules, elle voulait se lever matin; et pour donner une idée de la manière qu'elle s'affublerait pour aller visiter sa basse-cour, elle se couvrait la tête d'un superbe châle qu'elle ramenait ensuite sur sa poitrine, en croisant ses deux bras, comme une nymphe qui veut se garantir du froid. M. Désormeaux ne se lassait pas de l'admirer dans cette attitude.

Mais il fallut se retrouver le soir en présence de l'impitoyable Louison.

— Jésus, Maria! lui dit-elle, que la figure de cette demoiselle-là doit être fatiguée à la fin de la journée! Elle ne la laisse pas un instant tranquille. Qu'est-ce que je suis restée dans la salle à manger? rien que le temps d'aider Bazile à mettre les plats sur la table;

eh bien! il ne m'en a pas fallu davantage pour m'apercevoir que M. le curé la trouve drôle. Je parierais qu'elle s'en doute bien, et que c'est pour cela qu'elle ne se soucie pas de rester plus long-temps au presbytère.

— Louison, je vous prierai de garder, à l'avenir, vos réflexions pour vous.

— Il n'y a pas de réflexions là-dedans; ça n'ôte rien à cette demoiselle. Je vous ai entendu plus de cent fois gronder votre fille pour ses grimaces; comment c'est-il mal pour mamzelle Marie et que c'est bien pour c'te demoiselle?

— C'te demoiselle, c'te demoiselle, ne vous regarde pas. Laissez-moi.

Il faut que je prenne garde à Louison, continua-t-il quand il fut seul; je l'ai laissée s'émanciper; j'ai eu tort; mais je n'avais qu'elle pour parler. Elle veut que le curé, qui ne connaît Mlle de Palézane que d'hier, ait déjà des préventions contre elle; à peine a-t-il eu le temps de la voir. D'ailleurs, le curé ne serait pas une autorité pour moi. Est-ce qu'il se connaît en femme du grand monde? Je ne trouve rien de plus piquant, au contraire, que ce mélange de manières distinguées avec les goûts simples dont elle nous a fait tantôt un aveu si naïf. Ce qu'il y avait à craindre, c'est qu'elle ne pût pas prendre nos habitudes; elle en avait le germe! C'est fort heureux pour elle et pour nous.

Malgré une sympathie aussi prononcée, quinze jours au moins se passèrent pendant lesquels M. Désormeaux ne vit que très-rarement Mlle de Palézane. Elle lui avait fait entendre, par Mme Berger, qu'une femme de son âge ne pouvait guère s'exposer à recevoir de trop fréquentes visites d'un homme encore loin d'être sans conséquence. Pour le consoler, ces dames promettaient d'aller le surprendre quelquefois chez lui. Petit à petit on se relâcha de cette sévérité; on trouva plus simple de se donner rendez-vous à moitié chemin; puis vinrent les correspondances pour convenir de ces rendez-vous; puis les fleurs que M. Désormeaux envoyait à Mlle de Palézane; puis les fruits; puis mille autres bagatelles. D'abord on avait voulu se fâcher; mais on avait fini par laisser faire, et bientôt il parut plaisant de se parer le soir du bouquet qu'on avait reçu le matin.

Quelque insignifiant que fût ce badinage, Mlle de Palézane mettait cependant la plus grande importance à ce qu'il ne fût connu que du seul M. Désormeaux; ce devait être un secret entre eux deux. De la part de tout autre, il y avait à craindre de malignes interprétations; avec lui, elle était tranquille, bien tranquille. Il fallait voir de quel air de candeur ce digne homme écoutait cela, et avec quelle bonne foi il promettait une discrétion à toute épreuve; il jurait par son âme de ne parler, sous quelque prétexte que ce fût, ni des bouquets, ni d'un gilet qu'on avait promis

de lui broder, ni d'aucune autre confidence qu'on jugerait à propos de lui faire. Rassurée à cet égard, Mlle Olympe ajoutait chaque jour quelque recommandation nouvelle, si bien que la plus grande peine de M. Désormeaux était de se souvenir de tout ce qu'il devait oublier.

Et quand on pense que ces précautions excessives n'étaient prises que contre Mme Berger, la personne la plus disposée à rire de tout ce qu'on lui aurait dit en riant, on s'étonne que M. Désormeaux, malgré son ingénuité, n'ait pas été tenté de comparer cette discrétion dont on lui faisait une loi si rigoureuse avec la futilité des secrets qu'on lui donnait à garder. Ces secrets étaient-ils plus sérieux qu'on ne voulait l'avouer? En se parant des fleurs qu'il lui donnait, Mlle de Palézane était-elle tout-à-fait innocente?

M. Désormeaux n'avait jamais été curieux; le bonheur dont il jouissait lui paraissait suffisant; d'ailleurs, sans prendre plus de souci, il arrivait au même résultat. Sa conduite, pour un séducteur de profession, aurait été un chef-d'œuvre; elle forçait la fière Olympe, si elle désirait être devinée, de faire elle-même toutes les avances; que peut-on de mieux? Un jour on laissait entrevoir que si on était encore fille, ce n'était pas faute d'avoir eu de nombreux soupirans; mais on avait toujours été très-difficile. Plus tard, on esquissait le portrait du mari qu'on aimerait : doux, point avantageux, d'un âge rassurant; on

aurait fui au bout du monde plutôt que d'épouser un de ces jeunes gens comme ils sont presque tous, fats, tranchans, beaux esprits, voulant toujours qu'on les admire. Pour le coup, ces aveux étaient si clairs que M. Désormeaux s'imagina que Mlle de Palézane n'en sentait pas toute la portée. Il en était embarrassé pour elle.

Les meubles étaient arrivés de Paris; c'était l'époque que Mlle de Palézane avait toujours fixée pour l'inauguration de sa maison. Le curé, sa sœur, M. Désormeaux, et deux ou trois de ces voisins qu'on néglige rarement, parce qu'ils font nombre et qu'on est toujours assuré de leur admiration, avaient été invités à une collation solennelle. Mlle Olympe, invisible depuis plusieurs jours, préparait ses magnificences; il lui fallait pour cela faire subir bien des répétitions à la servante que lui avait donnée Mme Berger. Rose était très-novice; pour lui rendre son rôle plus facile, on commença par lui en donner le costume. Une robe de Mlle de Palézane, recouverte d'un élégant tablier, ses cheveux coupés et frisés de la main de sa maîtresse elle-même, en avaient déjà fait une tout autre personne. Mais savoir donner à propos et ôter des assiettes, remplacer les gâteaux et les fruits par un énorme plateau chargé de tasses, sans écouter ce que diraient les convives, n'être occupée qu'à obéir aux moindres signes de Mlle Olympe, c'était la grande affaire. On mit et on ôta tant de fois des assiettes,

on plaça tant de fois le plateau sur la table, on étudia si sérieusement les différens signes qui servent à diriger un service, que Rose enfin crut pouvoir répondre d'elle.

La fête fut alors indiquée pour le dimanche suivant. Pour ajouter à la satisfaction que Mlle de Palézane s'en promettait, il se trouva que ce jour-là était justement celui où Paul et Marie, les deux enfans de M. Désormeaux, entraient en vacances. Dès midi, au sortir de la messe, le père les lui amena. Malgré les éloges réitérés que Mme Berger en avait faits, la surprise fut extrême de les trouver aussi accomplis. Marie surtout paraissait un prodige de grâces et de beauté; l'attrait qu'on se sentait pour elle était indicible, et malgré la disproportion d'âge, on parlait déjà de s'en faire une amie. M. Désormeaux, tout glorieux, ne trouvait pas d'expressions assez fortes pour faire valoir à sa fille les avantages immenses d'une si précieuse conquête; il lui recommandait de s'en rendre toujours digne, et lorsque Mlle Olympe détacha une brillante écharpe qu'elle portait pour la passer au cou de Marie, peu s'en fallut qu'il ne fût attendri jusqu'aux larmes.

Cependant les paysans, en habits de fêtes, arrivaient de tous côtés. Le bruit répandu qu'à tel jour on devait danser devant la maison de Mlle de Palézane avait suffi pour les mettre tous en mouvement. Dans les pays de domaines, où, en général, les habi-

tations sont assez éloignées les unes des autres, une réunion, quel qu'en soit le but, est toujours un grand sujet de plaisir. Qu'on juge des transports qu'ils firent éclater à l'aspect de quelques bancs rangés sur une place bien battue, bien préparée pour la danse, d'un orchestre composé de deux tonneaux supportant une planche recouverte d'un tapis, et de cette quantité de boules et de quilles, et d'autres divertissemens qu'ils n'avaient jamais vus rassemblés en si grande profusion. On voulait se servir de tout à la fois; tous les jeux étaient essayés en même temps, et cette première fureur était à peine épuisée, que le ménétrier parut. Alors, oh! alors, il est impossible de décrire l'enthousiasme qui s'empara de toutes ces bonnes gens; et Mlle de Palézane, en choisissant ce moment pour se montrer à une croisée, sembla vouloir leur donner le coup de grâce.

Reines, qui vous étudiez à recevoir dignement les hommages de vos peuples, que n'étiez-vous là pour contempler la savante pantomime de la noble étrangère! Quelle admirable pose! que de calcul dans son émotion! comme la majesté se décèle dans ses moindres mouvemens! Faut-il que tant de talent se déploie devant des spectateurs incapables de les apprécier! Les mal appris! ils se demandaient ce qu'elle avait voulu dire en portant la main sur son cœur; ils la croyaient malade. C'était tant pis pour elle; ils ne s'en amuseraient pas moins pour cela.

Le beau monde arriva à son tour; ce fut pour Mlle Olympe une occasion de revêtir des formes nouvelles. La souveraine avait fait place à une maîtresse de maison de bonne compagnie, accueillant avec reconnaissance les personnes qui avaient bien voulu se déranger pour venir la voir, et n'ayant qu'une crainte, celle de ne pas les recevoir aussi bien qu'elle l'aurait désiré. Cette dernière phrase était de trop; elle était démentie par l'impatience qu'on montrait d'introduire les convives dans un salon qui devait les ébahir. Une fois introduits et ébahis, il n'aurait pas fallu non plus leur répéter sans cesse que tout cela n'était rien, qu'on n'avait fait venir de Paris que ce qu'on avait de plus simple, et qu'on s'était défait du reste, parce que, à la campagne, le luxe était inutile. Que signifiait ce dédain en présence d'un étalage de très-beaux bronzes, de riches porcelaines et d'une foule de ces colifichets qu'on appelle curiosités, et qui ne sont que des joujoux? Sans doute Mlle de Palézane se figurait donner par-là une haute idée de sa grandeur passée; elle se trompait, car les gens à qui elle avait affaire, de peur d'être pris pour des oies qui n'avaient jamais rien vu, cessèrent d'admirer des objets qu'ils croyaient sans valeur. La vanité manque souvent son but.

Pour réparer cet échec, Mlle de Palézane essaya bien de ramener l'attention sur des instrumens de musique dont, pour le coup, elle fit l'éloge le plus

pompeux. C'étaient les meilleurs qu'on pût trouver; il n'y en avait pas de pareils en Europe. Peine inutile! Les facultés admiratives étaient épuisées, et les yeux se tournaient involontairement du côté de la porte par laquelle devait entrer le curé, qui seul retardait le moment de passer à la collation.

Une table, étincelante de cristaux et de fleurs, était chargée de tout ce que la saison offrait de plus beaux fruits, et de ce qu'on avait pu trouver de meilleur chez les confiseurs et les pâtissiers de la ville. Cette fois, rien n'avait besoin d'être vanté; les choses parlaient d'elles-mêmes; leur mérite était à la portée de tout le monde. Aussi, laissant de côté toute fausse modestie, la belle Olympe ne pensa plus qu'à être jeune, aimable, ravissante. Son orgueil satisfait lui laissait le loisir de s'occuper uniquement de ses convives, et d'avoir pour chacun d'eux des prévenances particulières. Doucement respectueuse avec le curé, elle riait le plus naturellement possible des saillies de la bonne Mme Berger, sa sœur. Quant à M. Désormeaux, les cajoleries qu'elle faisait à ses enfans semblaient devoir l'acquitter envers lui; et, pour que les voisins qu'elle avait invités de surplus ne se regardassent pas comme étrangers à cette fête de famille, elle les engageait à mettre au pillage les friandises qu'ils avaient devant eux.

On sait toutes les ressources que possède une belle dame de Paris qui veut s'établir une réputation d'a-

mabilité; Mlle de Palézane n'oublia rien. C'était plaisir de la voir aussi simple, aussi gaie, aussi sans façon; les plus timides étaient presque familiers avec elle. On parla d'aller se mêler à la danse des paysans; elle y consentit tout de suite. Mais on voulait auparavant l'entendre sur le piano; et comme elle n'était pas assez musicienne pour savoir combien elle l'était peu, elle se mit à chanter avec une assurance et des prodigalités de voix si incroyables, qu'à l'exception du curé, tout l'auditoire tomba en extase.

— Eh bien! mon frère, s'écria Mme Berger, ditesnous un peu ce que vous pensez de cela? Voilà de la musique, j'espère.

Le curé, sans répondre, fit un de ces signes que chacun peut interpréter comme il veut. Mais craignant sans doute une seconde épreuve, il salua la société et s'en alla. Pour dissimuler le dépit qu'elle ressentait de cette fuite, Mlle de Palézane crut devoir redoubler encore de folie et d'abandon, elle dansa avec qui voulut et tant qu'on voulut, même une ronde autour du feu de joie, pêle-mêle avec les paysans, qui trouvaient qu'elle en faisait beaucoup. Néanmoins chacun se retira très-satisfait, et M. Désormeaux persuadé qu'il ne s'était jamais autant amusé.

Il fallut cette fois que Louison l'écoutât sans l'interrompre. Debout devant lui, les bras croisés, cette bonne fille le regardait avec inquiétude, comme pour deviner si, par hasard, Mlle Olympe ne lui aurait pas

jeté un sort. Elle en avait rêvé toute la nuit; et le matin, en faisant son ouvrage, elle ne pouvait s'empêcher de dire tout bas: — Si cette demoiselle n'est pas sorcière, à coup sûr elle est fièrement adroite.

Ce fut bien autre chose quand Paul et Marie vinrent lui continuer les récits de leur père, Marie surtout, qui manquait à chaque instant d'expressions assez fortes pour rendre le plaisir qu'elle avait eu la veille, et qui ne connaissait personne qu'on pût comparer à Mlle de Palézane. Louison était au supplice.

— Ah! mon Dieu, mon Dieu! s'écria-t-elle; taisez-vous donc, mademoiselle Marie; taisez-vous donc. Vous verrez où ça vous conduira. Rappelez-vous ce que je vous dis; allez, allez, je vois de loin. Sainte Vierge! est-il permis? Je ne m'en dédis pas; si cette demoiselle n'est pas sorcière, elle est fièrement adroite; mais elle est sorcière, bien sûr, elle est sorcière, ajouta-t-elle en s'enfuyant.

Paul avait coutume d'aller passer une partie de ses vacances à Tours, chez M. Dupuis, son oncle maternel. Il partit bientôt pour ce voyage, Marie resta auprès de son père, c'est-à-dire avec Mlle de Palézane, qui ne pouvait plus se passer d'elle. On dessinait, on faisait de la musique ensemble, ce qui n'empêchait pas les leçons de grâces d'aller leur train. Les progrès de la jeune fille étaient d'une rapidité étonnante; en très-peu de temps, elle avait mis de côté tout ce

qu'elle avait appris si consciencieusement dans sa pension pour y substituer ce que Mlle Olympe appelait les nouvelles méthodes. Déjà elle chantait presque aussi faux que sa maîtresse de goût; elle était devenue aussi maniérée, et perdait des heures entières à se friser et à s'ajuster comme elle. Mme Berger la trouvait moins bien; M. Désormeaux, au contraire, ne se sentait pas de joie de lui voir autant d'intelligence.

— Ma seule crainte, disait-il, c'est que Mlle de Palézane ne se lasse des soins qu'elle donne à Marie. Quel dommage ce serait pour cette enfant, à présent qu'elle est en si bon chemin!

— Si bon chemin, mon bon monsieur, si bon chemin, tant que vous voudrez; mais si c'était ma fille, je ne voudrais pas qu'elle allât plus loin. C'est déjà bien assez comme cela, si ce n'est pas trop.

Pour toute réponse, M. Désormeaux, qui avait un grand fonds d'amitié pour Mme Berger, se contentait de sourire; mais il se dédommageait avec Marie; entre eux deux, les perfections de Mlle de Palézane étaient un sujet d'admiration continuelle. Marie, que le couvent ennuyait beaucoup, avait assez de finesse pour prévoir que c'était un moyen de n'y plus retourner. Dans cette idée, elle ne se faisait aucun scrupule d'exagérer auprès de son père l'opinion qu'elle avait de sa nouvelle institutrice. Cette tactique eut sa récompense. Mlle de Palézane, touchée d'un dévouement si sincère, promit solennellement de se consa-

crer tout entière à Marie; elle n'y mit qu'une condition, ce fut que Marie désormais ne l'appellerait plus que sa petite maman.

Quand on est dans un ébranlement de niaiseries, une niaiserie de plus suffit pour jeter hors des gonds; M. Désormeaux en était là. Ce sobriquet de petite maman lui avait tourné la tête; il voulait que Marie le regardât comme le plus grand bienfait qui eût jamais été octroyé; Marie ne demandait pas mieux. Etre débarrassée du couvent; au lieu de surveillantes incommodes, ne dépendre que d'une personne qu'elle était sûre de captiver autant de temps que cela lui serait utile: voilà pour elle ce que petite maman voulait dire. La lettre suivante, qu'elle écrivit à son frère, qui était chez l'oncle de Tours, est la preuve qu'elle connaissait déjà la petite maman, comme les jeunes filles connaissent toujours les personnes auxquelles elles ont affaire.

« Je ne retournerai plus à mon couvent, mon cher Paul; c'est chose convenue entre papa et Mlle de Palézane. Il ne m'en coûtera que d'appeler Mlle de Palézane ma petite maman. Si tu voulais faire comme moi, tu pourrais bien aussi ne plus retourner au collége; pense-s-y. Il est vrai que Mlle de Palézane, qui se charge de continuer mon éducation, ne serait peut-être pas en état de continuer la tienne; mais tu ferais comme moi; tu dirais que tu profites beaucoup, et papa le croirait, parce qu'il croit tout de

Mlle de Palézane. Je passe mes journées avec elle. Elle est quelquefois drôle à voir de près. Tantôt elle me traite comme si j'étais encore un enfant, tantôt elle me parle comme à une personne de son âge; et c'est pour me dire que Mme Berger, qu'elle n'appelle pourtant que l'excellente Mme Berger, a l'esprit bien borné, ou que M. le curé est un homme inexplicable. Je ne sais pas ce qu'ils lui ont fait tous les deux; mais il est clair qu'elle ne les aime pas autant qu'elle voudrait le faire croire. Pour papa, c'est autre chose, elle ne se dément jamais; et j'ai dans l'idée que, s'il était plus jeune, elle le prendrait bien pour son amoureux.

« Ce qu'elle a de bon, c'est qu'elle est généreuse. Elle m'a donné dernièrement un collier de grenat qui est fort joli, et à Louison une croix d'or et un fichu, à cause des meubles que papa lui avait prêtés avant qu'elle eût reçu les siens de Paris; ce qui rend Louison toute sotte. Tu sais comme elle se gênait peu sur le compte de la belle locataire; mais il n'y a plus moyen de continuer, à présent qu'elle a accepté la croix d'or et le fichu. Je ne serais pas étonnée qu'un beau jour, elle ne les lui renvoyât pour pouvoir reprendre son franc-parler.

« Adieu. Quand tu reviendras, tu me trouveras coiffée tout autrement. Je t'embrasse, ainsi que mon oncle, auquel tu présenteras mes respects.

« Ta sœur MARIE. »

L'attachement de M. Dupuis pour les deux enfans de sa sœur était extrême. Connaissant le caractère faible de leur père, le peu qu'il avait entendu parler de Mlle de Palézane lui avait donné un commencement d'inquiétude, que Paul, sans s'en douter, avait encore accrue, et que la lettre de Marie confirma tout-à-fait. La petite maman ne lui parut plus qu'une adroite aventurière qui visait à remplacer la première Mme Désormeaux.

Sans rien dire à Paul de ses soupçons, il lui annonça qu'il avait l'intention de le reconduire lui-même chez son père. Mlle de Palézane fut troublée à cette nouvelle. Elle n'ignorait pas que M. Dupuis avait vécu dans le monde, et qu'avec beaucoup de franchise et de bonté, il passait cependant pour un homme fin et spirituel; de plus, il était grand ami de ce curé qu'on trouvait inexplicable.

Pour parer à tant d'inconvéniens, ne doutant pas que, pendant son séjour dans le pays, elle ne pourrait pas éviter de le recevoir, elle s'appliqua à faire disparaître tout ce qu'il y avait de trop mondain dans son entourage. Une grande partie des colifichets fut mise à l'ombre; les siéges se couvrirent de housses, et sur ces housses on voyait du linge bien plié, bien rangé, et qui semblait n'attendre que l'inspection de la maîtresse de la maison pour prendre place dans les armoires; des clayons chargés de fruits séchés au four, des plantes destinées à faire partie d'un herbier,

et sur un superbe guéridon un filtre où s'épurait une liqueur souveraine pour les maux d'estomac.

Au milieu d'un théâtre aussi bien préparé, mademoiselle Olympe n'était pas embarrassée d'elle; mais Marie, dont elle avait fait un patron de modes, ne laissait pas que de l'inquiéter beaucoup. Au point où la jeune fille en était venue, lui conseiller plus de simplicité dans sa toilette pendant le séjour de son oncle, n'était-ce pas lui indiquer qu'on redoutait cet oncle? On prit un biais : ce fut d'aller trouver Mme Berger, et de s'affliger avec elle de l'essor que la petite Désormeaux avait donné à sa coquetterie.

Mme Berger ouvrit de grands yeux.

— Quoi! ma chère demoiselle, ce n'est donc pas vous qui la poussez à cela?

— Vraiment non, madame Berger; j'en gémis tous les jours. Vous avez dû vous apercevoir que, faute d'autres moyens de la corriger, j'ai renoncé moi-même à me mettre comme j'avais l'habitude de le faire. Vous le voyez, je me suis réduite à la plus grande simplicité; rien n'y fait.

— Voulez-vous que je lui parle, mademoiselle Olympe? Elle m'écoute assez volontiers.

— Vous me ferez le plus grand plaisir, madame Berger, pourvu qu'elle ne se doute pas que je sois pour quelque chose là-dedans.

— N'ayez pas peur.

— J'ai un si grand faible pour elle.

— Et moi donc, à qui sa pauvre mère, en mourant, l'avait tant recommandée! Il ne faut pas en faire une poupée, mademoiselle de Palézane; et, puisque nous sommes là-dessus, quoique ça enchante M. Désormeaux, ne la jetez pas à corps perdu dans la musique. En province, les filles trop habiles effarouchent les épouseurs. Moi, qui ne savais rien, je me suis mariée aussitôt que je l'ai voulu. Je chante faux, j'écris comme un chat, eh bien! ça enchantait M. Berger; mais, pour tout dire, d'un autre côté j'avais des qualités qui avaient bien leur mérite. Et puis, il faut penser à une chose, voici l'oncle qui va arriver; je suis sûre qu'il ne serait pas content de la voir aussi pimpante.

— Faites-lui entendre cela, si vous voulez; mais que l'oncle la trouve bien ou mal, pour moi c'est la moindre considération.

— Vous devez désirer pourtant que M. Dupuis, qui aime beaucoup Marie, n'ait pas de reproches à lui faire.

— Vous pensez à tout, madame Berger; vous êtes parfaite, c'est vrai. Oui, oui, vous avez raison; il est très-essentiel de conserver à cette petite l'amitié d'un oncle riche et célibataire. Parlez-lui; tâchez qu'elle vous obéisse. Si, malgré cela, M. Dupuis découvrait encore quelques imperfections dans sa nièce, vous pourriez bien attester qu'il n'y a pas de ma faute.

— Elle n'était pas mal au couvent.

— Jusqu'ici, à la bonne heure; mais elle a quinze ans, il faut qu'elle commence à connaître le monde. Croyez-vous qu'à nous deux nous ne valions pas mieux que des religieuses.

— Il y en a de bonnes dans le nombre.

— Bien peu, madame Berger, extrêmement peu. Je suis autorisée à parler comme cela; car tout ce que j'ai de ridicule, je l'ai pris au couvent.

Mme Berger sourit.

— Je suis née simple et naturelle, et on croirait par moment que je suis la fierté même. C'est dans les couvens qu'on vous donne ces airs-là; Marie en a déjà quelque chose.

— En vérité, je croyais que c'était vous qu'elle voulait imiter.

— Juste ciel!

— Je vous parle franchement, comme vous voyez.

— Madame Berger, si vous saviez comme je suis en garde sur cela pour moi-même...

— Vous avez raison, mademoiselle de Palézane. Il est certain que quand on ne vous connaît pas, vous faites un singulier effet.

— Avertissez-moi; c'est un service que vous me rendrez.

— Je n'oserai jamais.

— Pourquoi pas? j'ai toute confiance en vous.

— Il faut convenir que vous êtes bien aimable

quand vous voulez. Je vous promets de voir Marie aujourd'hui même, et d'avoir avec elle une conversation dont vous serez contente.

Mlle Olympe s'en retourna ravie d'un succès qu'elle s'imaginait devoir tout entier à la supériorité de son esprit, et qu'elle ne devait réellement qu'à l'excellent caractère de Mme Berger. Il en serait de même de beaucoup de mystifications dont la gloire se réduirait à bien peu de chose, si celui qu'on croit dupe voulait dire toute sa pensée.

Marie joua bien son rôle; elle ne parut devant son oncle qu'avec le costume et le maintien le plus modeste; c'était une autre espèce de coquetterie; elle en faisait l'essai avec plaisir. Mais quand vint le tour de la petite maman, c'est alors qu'elle put mesurer l'énorme distance qui la séparait encore d'un modèle aussi parfait; les institutrices les plus sévères qu'elle avait pu avoir dans son couvent n'étaient que des évaporées en comparaison de Mlle de Palézane de ce jour-là. Il est vrai qu'une migraine qu'elle avait inventée le matin pouvait servir à la justifier vis-à-vis des personnes qui ne lui avaient jamais connu tant de réserve, tant de sérieux dans la conversation. Aucun mot jeté au hasard, rien de brillant; de la pure et bonne raison à la portée de tout le monde. Mme Berger était presque confuse qu'une première entrevue avec M. Dupuis ne fût pas plus saillante; elle cherchait sous main à exciter la verve de

Mlle Olympe : soins inutiles ! Un certain tic, à l'usage des femmes qui prétendent avoir la migraine ou des maux de nerfs, était tout ce qu'elle obtenait pour réponse.

On n'aime pas les observateurs, et on a raison. Supposez un autre homme que M. Dupuis, quelle idée n'aurait-il pas emportée d'une personne assez courageuse pour paraître encore aussi aimable malgré les douleurs atroces qu'elle souffrait ? Mais M. Dupuis avait déjà vu souffrir tant de femmes bien portantes, qu'il s'était fait des signes de reconnaissance pour ne pas prodiguer en vain sa sensibilité. Il rendait justice au talent qu'avait déployé Mlle Olympe ; c'était la perfection du genre ; on paie tous les jours à la comédie pour voir moins bien jouer que cela ; malheureusement il pensait à sa nièce, et il voyait tout le danger qu'il y avait pour elle, avec les dispositions qu'il lui reconnaissait déjà, à être tombée dans de pareilles mains.

Le jour de cette visite, il n'y eut que quelques mots échangés entre les deux beaux-frères au sujet de Mlle de Palézane ; ils craignaient également de se parler ; M. Désormeaux, parce qu'il redoutait ce qu'il appelait l'esprit caustique de M. Dupuis, et celui-ci parce qu'il avait la certitude de ne rien obtenir de M. Désormeaux. Ce dernier cependant, las de cette apparence de froideur sans cause, après s'être armé de pied en cap, vint le lendemain provoquer M. Dupuis.

— Vous ne m'avez pas encore dit au juste ce que vous pensiez de Mlle de Palézane, mon cher monsieur Dupuis.

— Si ma sœur vivait encore, monsieur Désormeaux, je vous dirais de cette demoiselle tout le bien que vous voudriez.

— Pourquoi, si votre sœur vivait encore ?

— Parce que Marie aurait sa mère.

— Ne parlons pas par énigme, je vous prie.

— Ma sœur avait l'esprit juste, et, dans l'âge où le caractère se forme, Marie n'aurait eu auprès d'elle que de bons modèles; elle n'aurait reçu que de bons conseils.

— Vous croyez donc que Mlle de Palézane lui en donne de mauvais. On voit bien que vous ne la connaissez pas.

— Vous la connaissez moins que moi.

— Celui-là est fort!

— Vous n'avez pas écrit à Paris, comme je l'ai fait, et probablement vous n'avez pas reçu une lettre comme celle que je puis vous montrer.

— Vous avez une lettre? balbutia M. Désormeaux en pâlissant.

— La voici, et si vous le désirez, je vais vous la lire.

— D'abord, si elle vient d'une personne malintentionnée...

— Je n'ai pas de correspondance avec des personnes malintentionnées.

— Mlle de Palézane a tant de qualités, qu'elle doit porter ombrage à bien des gens. Ici même cela commence à percer.

— Alors, ne parlons plus de rien.

— Non, non; lisez, lisez. J'ai assez de bon sens pour savoir à quoi m'en tenir.

— Prenez garde, monsieur Désormeaux; vous avez l'air de me supposer un singulier caractère.

— Si vous écoutez le curé, et sa bavarde sœur...

Il s'arrêta avec effroi. Jamais il ne lui était arrivé de se prononcer aussi vivement contre personne, et, dans cette circonstance, il s'aperçut tout à coup que c'était moins son sentiment que celui de Mlle de Palézane qu'il venait de trahir. M. Dupuis n'eut pas l'air d'y faire attention.

— Entre parens, lui dit-il du plus grand sang-froid, on ne doit jamais supposer que de bonnes intentions. En apprenant que vous vouliez retirer Marie du couvent, parce que vous aviez dans votre voisinage une dame qui offrait de lui donner des soins, quoique persuadé que vous aviez trouvé pour Marie un grand avantage dans cet arrangement, je n'ai pas cru outrepasser la sollicitude d'un oncle, en demandant quelques renseignemens sur cette dame. On me les a envoyés; j'offre de vous en faire part: il n'y a rien là que de fort simple.

— Aussi vous en suis-je fort obligé, monsieur Du-

puis. Il serait si difficile de dire du mal de cette demoiselle.

— Ce n'est pas non plus du mal qu'on m'en a écrit. Écoutez :

« Mon cher ami, Mlle de Palézane est bien réellement Mlle de Palézane, née en légitime mariage d'un M. de Palézane et d'une Mme de Palézane. »

— Est-ce que vous en doutiez ?

— Je ne me rappelle plus ce que j'avais écrit là-dessus ; mais enfin, avant ce que je viens de vous dire, auriez-vous pu jurer que ce ne fût pas un nom d'emprunt ?

— A propos de quoi un nom d'emprunt ? Vraiment, le monde où vous avez vécu est un monde particulier ; je ne me figurerais jamais pareille chose, moi. Après.

« Au commencement de la révolution, quand il n'était encore que du bel air d'émigrer, M. et Mme de Palézane, qui végétaient dans un coin du Languedoc, pour se donner quelque éclat et vieillir, en quinze jours que devait durer l'émigration, une noblesse d'assez fraîche date.... »

— D'assez fraîche date ! c'est une des plus anciennes familles de France !

— Cela ne vaut pas la peine d'interrompre.

« Prirent le parti d'abandonner leur domaine, comme faisaient les grands seigneurs de l'endroit, et d'aller à Coblentz ou à Bruxelles avec leur fille, très-

jeune alors, et le peu d'argent dont ils avaient pu disposer. L'émigration dura plus de quinze jours, comme vous savez; le domaine fut vendu nationalement, et les pauvres Palézane, après avoir vécu plus ou moins de temps fort misérablement, moururent à très-peu de distance l'un de l'autre. Ici s'élèvent des brouillards au milieu desquels se perd la jeune orpheline; mais en se dissipant, ils la laissent reparaître installée à Paris chez un oncle ou parent à un autre degré, dont elle dirige la maison avec la dernière élégance. »

— Je savais cela; vous n'aviez qu'à me le demander, je vous aurais aussi bien répondu que votre ami. Est-ce tout?

— Non, et ce qui reste est plus rassurant.

— Voyons donc le plus rassurant.

« Ce parent lui a laissé par testament, outre un très-beau mobilier, une rente viagère de mille écus à peu près. Et comme il lui avait fait retrouver sur des biens non vendus en Languedoc à peu près la valeur de cinquante mille francs qu'il a placés pour elle, vous voyez que vous pouvez être à peu près tranquille sur ses moyens d'existence. »

— Est-ce que vous étiez inquiet, vraiment? demanda M. Désormeaux avec une charmante bonhomie; je vous en sais gré; mais j'aurais pu vous tranquilliser là-dessus comme sur le reste. Au surplus, je ne suis pas mécontent de cette lettre; à quelques

mauvaises plaisanteries près, elle dit assez la vérité. Je ne conçois pas, d'après cela, que vous prétendiez ne pas connaître Mlle de Palézane.

— Je le prétends encore. Quand il n'y aurait que ces brouillards dont on parle.

— Ce sont des brouillards comme il y en a dans la vie de tout le monde. On ne peut pas suivre un enfant comme un personnage historique. D'ailleurs, ce que votre ami ne sait pas, une autre personne doit le savoir, et si j'avais la moindre inquiétude à cet égard, je m'adresserais à Mlle Olympe elle-même; elle ne m'en ferait pas mystère; elle est plutôt indiscrète qu'autre chose.

M. Dupuis regarda fixement son beau-frère, comme pour chercher s'il n'avait pas voulu plaisanter en parlant ainsi. Mais n'apercevant sur sa figure que la plus stupide confiance :

— Accordez-moi du moins, lui dit-il, de laisser Marie sept ou huit mois de plus dans la maison où elle était.

— Et cela à cause des brouillards, reprit M. Désormeaux avec ce sourire moqueur dont les sots ont seuls le secret.

— Mais oui, monsieur Désormeaux, à cause des brouillards, et pour d'autres raisons encore.

— Par exemple, dans la crainte que Marie ne devienne plus savante qu'il ne convient à une demoiselle de province?

— Positivement.

— Et pourquoi n'avez-vous pas la même crainte pour son frère, que vous faites travailler en six semaines de vacances qu'il passe chez vous plus qu'il ne travaille tout le reste de l'année à son collége?

— Les leçons que je donne à Paul ne sont pas dangereuses pour lui; je ne pourrais pas dire la même chose de celles que reçoit votre fille. Écoutez, monsieur Désormeaux, la prudence permet toutes les suppositions; sans deviner la cause première qui a pu déterminer Mlle de Palézane à venir s'établir ici, serait-il hors de vraisemblance de penser que, seule, isolée dans le monde, et voyant l'intérêt que prend à elle un homme riche, d'un caractère facile, l'idée lui soit venue de se faire épouser par cet homme?

— Où serait le crime?

— Le crime serait de vouloir amener un pareil mariage par des ruses, des fascinations, des attachemens simulés pour les enfans de cet homme.

— Marie n'est-elle pas assez aimable pour qu'on puisse l'aimer réellement?

— Laissez-moi poursuivre ma supposition. Admettons un instant que Mlle de Palézane n'ait attiré Marie que comme auxiliaire pour le plan qu'elle aurait formé, ne voyez-vous pas tout de suite l'indulgence qu'elle serait obligée d'avoir pour elle, toutes les flatteries dont elle l'accablerait; combien elle éviterait de la reprendre sur ses défauts, com-

bien elle seconderait tous ses caprices? Que deviendrait alors cette éducation sur laquelle vous comptez?

— A quoi bon prendre tant de détours? Il me semble que si Mlle de Palézane avait les intentions que vous lui croyez, et que je ne lui crois pas, elle est dans une position à ne pas craindre d'être refusée.

— Vous ne la refuseriez donc pas, vous?

— Est-il bien nécessaire que je vous dise mon dernier mot là-dessus?

— Non; car vous ne diriez jamais ce dernier mot avant d'avoir éclairci ce qu'il y a de douteux dans l'existence d'une femme à laquelle vous voudriez donner votre nom.

— Nous connaissons sa naissance, nous connaissons sa fortune, il ne faut que la voir pour connaître ses agrémens; je ne sais pas ce qu'on peut demander de plus?

— De plus? s'écria monsieur Dupuis perdant patience; eh! monsieur, quand ce ne serait que de savoir le degré de parenté qui existait entre elle et cet homme chez lequel elle a demeuré si long-temps, et où étaient situés les biens qu'on lui a retrouvés si à propos.

— Monsieur Dupuis, monsieur Dupuis, finissons cette conversation, je vous en prie en grâce; c'est trop fort. Je ne vous accuse pas, vous; mais je puis

vous dire que vous êtes sous une influence dont vous ne soupçonnez pas la perfidie. Il n'y a rien de sacré pour ces gens-là; Mlle de Palézane ne les avait que trop bien devinés. Qu'a-t-elle donc fait à ce prêtre? que lui veut-il?

L'exaltation de M. Désormeaux était si vive, que M. Dupuis crut nécessaire de le calmer par le ton le plus affectueux.

— En vérité, je ne vous reconnais pas, monsieur Désormeaux. Que signifie un prêtre dans tout ceci? Défaites-vous donc de l'habitude où vous êtes de croire qu'on ne parle jamais que d'après quelqu'un. Sans avoir écouté de prêtres, tout homme raisonnable fera la réflexion que je viens de faire.

— Cela se trame depuis long-temps, soyez-en sûr. Le fait est qu'il y a ici des gens qui s'imaginent que je leur appartiens; que je ne dois pas faire la moindre démarche sans leur permission; que je me suis émancipé en montrant à une nouvelle venue plus d'égards qu'ils n'auraient voulu peut-être. On n'ose pas s'en prendre ouvertement à moi; mais on se venge par des voies détournées sur Mlle de Palézane, on sème de mauvais bruits; on élève des doutes sur les choses les plus innocentes; on tracasse; on calomnie. Au surplus, je ne suis pas le seul qui me sois aperçu de cette manœuvre.

— Je vais plus loin, dit M. Dupuis en riant; soyez sûr que vous ne vous en seriez jamais

aperçu si quelqu'un n'avait eu intérêt à vous en faire apercevoir.

— J'en remercie ce quelqu'un-là; c'est un service, un très-grand service qu'on m'a rendu. Que diable! il me semble que je ne suis plus d'âge à être mené comme un enfant.

— Quand on a du caractère, il n'y a jamais d'âge pour cela.

— Vous voilà donc enfin de mon parti?

— Si vous voulez. Mais j'aimerais à voir Marie rester quelque temps encore dans son couvent.

— Prenez donc garde que j'aurais l'air de leur céder. Et puis, mettez-vous à ma place, que pourrais-je dire à Mlle de Palézane? ce n'est pas une personne qu'on puisse traiter légèrement. Je suis fâché que vous ne l'ayez vue que malade; non pas qu'elle ne fût encore très-bien; mais si elle eût été comme elle est quand elle ne souffre pas, vous conviendriez qu'il n'y a pas deux femmes comme elle. Savez-vous d'où vient ce déchaînement? c'est qu'au lieu de se confesser au curé, elle préfère prendre ma voiture, et aller à Angers pour cela: elle arrange ses petites emplettes pour le même temps; cela fait d'une pierre deux coups; et du moins, de cette façon, votre bon ami le curé en est réduit aux conjectures. D'ailleurs, monsieur Dupuis, quoique votre bon ami le curé soit très-respectable, il n'en a pas moins fait son serment; c'est un prêtre constitutionnel; il y a beau-

coup de personnes qui prennent garde à cela.

Et là-dessus il sortit en relevant fièrement la tête en héros de tragédie. M. Dupuis retourna à Tours.

Comme tous les gens d'un caractère faible qui se sont armés malgré eux pour combattre, M. Désormeaux se trouva épuisé par la lutte qu'il venait de soutenir contre son beau-frère. Il s'étonnait surtout de s'être laissé entraîner jusqu'à déclarer la résolution où il était de prendre une seconde femme, résolution qu'il n'avait jamais osé s'avouer à lui-même, et qui, vraisemblablement, ne serait venue de long-temps à terme, si M. Dupuis ne l'avait pas mis dans la nécessité de se prononcer. Selon lui, un homme loyal comme son beau-frère n'aurait pas dû pousser les choses jusque-là, ou du moins devait-il lui donner le temps de revenir sur la déclaration qu'il lui avait faite. Par bonheur cette déclaration n'avait pas eu de témoins; il pouvait conserver l'espoir qu'elle ne serait pas divulguée. Et pour ne pas courir le risque d'une nouvelle indiscrétion, il évitait, autant que possible, de se trouver seul avec Mlle de Palézane.

Le curé et les autres voisins avaient cessé de le voir; il n'y avait plus que cette bonne Mme Berger qui ne pût pas prendre sur elle de le délaisser tout-à-fait. Elle le plaignait intérieurement d'être tombé sous une maligne influence; c'était une épreuve par la-

quelle Dieu avait trouvé à propos de le faire passer; il devait en sortir victorieux, et revenir à ses amis avec plus d'abandon que jamais. M. Désormeaux devinait ce qu'il y avait de touchant dans cette confiance, et pour peu que Mme Berger l'eût mis sur la voie, il lui aurait fait probablement bon marché de l'engagement qu'il avait contracté devant son beau-frère.

Voilà donc un pauvre homme, au milieu de ses domaines, réduit à la triste existence d'un prisonnier d'État; ne pouvant communiquer que de loin à loin avec Mme Berger, et le reste du temps, gardé à vue par Mlle de Palézane, qui avait juré de ne lui laisser ni paix ni trève qu'elle ne fût instruite de ce qui s'était passé entre lui et M. Dupuis. C'était de cette fatale conversation que datait le refroidissement qu'elle avait cru remarquer dans M. Désormeaux; on juge quel intérêt elle devait mettre à le faire parler. Après s'y être essayée de toutes les façons, voyant qu'elle n'aboutissait à rien, elle imagina d'employer Marie pour savoir de Louison si son maître ne lui aurait pas fait quelques confidences. Soit ignorance, soit discrétion, Louison restant muette, Marie fut chargée de s'adresser directement à son père. Cette fois, M. Désormeaux, sombre et silencieux depuis si long-temps, donna enfin carrière à sa mauvaise humeur; et Marie, pour toute réponse, ne reçut qu'une leçon pleine d'amertume. Cette nouveauté

fut pénible à la jeune fille; il ne lui en fallut pas davantage pour prendre M[lle] de Palézane en déplaisance, et afin de se venger de la fausse démarche dans laquelle elle l'avait engagée, elle s'amusa à composer un récit tellement perfide, qu'il ne laissa à la petite maman d'autre ressource que de tomber malade.

— C'est comme un fait exprès, s'écria ingénument M. Désormeaux à la première nouvelle de cet événement. Jamais rien n'est arrivé aussi mal à propos.

Les visites qu'il allait être obligé de faire lui paraissaient fort embarrassantes. « Dans la disposition où je suis, pensait-il, je dois craindre de lui témoigner un intérêt trop vif. D'un autre côté, je me connais; si elle m'accable de ses souffrances, je suis homme à m'engager plus que je ne voudrais. » Il passa ainsi tout un jour à peser le pour et le contre, et quoique les nouvelles devinssent de plus en plus alarmantes, il réfléchissait toujours, c'est-à-dire qu'il hésitait encore; car pour M. Désormeaux, réfléchir, c'était hésiter. Mais un nouveau bruit courait que le médecin de l'endroit ne suffisant plus, M[lle] de Palézane venait d'envoyer un exprès à Angers pour en faire venir un plus habile.

Pour le coup, Louison n'y tint pas; toute paysanne qu'elle était, par le seul instinct de son antipathie, elle ne s'était jamais trompée sur le compte

de Mlle Olympe. Tant qu'elle avait vu les choses n'aller que jusqu'à donner un peu plus de mouvement à son maître, elle s'était contentée de prendre son mal en patience; ce dernier jeu lui parut trop fort, et au risque de déplaire à M. Désormeaux, elle crut de son devoir de chercher à le désabuser.

— De bonne foi, monsieur, lui dit-elle, pouvez-vous donner dans ces simagrées-là? Vraiment ça me fait de la peine pour vous. Est-ce qu'une maladie n'a pas toujours un commencement? Où celle-ci a-t-elle commencé? Pas plus tard qu'avant-hier au soir, cette belle demoiselle piaillait encore à son piano qu'on l'entendait quasi d'ici, et le lendemain matin la v'là qui se meurt. Ça tombe-t-il sous le sens, là, je vous demande un peu? Sainte Vierge! Si j'avais voulu vous tourmenter aussi, dans le temps! mais j'avais mon ouvrage qui était plus pressé. Il faut n'avoir rien à faire pour qu'il vous vienne des idées comme ça dans la tête, et surtout il ne faut pas aimer les gens.

A cette déclaration naïve, M. Désormeaux ne put s'empêcher de sourire; ce qui mit Louison encore plus à son aise.

— Qu'est-ce qui vous embarrasse donc tant, continua-t-elle, de savoir si vous irez là, ou si vous resterez ici? Je vais vous donner un bon moyen; faites-vous malade comme elle, ce n'est pas dangereux, je vous en réponds. Vous enverrez savoir de ses nou-

velles, elle enverra savoir des vôtres, vous serez quittes.

— Me faire malade! objecta faiblement M. Désormeaux, qui ne trouvait pas le conseil aussi mauvais qu'il voulait le faire croire, est-ce que cela convient à un homme?

— Ce n'est pas l'embarras, je crois ben que vous n'y seriez guère habile. Mais mieux que ça, allez la voir comme si de rien n'était; vous avez de l'esprit; dans la conversation donnez-lui à entendre que vous n'aimez que les femmes qui ont une bonne santé. Essayez. Je parie que vous la guérirez à vue d'œil. Elle n'a fait cette frime de maladie que pour voir ce qu'il en serait, rendez-lui frime pour frime, c'est permis; on ne va pas en enfer pour ça.

— Oui, mais tu peux te tromper; si ce n'est pas une frime?

— Ah! ben, dame, il est certain que si elle en meurt j'aurai eu tort. Mais, allez, allez, elle n'en mourra pas, c'est moi qui vous le dis.

Il faut croire qu'il y avait du bon dans ce discours, car M. Désormeaux prit tout à coup une autre physionomie. Il était clair qu'une révolution se préparait, et qu'il allait affronter cette redoutable visite.

Une décision, quelle qu'elle fût, était pour lui une chose si inusitée, qu'il en devint tout fier, et à mesure qu'il marchait, cette fierté, sans qu'il s'en doutât, avait presque tourné à l'arrogance. « Qu'est-

ce que c'est que cette demoiselle de Palézane se demandait-il à lui-même? Une étrangère à laquelle j'ai loué une maison. Si j'avais huit ou dix locataires comme elle, et qu'il leur prît à toutes la fantaisie d'être malades en même temps, je serais donc condamné à ne faire que courir de l'une à l'autre? En bonne santé Mlle de Palézane m'a déjà donné assez de tourmens. N'est-ce pas elle qui m'a éloigné de toutes mes connaissances, et récemment d'un beau-frère dont je n'avais pas à me plaindre? »

C'est ainsi qu'il entretenait son courage, dans la crainte de le laisser refroidir; ce qui aurait bien pu arriver sans un miracle que le ciel accorda sans doute aux ferventes prières de Mme Berger.

Au moment d'entrer dans la maison, il crut reconnaître la voix de Mlle Olympe qui grondait sa femme de chambre. Les paroles ne venaient pas jusqu'à lui, mais la voix était des plus vigoureuses et ne ressemblait nullement à celle d'une personne qui va mourir; en un mot, c'était une voix très-rassurante. Il attendit quelque temps avant de frapper, dans la crainte de ne pas être entendu au milieu de ce tapage, et lorsque Rose vint lui ouvrir, il s'aperçut que ses yeux étaient remplis de larmes.

Pour la première fois depuis qu'il était au monde, le bonhomme voulut essayer s'il ne pourrait pas jouer la comédie. Le conseil de Louison, de rendre frime pour frime, avait germé en route.

— Vous êtes donc bien souffrante, ma chère demoiselle ? lui dit-il du ton le plus touchant ; votre servante m'a paru tout affligée.

— Ah ! monsieur, bien souffrante et bien malheureuse ; personne ne s'intéresse plus à moi.

M. Désormeaux, qui venait d'entendre la voix de tout à l'heure, trouva par trop ridicule l'air d'épuisement qu'elle affecta après avoir prononcé ce peu de paroles ; il baissait les yeux et se repentait dans le fond de son âme d'avoir provoqué cette pantomime. S'il avait su comment s'y prendre, il n'y a pas de doute qu'il ne l'eût avertie de ne pas continuer.

— Mon malheur, reprit-elle, un malheur qui semble devoir me poursuivre toute la vie, c'est de n'avoir jamais été appréciée. Mon organisation est trop subtile ; elle doit échapper aux intelligences vulgaires.

— La plupart des intelligences sont vulgaires.

— Par pitié, monsieur Désormeaux, laissez-moi espérer qu'il finira par s'en rencontrer une qui me comprendra. Il serait par trop cruel de penser qu'une femme douce, sensible, aimante, qui n'a jamais cherché qu'à répandre le bonheur autour d'elle, sera éternellement condamnée à ne trouver que des ingrats. Et si ce n'étaient que des ingrats ! mais des gens acharnés à lui nuire, à lui enlever jusqu'à sa dernière consolation ! Enfin, vous-même, monsieur

Désormeaux, vous qui avez tant de rapports avec moi, ne sont-ils pas parvenus à vous isoler?

— On n'est jamais isolé quand on a des enfans.

— Des enfans ne sont pas une société.

— Mais si.

— Mais non. Ils vous échapperont par des mariages, par des établissemens quelconques, et vous vieillirez dans la solitude.

— Je vous répète qu'il n'y a pas de solitude, au moins par la pensée, quand on a des enfans.

Ces éternels enfans, dont évidemment M. Désormeaux voulait se faire un rempart, ne lui laissèrent pas douter que son esclave ne lui eût échappé. Combien alors elle dut trouver gênante cette maladie qu'elle avait inventée comme un chef-d'œuvre, et qui la privait d'une scène de dignité dont elle sentait si vivement le besoin! Mais le moyen de faire de la dignité dans un lit! Pour en finir, M. Désormeaux lui annonça qu'il était forcé d'aller à Tours, appelé par son beau-frère, qui réclamait ses conseils.

— Sans doute dans l'intérêt de vos enfans? car votre beau-frère et vos enfans, vos enfans et votre beau-frère, semblent être aujourd'hui les seules personnes que vous ayez jamais connues.

M. Désormeaux se leva sans paraître avoir compris ce qu'il y avait de trop direct dans le reproche qu'elle venait de lui faire, et profitant de la verve où il était ce jour-là, il la pria de la meilleure grâce possible de

vouloir bien user, pendant qu'il serait absent, et de sa maison, et de ses gens, et de sa voiture, et de tout ce qui pourrait lui être agréable ou nécessaire. Puis il se retira après une légère inclination de tête qu'il reçut pour tout remercîment.

Débarrassé de ce terrible adversaire, restait une autre difficulté; c'était de décider Marie à retourner dans son couvent, au moins pour le temps que son père serait en voyage. Les hautes considérations qui avaient porté M. Désormeaux à agir envers Mlle de Palézane comme il venait de le faire, ne lui semblaient pas de nature à pouvoir être confiées à une jeune personne. Alors quelles raisons employer pour déterminer sa fille à se séparer d'un mentor, d'un guide, d'une amie, d'une petite maman dont il lui avait fait si souvent un éloge emphatique? Marie fut d'une soumission parfaite. Elle connaissait tellement la petite maman, elle en était si lasse, que la proposition de son père lui parut une délivrance. M. Désormeaux se mit en route, émerveillé de voir comme tout lui devenait facile à mesure qu'il prenait du caractère.

Un amant qui va rejoindre sa maîtresse n'a pas plus d'impatience qu'il n'en éprouvait en se rendant auprès de M. Dupuis; il jouissait d'avance de sa surprise en apprenant l'éclatante victoire qu'il allait lui annoncer, et cherchait même à se prémunir contre les éloges dont il ne manquerait pas d'être accablé

pour la fermeté qu'il avait déployée dans cette circonstance. M. Dupuis, qui n'était pas dans le secret des nouvelles prétentions de son beau-frère, au lieu de paraître étonné, trouva sa conduite toute naturelle et n'en fit honneur qu'au bon sens de M. Désormeaux.

— Mon bon sens! s'écria ce dernier; c'est, parbleu! une grande force de résolution qu'il m'a fallu, une volonté bien déterminée.

— Vous n'aviez rien promis à cette demoiselle?

— Positivement promis, non; mais il est certain que j'avais reçu des confidences qu'un homme moins ferme que moi aurait pu prendre pour des engagemens.

— Des confidences ne sont pas toujours des vérités, et quand elles seraient des vérités, elles n'engageraient encore qu'à la plus sévère discrétion. Mais, soyons francs, vous a-t-elle avoué ce dont j'ai acquis la certitude depuis notre dernière entrevue, qu'elle n'était pas la parente de l'homme dont elle a tenu si long-temps la maison.

— Vous en avez acquis la certitude! Là, voyez un peu!

— Vous a-t-elle dit tout le mal qu'elle s'était donné pour éloigner la famille de cet homme, dans l'espoir de s'en faire épouser? mariage qu'elle a manqué par l'excès des moyens qu'elle avait employés pour le faire réussir.

— C'est donc comme avec moi? Il paraît que cet homme avait aussi de la tête. Je ne serais pas étonné qu'elle s'imaginât encore qu'un de ces jours je reviendrai à elle, j'aimerais mieux ne jamais remettre les pieds chez moi.

— Vous ne demeurez pas ensemble.

— C'est égal. Tant qu'elle restera dans le pays....

— Voulez-vous qu'elle le quitte? vous en avez un moyen bien simple; voyez souvent le curé, sa sœur et tous ceux dont elle vous a éloigné.

— Et son bail?

— Vous le casserez loyalement; je prendrai la maison à mon compte, cela nous rapprochera quelques mois tous les ans.

— Mais les meubles qu'elle a fait venir?

— Si cela lui convient, je les achèterai au prix qu'elle voudra y mettre.

— Vous ne trouvez de difficultés à rien.

— A rien de ce qui est juste et qui peut s'arranger avec de l'argent.

M. Désormeaux n'avait pas grand'chose à objecter; il était convaincu et content, cependant il ne pressait pas son retour.

Il serait difficile de dire comment les délais qu'il prenait se trouvaient d'accord avec le courage dont il continuait à faire parade; ce qu'il y a de certain, c'est que Mlle de Palézane en profitait pour se faire conduire fort souvent à la ville dans la voiture qu'il

avait mise à ses ordres. Chaque fois, l'infatigable Louison s'y rendait de son côté dans l'intention d'épier ses démarches, persuadée que cet excès de zèle faisait partie du dévoûment qu'elle devait à M. Désormeaux. Elle ne perdit pas ses peines. A l'arrivée de son maître, elle était en mesure de lui donner la preuve que Mlle Olympe n'était pas sans connaissances à Angers; et comme elle avait toujours dit le contraire, Louison affirmait que ce n'était pas sans dessein et par hasard que la prévoyante étrangère avait choisi une retraite où pourraient s'exercer ses moyens de séduction. Louison savait encore que cette demoiselle s'était occupée de voir des logemens.

En effet, peu de temps après le retour de M. Désormeaux, il fut décidé que l'air de la campagne, loin de faire à Mlle de Palézane le bien qu'elle en avait espéré, était tout-à-fait contraire à sa constitution. Les médecins, d'après les détails qu'elle leur donna, furent tous d'avis que jamais personne n'avait eu une complication de maux pareils à ceux dont elle se plaignait, d'où ils conclurent qu'elle seule pouvait en connaître le remède.

Elle vint donc s'établir à Angers au grand regret de M. Désormeaux, qui se confina plus que jamais dans sa terre pour éviter de prolonger à la ville le scandale qu'avait fait naître une liaison pourtant bien innocente.

Dans les premiers jours de la restauration, Mlle de Palézane reprit la route de Paris avec le titre de comtesse, les opinions et les vertus qu'on exigeait alors, et tira bon parti des malheurs qu'elle avait éprouvés pendant l'émigration. Avec tous ces avantages, comme elle n'avait jamais compris que le mariage fût la chose du monde la plus banale, elle ne put amener à bien aucune des alliances qu'elle essaya de contracter, moins par la hauteur de ses prétentions que par les combinaisons qu'elle employait pour les réaliser. Elle se fit chanoinesse.

TABLE DES PROVERBES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DU TOME HUITIÈME ET DERNIER.



TABLE GÉNÉRALE

PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE

DES PROVERBES CONTENUS DANS CET OUVRAGE.

(*N. B.* Le chiffre placé entre deux parenthèses indique la date de la première publication des Proverbes réunis en volume ou isolément dans la *Revue de Paris* ou l'*Artiste*.)

TOME PREMIER.

TOME II.

TOME III.

TOME IV.

TOME V.

TOME VI.

TOME VII.

TOME VIII.

NOUVELLES.

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE.

Nouvelles Publications, chez les mêmes.

MALTE-BRUN.

PRÉCIS

DE LA

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE,

OU

DESCRIPTION

DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE

SUR UN PLAN NOUVEAU,

D'APRÈS LES GRANDES DIVISIONS NATURELLES DU GLOBE;

PRÉCÉDÉE

DE L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE CHEZ LES PEUPLES ANCIENS ET MODERNES,
ET D'UNE THÉORIE GÉNÉRALE DE LA GÉOGRAPHIE MATHÉMATIQUE,
PHYSIQUE ET POLITIQUE;

accompagnée

D'UN GRAND NOMBRE DE CARTES, DE TABLEAUX ANALYTIQUES, SYNOPTIQUES
ET STATISTIQUES,
ET D'UNE TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS DE LIEUX, DE MONTAGNES, DE FLEUVES, ETC.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée et augmentée, mise dans un nouvel ordre,
et enrichie de toutes les nouvelles découvertes,

PAR M. J. J. N. HUOT,

Membre de plusieurs Sociétés savantes, nationales et étrangères; auteur de la continuation de cet ouvrage, et l'un des collaborateurs de l'Encyclopédie méthodique et de l'Encyclopédie moderne, de plusieurs Revues et Publications importantes, etc. etc.

Le Précis de la Géographie universelle formera douze gros volumes in-8° de 800 pages environ chacun; il sera accompagné d'un atlas grand in-folio composé de 72 cartes, dont un certain nombre sur grand format double; ces cartes, imprimées sur très-beau papier, sont très-bien gravées et coloriées avec le plus grand soin.

Il paraît un volume et huit cartes tous les deux mois depuis le 1er avril 1836. — Prix, broché.................... 8 fr.

THÉATRE
COMPLET
DE M. EUGÈNE SCRIBE.

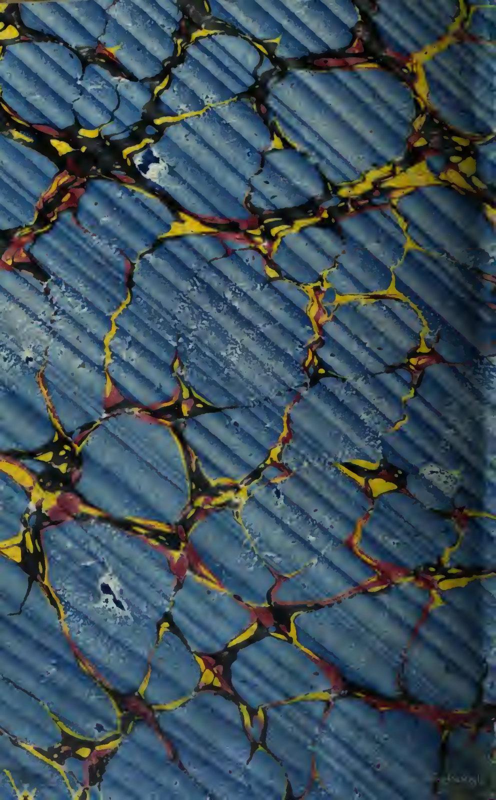
Seconde édition, contenant toutes les pièces composées par l'auteur seul, ou en société, et représentées sur les différens théâtres de la capitale : l'Opéra, le Théâtre-Français, l'Opéra-Comique, le le Vaudeville, le Gymnase, les Variétés, le Palais-Royal, etc. Orné de plus de 150 jolies vignettes en taille-douce, d'après les dessins de MM. Alfred et Tony Johannot, Gavarni, et autres artistes distingués ; la gravure sur acier est confiée aux soins et à la direction de M. Auguste Blanchard aîné.

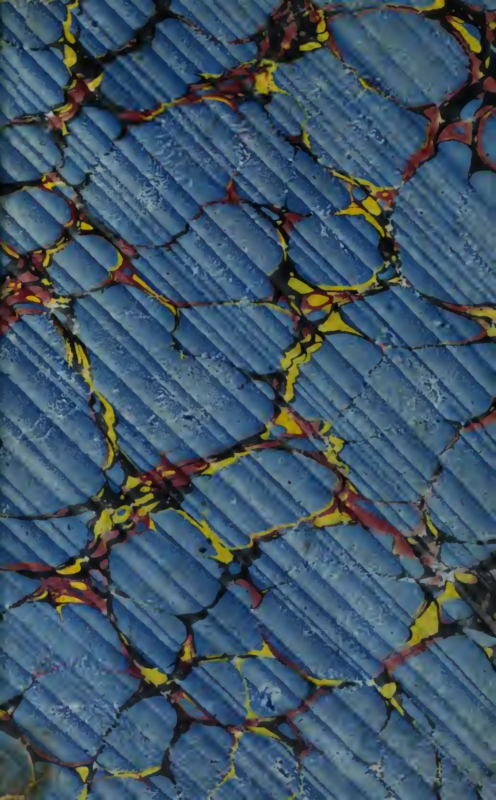
Conditions de la Souscription.

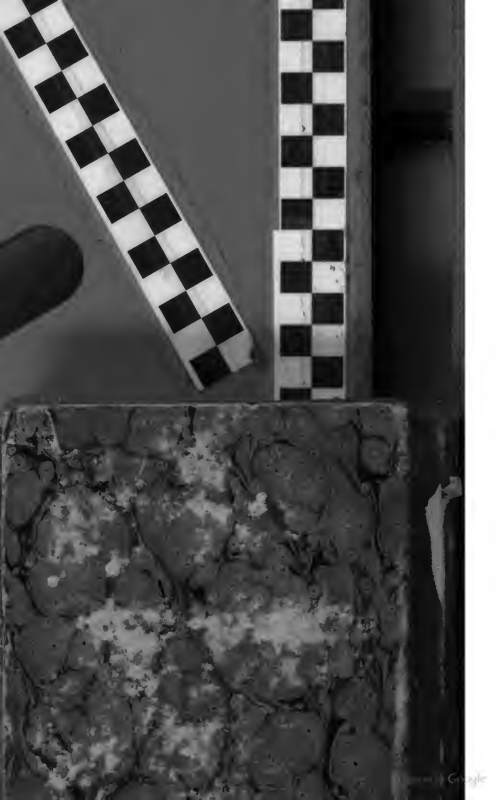
Le Théâtre de M. Eugène Scribe formera environ 20 gros volumes in-8° imprimés sur papier superfin des Vosges. Chaque volume est divisé en sept livraisons de 64 pages chacune; chaque livraison contient *une pièce et demie* au moins (vaudevilles), et *trois actes environ* pour les comédies ou opéras; chaque pièce est ornée d'une très-jolie vignette gravée sur acier d'après les dessins de MM. A. et T. Johannot, Gavarni, Lécurieux, et autres artistes.

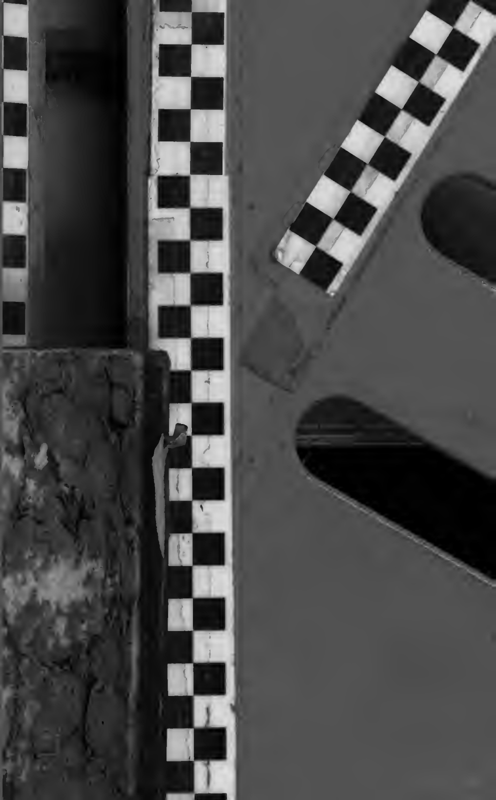
Il paraît une livraison le jeudi de chaque semaine depuis le 9 janvier 1834; 114, formant 15 volumes complets, sont en vente en ce moment 1er août 1836. Les tomes XVI, XVII et suivans sont sous presse, et paraîtront successivement par livraison, chaque semaine.

Prix de chaque livraison de 64 pages in-8°, avec une ou deux vignettes et une couverture imprimée, Prise au Bureau.................. 50 cent.
La même, figures sur papier de Chine.................. 65
On fera porter les livraisons à domicile en souscrivant et payant d'avance :
Pour 20 livraisons.................................. 10 fr.
Pour 20 livraisons, figures sur papier de Chine....... 13
On vendra séparément les gravures aux personnes qui les désireront.
Prix de chaque livraison de quatre gravures.......... » 60 cent.
Sur papier de Chine 1
On peut retirer par volume entier tous les deux mois. — Quinze ont déjà paru.
Prix de chaque vol. broché, avec figures............ 4 fr.
———————— figures sur papier de Chine...... 5










BIB